31e Année. N° 6. 15 Mars 1924.

APR 1 1924

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
Albert Thomas. .	*Justice sociale et Paix universelle*	241
Comtesse de Noailles.	*Poèmes.* — I	262
Paul Appell. . . .	*Les Bienfaiteurs de l'Université de Paris.*	272
Philippe Barrès .	*La Guerre à vingt ans.* — I.	288
Arthur-Lévy . . .	*Davout, maréchal de l'Empire.* — I.	309
Elissa Rhaïs. . .	*La Fille du Douar* (fin)	333
Émile Magne. . .	*Quelques Pénitents mondains de Port-Royal de Paris.*	381
Lieutenant X. . .	*Avec les Sénégalais par delà l'Euphrate* (fin). . . .	403
Albert Flament. .	La Quinzaine : *Tableaux de Paris.*	439
Henry Bidou . . .	Les Lettres : *Parmi les Livres.*	451
P.-Gérard West .	Questions économiques : *Le Marché monétaire.* . .	460
André Chaumeix.	La Politique : *Les Conversations franco-britanniques.*	471

Copyright 1924 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **4** FR. **50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1924

La **Revue de Paris** *commencera le 1er Avril la publication d*

La fin d'Alexandre Ier

par DMITRI DE MEREJKOWSKY

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Il s'est fondé en Angleterre, avec l'appui de l'*Alpine Club* et de la *Royal Geographical Society*, un *Comité du mont Everest*, chargé d'organiser l'ascension du sommet le plus élevé de l'Himalaya et du globe, et de réunir à cet effet ressources financières et moyens matériels. C'est une entreprise de longue haleine, qui demande à être aussi minutieusement préparée qu'une expédition militaire ou qu'une exploration polaire : voies d'accès difficiles, régions sans ressources, vent glacial, atmosphère respirable raréfiée, topographie incertaine, autant de difficultés à surmonter méthodiquement, par une adaptation scientifique des moyens au but poursuivi. Une première expédition fut faite en 1921; elle devait rechercher la meilleure voie d'accès, préparer et jalonner la route des expéditions suivantes. Elle fut confiée au lieutenant-colonel C.-K. Howard-Bury. Elle découvrit que la seule voie possible pour parvenir au sommet devait partir du col Nord, le Chang-La, à 6 970 mètres. Le résultat de ses recherches est exposé dans un livre un peu sec mais très attachant par sa précision, **A la Conquête du mont Everest**. La deuxième expédition, celle de 1922, dirigée par le général Bruce, s'efforça d'atteindre les 8 820 d'altitude du sommet. Elle reçut d'Angleterre 1 500 caisses d'approvisionnements de toutes sortes; elle installa à 5 000 mètres, à l'entrée de la zone glaciaire, un camp de base, puis une base avancée au Chang-La, et entre les deux camps, trois camps intermédiaires, entre lesquels circulèrent 150 porteurs. Du Chang-La, deux équipes partirent vers le sommet; l'une sans oxygène, elle atteignit 8 205; l'autre avec oxygène, elle arriva jusqu'à 8 300 mètres. Les épreuves de l'ascension et l'épuisement qui s'ensuivit furent tels qu'il fallut organiser le retour; d'ailleurs la mousson arrivait, glaciale et couvrant de neige les sommets. L'exposé d'ensemble de l'expédition, fait par le colonel Bruce, et complété par le récit des étapes de chacune des ascensions, paraît en français sous ce titre : **A l'assaut du mont Everest, 1922**. Comme le volume précédent, il est illustré de nombreuses et excellentes photographies. Comme lui, il est précédé d'une introduction du président de la *Royal Geographical Society*, Sir Francis Younghusband, celui-là même qui, il y a une vingtaine d'années, fit pénétrer, par une expédition demeurée fameuse, l'influence anglaise dans le Thibet. Il ne parle pas politique dans sa préface, mais il a de très belles pages, d'un idéalisme viril, sur les raisons d'être d'une ascension en apparence si inutile. Son intérêt dépasse en effet celui d'un record sportif, c'est une héroïque expérience physiologique, qui permet de déterminer les facultés de résistance de l'organisme humain à des conditions de vie exceptionnelles. Le récit du général Bruce et de ses compagnons est alerte, plein d'humour et d'aisance, pratique, technique, tout en action, avec une incuriosité bien anglaise des choses et des hommes entrevus. De bons films, projetés dans tous les cinémas du monde, ont été pris au cours de cette expédition. Ajoutons que ni dans les films, ni dans le livre, on ne trouvera de ces scènes de chasse qui encombrent et salissent tant de récits analogues, les lamas des hautes vallées ayant demandé aux membres de l'expédition et obtenu de leur loyauté l'engagement de s'abstenir de tout meurtre d'animaux.

Ethnographes et sociologues trouveront une nourriture plus substantielle dans le journal du **Dr Albert Schweitzer, A l'Orée de la forêt vierge (1913-1915)**. Collaborateur volontaire de la Société des missions évangéliques, l'auteur, un Alsacien professeur à l'Université de Strasbourg, a séjourné quatre ans à Lambaréné, sur le bas Ogooué,— dans le Gabon, la partie la moins déshéritée de l'Afrique équatoriale française. On sait l'état de déchéance de cette colonie : population arriérée, mal adaptée au climat, souffrant de mille misères physiques, et surtout ravagée par la maladie du sommeil, ce fléau que les Européens, par le portage, disséminent dans la zone équatoriale. En racontant en toute simplicité sa vie quotidienne, le Dr Schweitzer rend sensible l'immensité des besoins de ces populations, et le secours qu'elles attendent encore de leurs maîtres blancs : une assistance médicale efficace. — En soignant les corps, l'auteur a trouvé, plus facilement que d'autres, le chemin des âmes; il a fait l'expérience de cette complexe mentalité primitive, et ses observations recoupent et confirment les résultats de la magistrale analyse de M. Lévy-Bruhl. Le sens profond et intime qu'il a des réalités de la vie spirituelle et morale lui a fait juger avec une liberté et une hauteur de vue bien rares les problèmes de la colonisation et les devoirs des nations colonisatrices et l'esprit de l'Evangile, qui, ainsi qu'il l'a désiré, anime son livre comme il a animé son œuvre sur la terre d'Afrique, l'a préservé de l'orgueil de race et des préjugés nationalistes et impérialistes.

Dans le **Pôle Nord** le capitaine de corvette **Rouch**, qui prit part à l'expédition antarctique du Dr Charcot, fait l'histoire des expéditions entreprises dans les régions polaires boréales; cet ouvrage, au courant des plus récentes tentatives, est un bon résumé, pittoresque, vivant, et abondamment illustré

La lutte meurtrière menée contre les grands chefs esclavagistes du Soudan, et la ténacité des **Conquérants du Tchad** sont retracées avec émotion par le colonel O. Meynier qui, blessé aux côtés du colonel Klobb, vécut les heures les plus dramatiques de cette belle épopée coloniale. Elle devait aboutir à la création de l'Afrique occidentale française et à ces résultats si encourageants que l'on trouvera, groupés de façon concrète dans le luxueux album de l'**Exposition nationale coloniale de Marseille** 1922.

La bibliographie géographique qui continue, sous la direction de M. **Gallois**, la célèbre bibliographie géographique annuelle des *Annales de Géographie* interrompue en 1914, consacre son troisième volume à la production de 1922; on y trouvera l'analyse des travaux russes publiés depuis la révolution bolcheviste.

J. POIRIER

JUSTICE SOCIALE ET PAIX UNIVERSELLE

RÉFLEXIONS SUR UN TEXTE

L'Organisation Internationale du Travail a pour mission de protéger les travailleurs salariés contre l'injustice, la misère et les privations. Elle cherche à améliorer en tous pays, et par un effort concerté, fondé sur des obligations mutuelles que contractent entre eux les États, les conditions du travail et les conditions de vie des travailleurs. Elle fait partie de l'ensemble d'institutions de la Société des Nations.

Comment, dans quelle mesure, en accomplissant sa tâche propre, participe-t-elle à l'œuvre essentielle de la Société des Nations : à l'établissement de la paix?

***

Entre l'action particulière de l'Organisation Internationale du Travail et cette action totale de la Société des Nations, les traités de Paix ont solennellement proclamé le lien. C'est pour assurer l'établissement d'une paix durable qu'une Organisation du Travail a, déclarent leurs textes, été instituée :

Attendu que la Société des Nations a pour but d'établir la paix universelle et qu'une telle paix ne peut être fondée que sur la base de justice sociale..., Les Hautes Parties Contractantes, mues par des sentiments de justice et d'humanité aussi bien que par le désir d'assurer une paix mondiale durable, ont convenu ce qui suit :

ARTICLE 387.

Il est fondé une organisation permanente chargée de travailler à la réalisation du programme exposé dans le Préambule.

Depuis quelque quatre ans, cette formule émouvante a été souvent répétée. Il y a quelques jours encore, les latinistes du Bureau International du Travail la traduisaient sur le parchemin qui allait être scellé sous la première pierre du futur immeuble qui abritera le Bureau : « *Si vis pacem, cole justitiam* ».

Que vaut cette proclamation? N'est-elle qu'un frontispice pompeux et sans portée pratique à la partie « Travail » des Traités de Paix? N'est-elle qu'une pieuse espérance? N'est-elle qu'un moyen de paraître rattacher au Pacte et à la Société des Nations une institution née d'autres sources? Ou bien exprime-t-elle une réalité?

***

Il faut d'abord citer plus complètement le Préambule fameux. Après ce premier attendu qui fonde la paix universelle sur la justice sociale, il en contient un second :

Attendu qu'il existe des conditions de travail impliquant pour un grand nombre de personnes l'injustice, la misère et les privations, *ce qui engendre un tel mécontentement que la paix et l'harmonie universelles sont mises en danger...*

Ainsi, d'après les négociateurs de Versailles, c'est le mécontentement que provoquent de mauvaises conditions de travail qui risque de compromettre la paix.

A notre souvenir, ni les discussions qui peuvent avoir été instituées en vue de l'établissement de ce texte par la Commission de la Législation Internationale du Travail, ni la correspondance échangée avant la signature du traité, entre M. Clemenceau et M. de Brockdorf-Rantzau, ne permettent d'éclairer le sens ni la portée que les négociateurs ont donné à ces attendus. Ils constituaient pour eux des axiomes [1].

1. Les recherches que nous avons pu faire n'ont abouti, sur ce point, qu'aux constatations suivantes :

Le préambule du projet anglais portait : « Attendu que... une telle paix ne peut être fondée que sur la base de la prospérité et du consentement de toutes les classes dans tous les pays » (*the prosperity and contentment of all classes*

Comment ces axiomes sont-ils manifestés par les faits de l'histoire? Est-il donc vrai que les troubles qui, au sein des nations, résultent des injustices ou des privations que subissent les salariés, peuvent conduire à la guerre? Comment donc et par quelle voie?

L'histoire industrielle n'offre pas encore, que nous sachions, de tels exemples. Une nation de haut progrès social se sentant menacée dans son existence par les basses conditions de travail de ses voisins, n'a jamais encore proclamé la croisade pour imposer de meilleures conditions de travail à d'autres classes ouvrières durement exploitées. Malgré ses rodomontades, le gouvernement des Soviets n'a pas haussé jusqu'à cette conception ses prétentions à l'impérialisme révolutionnaire. Inversement, on n'a pas vu davantage un pays industriel aux conditions de travail arriérées, attaquant, par jalousie et convoitise, un pays industriel dont le monde ouvrier aurait été heureux et paisible. Sous forme directe immédiate, il ne semble pas que l'inégalité des conditions de travail, de peuple à peuple, soit génératrice de guerre.

A la vérité, les sentiments demeurent souvent bien obscurs dans la profondeur des opinions publiques. Dans les heures troubles où se forme la psychose de guerre, dans les heures où les hostilités se décident, il est difficile de discerner par quels

in all nations). Curieuse expression de l'esprit réaliste anglais! L'idéalisme américain, sans doute, n'en fut pas satisfait. Dans les procès-verbaux de la troisième séance (5 février 1919), on lit que : « Le Président (Gompers) estime que la discusion a beaucoup éclairé la question au sujet des termes du préambule. Il indique qu'il ne s'agit pas de contentement; il ne s'agit pas d'être content ou satisfait; il s'agit d'assurer le progrès et de réaliser la justice. » Et M. Gompers donna lecture, pendant la même séance, de la déclaration de l'American Federation of Labor qui constituait son programme de paix et dans lequel il était dit : « Une Ligue des peuples libres du monde a un pacte commun pour une coopération réelle et pratique dans le but d'assurer la justice, et par conséquent la paix, dans les relations internationales. »

A la dix-huitième séance, quand le texte qui est resté définitif fut adopté, il y eut une discussion à laquelle prirent part encore M. Gompers et M. Vandervelde, mais les procès-verbaux ne donnent aucun renseignement sur les arguments apportés.

Dans la correspondance Clemenceau-Brockdorf-Rantzau, il n'y a strictement aucune indication.

Au fond, rien là, qui éclaire d'une façon quelconque le sens de la formule, sinon qu'elle exprime simplement la vague confiance que lorsque les peuples sont contents et heureux, ils demeurent en paix. Nous laissons de côté le point de savoir si cette conviction est vraiment fondée.

cheminements mystérieux les appréhensions matérielles et les haines traditionnelles, tout ensemble, se traduisent en résolutions nationales. A la vérité aussi, et cette fois l'histoire l'atteste, il est des gouvernements qui cherchent dans la guerre une diversion aux dangers qui, intérieurement, les menacent. Pourrait-on soutenir cependant qu'en 1914 la guerre immense à laquelle ont mis fin ces Traités de Paix qui, pour la première fois, parlent des conditions de travail, a été provoquée par la peur de troubles sociaux chez les gouvernements agresseurs? L'étude des origines, des causes profondes, obscures de la déclaration de guerre de l'Allemagne n'a pour ainsi dire pas encore été faite. Il ne paraît pas pourtant que l'Empire allemand ait eu à redouter, de 1913 à 1914, une poussée révolutionnaire de ses masses socialistes. Les syndicats semblaient alors incliner à une politique réformiste et constructrice. Les conditions du travail s'étaient, depuis dix années, fort sensiblement améliorées. Cette amélioration même avait-elle excité jusque dans le peuple des ambitions extérieures, des appétits? Ch. Andler avait signalé, pour le montrer, quelques exemples impressionnants. Il se peut. Mais alors, le problème est autre. Les conditions du travail comme telles ne jouent plus là qu'un rôle médiocre. Bref, les circonstances troubles dans lesquelles la guerre de 1914 a éclaté, n'étaient pas susceptibles d'apporter cet enseignement direct qu'une bonne législation sociale est une garantie de paix durable.

La première réflexion ne conduit-elle pas à cette conclusion que le développement social de chaque État a, somme toute, peu d'effet sur sa politique extérieure?

***

Peut-être, à défaut d'expériences passées, un examen plus attentif de l'Organisation Internationale du Travail en mouvement permettra-t-il de concevoir comment un effort international de justice sociale est susceptible d'aider à l'affermissement de la paix.

Le préambule déjà cité de la Partie « Travail » de tous les traités contient un troisième et dernier attendu. Il dit que :

La non adoption par une nation quelconque d'un régime de travail

réellement humain fait obstacle aux efforts des autres nations désireuses d'améliorer le sort des travailleurs dans leurs propres pays.

Voici sans doute enfin la réalité visée par la fameuse formule. Lorsqu'un État s'impose dans l'intérêt de ses travailleurs une importante réforme sociale, il assume des charges. Ces charges grèvent le prix de revient de ses produits. Elles risquent de le mettre en infériorité dans la concurrence internationale. Si des métiers modernes, comparables de tous points à ceux du Lancashire ou à ceux du Nord français, battent au Japon ou dans l'Inde deux ou trois heures plus longtemps que dans les usines européennes, les industriels français ou anglais seront battus sur les marchés de concurrence. Le chômage en résultera. Avec le chômage, les malaises sociaux, et, sans doute après eux, l'hostilité, la haine contre les nations à basses conditions de labeur. Telle est la réalité d'avant guerre dont les négociateurs se sont souvenus.

Ils n'ont peut-être fait que rappeler sous forme sentimentale, solennelle et positive, le danger des conflits qui peuvent résulter d'inégales conditions de travail. Ce n'est point parce que l'injustice sociale provoque directement le mécontentement intérieur, c'est parce qu'elle crée sur les marchés du monde de redoutables rivalités, rivalités génératrices de conflits, qu'elle compromet la paix.

Donc, si le Bureau International du Travail uniformise et relève les conditions du travail, s'il tend à substituer une émulation loyale et humaine à la concurrence déloyale fondée sur une exploitation des forces ouvrières, il aura supprimé des causes de conflits, il aidera efficacement à la paix. Voilà ce qu'ont voulu affirmer les négociateurs.

Leur noble espoir peut être un encouragement. Ceux qui luttent, au milieu des pires difficultés, pour la création, l'affermissement et la vie des grandes organisations internationales qui doivent assurer la paix, ont besoin d'être ainsi soutenus par de belles espérances. Encore faut-il qu'elles ne tardent point trop à se réaliser.

Or, si déjà avant guerre les conditions du travail n'ont joué qu'un rôle limité parmi les forces obscures qui ont plus ou moins consciemment poussé les peuples les uns contre les autres, si les questions de tarifs, de matières premières, de cartels, ont dès alors laissé au second plan les purs problèmes

de travail, cela est devenu plus vrai encore après guerre. Ce n'est que pour une part bien restreinte, semble-t-il, qu'il faut attendre d'une uniformisation et d'une amélioration des conditions de travail la fin des concurrences commerciales ou industrielles qui risquent de compromettre la paix.

Pour dire vrai, depuis quatre ans qu'il existe, le Bureau International du Travail a pu faire déjà œuvre efficace, œuvre d'humanité. Il a pu dans une période de crise pénible, maintenir et parfois ranimer « l'esprit de justice », présent au Traité et la volonté d'amélioration des conditions de travail. Il a pu, par son œuvre scientifique ou politique, aider en fait en plusieurs pays à l'adoption de réformes importantes. Il a pu, par quelques interventions morales, sauver peut-être, en Perse ou en Chine, des vies d'enfants ou de femmes. On ne saurait dire qu'il a déjà créé le réseau d'obligations mutuelles où ses fondateurs avaient rêvé d'engager les États par la ratification des conventions. Les gouvernements ont même peine à imaginer réellement en ce temps-ci comment des Conventions internationales peuvent les protéger contre les conséquences des charges qu'ils assument en faveur de leurs ouvriers. A peine, au cours de la période électorale dernière et en raison même de la situation cruelle de l'Angleterre industrielle, M. Baldwin avait-il paru vaguement pressentir les services immenses qu'une Organisation Internationale du Travail, en fonctionnement total, et en pleine vie, rendra à tous les peuples. Et le gouvernement travailliste aura-t-il le temps d'inaugurer une politique qui seule peut donner garantie et sécurité à un peuple anti-protectionniste ?

Si vraiment, c'est dans le jeu des conventions du Travail que les hommes de Versailles ont cherché une garantie de paix, leur espoir peut encore aujourd'hui paraître bien décevant. La paix mondiale n'est pas sûre. Les âmes s'inquiètent. Il serait ridicule de prétendre que l'insécurité universelle tient à la non-ratification des Conventions du Travail.

***

Mais qui ne voit que, à l'heure où ils fixaient leur formule, les négociateurs des traités songeaient moins à son sens précis

et direct qu'à des réalités politiques, moins perceptibles peut-être, mais non moins certaines?

Leur proclamation ne peut se comprendre que si l'on cherche à revivre le moment singulier où ils l'ont lancée. Ils ont moins pensé évidemment à mesurer en toute exactitude les conséquences que pouvait avoir le régime du travail des différents peuples dans la politique internationale, qu'à énoncer des sentiments qui étaient alors unanimes et qui semblaient propres à guider l'effort de tous vers la paix.

La guerre avait remué les nations jusqu'en leurs profondeurs.

Toutes les classes des peuples en lutte avaient été jetées dans sa fournaise. Toutes avaient, dans des efforts variés, donné généreusement toutes leurs énergies. L'issue de la guerre avait consacré, pour les masses populaires, les droits que de tels efforts semblaient leur avoir assurés. « Ils ont des droits sur nous... » Le mot paraissait vrai, de toute vérité, pour les combattants et pour les travailleurs.

Chez les nations vaincues, des révolutions éclataient. Chez les vainqueurs, les réformes de justice s'imposaient comme la conséquence naturelle de la collaboration de tous à la victoire. Partout, c'était une nouvelle poussée de la démocratie. Il apparaissait que l'Allemagne avait été précipitée dans la guerre par son régime autocratique. Le président Wilson avait proclamé que la chute du Hohenzollern était la condition de la paix. L'opinion universelle estimait avec lui que la paix ne pouvait être fondée que sur la démocratie.

Mais la démocratie politique, qui doit être ainsi la sauvegarde des peuples contre les entraînements guerriers, n'est efficace, elle n'est réelle, que si elle est appuyée, assurée par les pratiques de la démocratie sociale. Une classe ouvrière exploitée, surmenée, n'est pas capable de participer à la gestion des affaires publiques en pleine conscience, en pleine clarté. Elle est la victime des entraînements sentimentaux. Elle peut être la proie de gouvernements ambitieux ou égarés. Si la démocratie est la condition de la paix, la justice sociale est la condition de la démocratie. La paix ne peut donc être fondée que sur la justice sociale. La formule qui ouvre la partie XIII du Traité de Paix n'est que le résumé de la philosophie générale des négociateurs de Versailles. Cette philo-

sophie a des titres historiques. Elle peut s'autoriser de la pratique déjà longue des États-Unis d'Amérique. Elle peut se réclamer de leurs traditions séculaires. En Europe, il ne peut être contesté que les mouvements socialistes de toutes nuances ont été, naturellement et spontanément, tout au cours du XIXe siècle, des mouvements internationalistes et pacifistes.

Or, si telle est la juste interprétation, si tel est le sens de la formule qui a lié la justice sociale et la paix, il faut savoir si, depuis quatre ans, elle a été en quelque manière vérifiée par les faits. Il faut savoir si l'effort de justice sociale limité, gêné, entravé, qui a pu être poursuivi a été de quelque utilité pour la paix. Il faut savoir si l'Organisation Internationale du Travail a apporté quelques concours à la Société des Nations dont elle est partie.

***

En toute bonne foi, une constatation s'impose. De l'avis de tous, dès le lendemain de la signature du Traité, les temps sont rapidement devenus mauvais pour une Organisation Internationale du Travail. En 1919 et en 1920, à Washington, à Gênes, les fondateurs pouvaient penser que l'ère de justice et de paix, annoncée dans l'enthousiasme de la victoire, s'ouvrait en réalité. Les délégués de tous États et de toutes classes semblaient se réclamer d'une conception identique de la justice. Animés d'un égal désir de la réaliser, patrons et ouvriers paraissaient unanimes dans une volonté commune tout à la fois d'être justes et de produire. Mais, dès la fin de 1920, la crise économique la plus terrible certainement que le monde industriel ait connue depuis le début du XIXe siècle, brisait l'essor de renouveau. Les changes étaient déséquilibrés et bouleversés. Les crédits étaient coupés. Les prix s'écroulaient. Le chômage répandait ses misères. L'œuvre de réforme était interrompue. Un regret naissait parfois de ce qui avait été fait déjà. Bien plus, quelques tentatives de réaction se sont produites. S'il est exact que c'est dans les périodes de prospérité industrielle que les grandes réformes sociales peuvent être instituées, c'était un véritable paradoxe que de prétendre créer de 1919 à 1922 une Organisation Internationale du Travail.

Peut-être, en dépit de cette crise économique, si les Gouvernements, si les peuples avaient vraiment voulu la paix, d'une volonté absolue et constante, s'ils avaient été pénétrés d'un esprit international nouveau (en 1918, ne crut-on pas que cela était possible?), s'ils étaient seulement demeurés fidèles aux sentiments d'armistice, peut-être auraient-ils eu conscience de la nécessité de continuer, quand même, en dépit de toutes les difficultés, l'œuvre de justice qui était apparue comme un des fondements de la démocratie et de la paix.

Mais, depuis 1919, le règlement de la paix n'a pu être obtenu. Le problème des réparations est demeuré pendant. Une mauvaise volonté allemande, partielle peut-être, mais que ne peuvent nier même ceux qui veulent, de toute leur raison, arrangement et conciliation, en a compromis la solution. La politique des Alliés, faute d'unité, de constance, de diligence, n'a pas pu surmonter les obstacles. Bien plus, la Société des Nations elle-même, parce que l'effort général vers la paix était incomplet et défaillant, parce qu'il n'était pas l'objet suprême et identique de la politique des grandes nations, est demeurée comme en marge de la politique internationale. Sans doute, elle rendait d'incontestables services : apaisant momentanément le conflit de la Pologne et de la Haute-Silésie, tirant l'Autriche de son gouffre de misère, esquissant les premières conventions internationales pour simplifier et ordonner la vie économique, organisant de multiples œuvres de protection, elle manifestait déjà son utilité. Mais, aussi bien les tergiversations habiles auxquelles elle a été réduite pour affirmer enfin son autorité morale dans l'affaire de Corfou, que les critiques ineptes dont son organisation budgétaire demeure l'objet, révèlent que son œuvre pacifique ne trouve pas encore, dans l'opinion publique de toutes les nations, les assises solides dont elle a besoin.

Seule, la claire conscience de la paix nécessaire, fondée sur la démocratie, aurait pu permettre de poursuivre l'œuvre de justice, en dépit des difficultés de crise. Seule, une Société des Nations, puissante, populaire, totale, aurait pu assurer le plein épanouissement de l'Organisation Internationale du Travail. Les lenteurs et les incohérences de la reconstruction politique pesaient sur elle autant que les incertitudes de la crise économique.

Et cependant, depuis quatre ans, l'Organisation a vécu. Bien plus, elle s'assure, elle grandit. Fidèle à la pensée profonde de ses créateurs, elle a travaillé, à n'en pas douter, à l'affermissement de la paix.

Il nous faut tenter de dire comment.

***

Ne nous attardons pas trop aux « impondérables », ni même aux « imperceptibles ». Que de fois n'avons-nous pas entendu célébrer les bienfaits que répandent les organisations internationales par le seul fait de leur existence! « Les travaux mêmes d'une organisation, dit-on couramment, sont sans doute importants. Leurs résolutions sont utiles. Les conventions ont quelque valeur. Mais, ce qui importe, ce sont les relations d'homme à homme nouées dans toutes les rencontres, ce sont les conversations intimes des couloirs; ce sont les déjeuners officiels ou intimes. » Voilà un beau thème, souvent développé à Genève, dans le monde des délégués. Thème familier déjà aux pacifistes d'avant-guerre! A l'heure de la mobilisation ou pendant les opérations de guerre, les relations des congrès internationaux, même de ceux qui avaient voté des résolutions unanimes en faveur de la paix, ont cependant pesé bien peu. Les représentants des Gouvernements au sein du Conseil d'administration du Bureau International du Travail ou au sein de la Conférence n'auraient sans doute pas beaucoup plus d'influence sur l'opinion publique de leurs pays ou même sur les gouvernements en temps de conflit que n'en ont eu les plénipotentiaires des conférences du travail avant guerre. Et qui oserait dire que patrons et ouvriers, si constamment unis dans leurs votes au sein des conférences, se souviendraient tant soit peu de cette unité à l'heure d'un conflit international?

Un haut fonctionnaire français, qui était demeuré dans les régions occupées en 1914, m'a conté que le portrait qu'il avait chez lui, de M. Von Berlepsch, le plénipotentiaire allemand dans les conférences de la Protection légale des Travailleurs, portrait orné d'une dédicace amicale de fin de Congrès, l'avait protégé contre les violences de certains soldats allemands. Voilà tout au plus ce qui reste, en guerre, et dans les cas les

plus favorables, des précaires relations personnelles de paix. Par combien de milliers de liens individuels faudra-t-il que les peuples soient ainsi rapprochés pour que ces relations de tous genres où l'on se plaisait, avant 1914, à voir une promesse de paix, commencent à devenir une garantie réelle?

Plus sérieux est le fait qu'en vertu de la décision des négociateurs de Versailles l'Allemagne a été admise comme membre de l'Organisation Internationale du Travail. Constitutionnellement, elle a, de droit, parce qu'elle est un des huit États les plus industriels du monde, un représentant gouvernemental au Conseil d'administration du Bureau International du Travail. Dès 1919, le groupe ouvrier de la Conférence a désigné un Allemand parmi les six membres ouvriers du même Conseil. Ce fut d'abord Legien, le créateur, le grand chef du mouvement syndical, de tendances socialistes, un fin politique. Puis ce fut son successeur, M. Leipart. En 1921, le groupe patronal, lui aussi, se décida à nommer membre-adjoint un patron allemand, un industriel de Chemnitz, M. Vogel. Ainsi l'Allemagne fut-elle traitée à l'égal des grandes puissances fondatrices de la Société des Nations. Elle a compté, dès l'origine, un nombre appréciable de fonctionnaires au sein des services du Bureau. Si l'allemand n'est pas reconnu comme une langue officielle de la Conférence du Travail, de nombreuses publications sont faites en langue allemande; et elles ont permis un contact entre les masses syndicales d'Allemagne et l'Organisation de Genève.

Beaucoup de bons esprits réclament que l'Allemagne soit admise sans trop tarder dans le sein de la Société des Nations. Ils voient dans cette admission un gage de paix. La participation de l'Allemagne à l'œuvre de l'Organisation Internationale du Travail constitue-t-elle un exemple encourageant? A-t-elle apporté une contribution quelconque à l'œuvre de paix?

L'expérience était limitée. Elle n'eût été vraiment féconde qu'aidée et soutenue par un vaste ensemble de circonstances. Il n'est cependant pas sans valeur que, durant les quatre années pénibles qui se sont écoulées depuis la fondation de l'Organisation et même au moment de l'occupation de la Ruhr, l'Allemagne n'ait à aucun moment interrompu sa collaboration, qu'elle ait continué de participer pleinement,

loyalement, sans réserves, aux Conférences et aux sessions du Conseil, que ses masses ouvrières aient même manifesté à plusieurs reprises leur confiance dans les efforts du Bureau et que ses savants aient poursuivi avec lui une constante collaboration scientifique. Il n'est pas sans valeur également, du point de vue de la paix, qu'en 1922, le Directeur du Bureau International, Directeur de nationalité française, ait été choisi, non seulement par le Gouvernement polonais, qui prit l'initiative de cette désignation, mais aussi par le Gouvernement allemand, comme le Président impartial d'une Commission consultative paritaire pour la solution des litiges de travail.

Et, cependant, pour dire toute la vérité, l'Allemagne n'a pas encore donné à l'action du Bureau International du Travail l'immense valeur qu'elle devrait avoir. Elle a délégué au Conseil et aux Conférences des techniciens qualifiés et respectés, des experts en matière de sécurité ou d'hygiène industrielle. Elle n'a pas songé à y envoyer des représentants qui auraient pu aider à une œuvre plus vaste, des hommes politiques responsables qui auraient cherché à dégager de l'effort de législation internationale du travail, la vertu de paix que le traité de paix lui avait, par avance, attribuée. Les organisations professionnelles d'Allemagne ont multiplié les plaintes, les revendications, dans des domaines où, constitutionnellement, le Bureau International du Travail devait se refuser à intervenir. Elles ont cherché parfois à en faire un instrument de défense contre les mesures qui étaient prises par les Alliés, isolément, ou collectivement, pour l'exécution des traités. Elles ont risqué ainsi, en provoquant des refus qui étaient fatals, de créer parfois des défiances graves à l'égard de l'Organisation. Pourquoi n'ont-elles pas vu que la ratification rapide, et qui était en 1920 législativement possible, des conventions internationales du travail déjà votées à Washington, aurait pu donner aux ouvriers d'Allemagne des garanties incontestables contre les tentatives menaçantes de diminution ou de suppression de cette protection ouvrière, où l'Allemagne prétendait donner des leçons à l'univers tout entier? Il y avait là tout un domaine où, d'une manière immédiate, directe et conforme au dessein de ces traités, l'effort de justice sociale aurait pu aider efficacement à l'établissement de la paix.

A la vérité, ce domaine n'a pas été cultivé avec l'application et la volonté qui convenaient.

Au demeurant, répétons-le, cette première collaboration n'a pas été vaine. En plusieurs circonstances, elle a permis d'apaiser des rancunes, de dissiper des préjugés, d'obtenir quelques concessions mutuelles.

***

D'ailleurs, ce n'est pas seulement par ce premier contact indirect qu'elle a établi entre l'Allemagne et les institutions de la Société des Nations, que l'Organisation Internationale du Travail a aidé au développement de cette dernière et à son œuvre de paix. C'est par sa constitution même qu'elle la soutient, dans son effort quotidien. La Société des Nations — Lord Robert Cecil est souvent revenu sur cette idée — n'a de fondement solide que dans l'opinion publique universelle. Seule une opinion publique qui croira avec ferveur à la nécessité d'une organisation de la paix, c'est-à-dire à la nécessité d'une Société des Nations, sera capable d'imposer à chaque État souverain ces limitations volontaires de souveraineté sur lesquelles repose cette Société.

Mais l'opinion publique est sans force si elle est inorganisée. Elle est sans force si elle est sans expression. Or, c'est par leurs organisations professionnelles que, dans un monde industrialisé, les masses populaires expriment désormais le plus complètement et le plus fortement leurs besoins et finalement leurs opinions.

Sous une forme limitée, par des procédures qui prêtent à contestation, elles sont, en fait, représentées organiquement dans le Bureau. Les gouvernements, signataires des traités, se sont engagés à nommer les délégués patronaux et ouvriers à la Conférence, en accord avec les organisations les plus représentatives des patrons et des ouvriers de chaque pays. La Cour permanente de Justice internationale a souligné, dans une de ses consultations, que ce n'était pas là une pure obligation morale, que c'était un engagement strict. Par cette garantie, les masses industrielles ont été attachées au Bureau International du Travail. Elles ont pris intérêt à son œuvre. Préparées souvent déjà à des activités internationales, elles

ont senti, dans sa réalité naissante, la valeur de la Société des Nations.

Un contraste a été souvent signalé. Les membres de l'Assemblée de la Société des Nations sont des diplomates, des délégués directs des gouvernements. Ils sont plutôt rarement des parlementaires. Dans la Conférence Internationale du Travail, sous la forme professionnelle, les peuples sont représentés. Patrons et ouvriers siègent dans les Conférences, nation par nation, avec qualité de plénipotentiaires, sans recevoir d'instructions du gouvernement. Et les ouvriers, en particulier, ont saisi cette occasion d'affirmer leur volonté persistante de justice et de paix, leur foi en une Société des Nations.

Sans doute, l'Organisation Internationale du Travail n'a pour objet, strictement, que l'œuvre de protection ouvrière. Mais comment la Société des Nations ne chercherait-elle pas à trouver là, dans cette organisation qui « fait partie de l'ensemble d'institutions » qui la composent, la force d'opinion, l'appui populaire dont elle ne peut se passer pour son œuvre de paix?

En fait, c'est au Conseil d'administration du Bureau International du Travail que le Conseil de la Société des Nations a demandé de nommer, dans le sein du groupe ouvrier et dans le sein du groupe patronal, les représentants des grands intérêts professionnels qu'elle souhaitait voir siéger à la Commission consultative de désarmement. En fait, quotidiennement, pour tout recours à l'opinion publique, des relations constantes ont été établies par des voies multiples entre les membres de la Conférence Internationale du Travail ou du Conseil d'administration du Bureau et les grands services de la Société des Nations. Les chefs ouvriers, traditionnellement attachés à la politique de parti, sont devenus, par un élargissement naturel de leur rôle au Bureau International du Travail, les propagandistes les plus ardents de la Société des Nations. La représentation directe des peuples au sein de l'Organisation Internationale du Travail, si incomplète, si précaire qu'elle soit encore, est devenue une assiette solide de l'action diplomatique de la Société. L'esprit de 1919, obscurément, s'est perpétué : dans les personnes tout au moins, l'effort de justice sociale et celui qui tend à établir la paix demeurent indissolublement liés.

***

Mais c'est surtout dans le fonctionnement intime de l'Organisation du Travail, c'est dans l'esprit qui anime ses Assemblées régulières, c'est dans les réactions, parfois à demi conscientes, sentimentales, quasi instinctives des gouvernements, qui la composent, qu'il faut saisir comment les tentatives persévérantes vers la justice sociale aident à la construction de la paix.

Sans doute — nous l'avons dit plus haut, déjà — depuis quatre ans, les États hésitent ou même se refusent à contracter entre eux les obligations mutuelles qui avaient été envisagées par la partie Travail des traités de paix et qui avaient paru constituer le moyen le plus sûr pour arriver à établir d'équitables conditions du travail en tous pays. Et si, vraiment, c'est sur de tels engagements « que la paix universelle peut être assurée »; si, vraiment, c'est par eux que les compétitions industrielles ou les concurrences commerciales peuvent être, en partie, atténuées; si c'est par eux que les conflits qui en résultent peuvent être définitivement écartés, l'œuvre accomplie par l'Organisation Internationale du Travail n'aura encore, jusqu'à ce jour, que bien médiocrement contribué à la Paix. Il faudrait huit cents ratifications. Une centaine ont été obtenues.

Mais c'est déjà un fait universellement constaté que les réformes de justice que le texte des Traités de Paix a proclamées nécessaires, si elles ne font pas encore l'objet d'obligations contractuelles entre États, sont cependant plus ou moins universellement appliquées dans tous les pays industriels. Les modes d'application sans doute, varient de pays à pays. Ici, la souplesse d'application est grande : les règlements collectifs concernant les huit heures prévoient parfois que des ouvriers feront une semaine de cinq jours à raison parfois de dix heures pendant les quatre premiers, mais presque tous les métiers jouissent d'une semaine de moins de quarante-huit heures. Là, au contraire, la loi prévoit dans les fabriques une application rigide, mais les « Arts et Métiers » sont complètement exceptés. Tel pays prévoit un régime général de huit heures par un acte législatif, mais le système forfaitaire permet, par les dérogations, une grande élasticité. Tel autre

prévoit immédiatement dans sa loi des dérogations étendues, mais le jeu des Conventions collectives et la force des syndicats limitent ces possibilités de dérogations. D'une manière générale, les conventions des Conférences internationales du travail, où se développe et se réalise la « Charte du Travail », peuvent n'avoir pas encore entraîné l'adhésion contractuelle des États, elles n'en contiennent pas moins, dans leur texte, une sorte de « standard » général des conditions du travail presque universellement respecté par tous les grands pays industriels.

Bien plus, quelles que soient les difficultés rencontrées par les États, quels que soient les prétextes que la plupart invoquent pour ne pas ratifier les conventions, aucun n'ose contester les principes consacrés par les Traités.

C'est un spectacle parfois étrange et déjà souvent décrit, que celui des Conférences Internationales du Travail. Les délégués ouvriers nommés et indemnisés par les gouvernements des États-membres (car il importe que leur voix ait même qualité et même valeur que celle des délégués gouvernementaux) s'emparent de la tribune officielle de la Conférence pour critiquer les gouvernements mêmes qui les ont nommés, pour leur reprocher leurs lenteurs, leurs hésitations à accomplir les réformes. Les délégués gouvernementaux répondent, ils expliquent, ils s'appliquent même à justifier la politique de leur gouvernement. Aucun gouvernement n'a prétendu se dérober à cette discussion. Elle est conforme d'ailleurs à l'esprit des traités qui a reconnu, dans la procédure, un droit de plainte ou de réclamation aux organisations professionnelles.

Il est bien souvent question, dans les organisations internationales, de la souveraineté des États. Cette souveraineté, rappelle-t-on, ne comporte d'autres limitations que celles qu'elle veut bien s'imposer. N'est-ce pas chose frappante qu'aucun État n'a songé à invoquer sa souveraineté pour refuser aux autres États membres de l'Organisation tout droit de regard sur l'application, chez lui-même, des principes très généraux inscrits aux traités de paix et n'a jamais ouvertement protesté contre les discussions instituées à la Conférence?

N'est-ce pas l'acceptation évidente par tous les États, en matière sociale, d'une sorte de doctrine commune à tous?

N'est-ce pas la proclamation que l'engagement qui a été pris en vertu de l'article 23 du Pacte « d'assurer et de maintenir des conditions de travail équitables et humaines pour l'homme, la femme et l'enfant » sera tenu par tous? Les gouvernements mêmes qui se sont écartés le plus des méthodes traditionnelles et consacrées des démocraties, paraissent mettre leur point d'honneur à ratifier les Conventions internationales du Travail ou à déclarer intangibles des réformes comme celle des huit heures.

***

Si donc, une telle doctrine de justice existe, si elle est ainsi communément acceptée par tous, comment ne pas sentir la vertu de paix internationale qu'elle porte en elle? Le monde ne trouvera-t-il pas, dans cette foi commune, un principe de reconstruction, bien plus, d'organisation?

C'est ainsi que dans les heures de confiance et d'élan, les théoriciens de la paix ont parfois poussé plus loin leurs audaces.

Si tous les États considèrent comme une loi sacrée d'établir des conditions de travail équitables et, dans une certaine mesure, égales; si tous estiment que la justice dans l'industrie et le respect de l'éminente dignité des travailleurs sont des principes supérieurs à celui de la libre compétition pour le profit, si tous jugent que les conditions de travail consacrées dans les conventions, — que ces conventions soient ratifiées ou non — doivent être assurées, garanties en toute circonstances à tous les salariés, comment ne pas conclure, par une naturelle et humaine logique, que les États devront, sur le terrain économique ou commercial, se faire de mutuelles concessions, qu'ils devront collaborer pour créer une vie économique internationale plus régulière, plus certaine, plus normale, en un mot plus capable de permettre le respect de conditions uniformes et élevées de travail.

Ce sont des syndicalistes qui ont proclamé, par exemple, les mineurs réunis en leur Congrès international de 1920, qu'un organe central de répartition du charbon devait permettre d'assurer une bonne utilisation du combustible et, par là, de garantir de hautes conditions de travail à toutes leurs fédérations. Ce sont les coopérateurs qui, dans leur

Congrès de Bâle, s'élevant au-dessus des conceptions traditionnelles et opposées du libre-échange et de la protection, ont proclamé que les nations devaient entrer en collaboration et assurer, par un meilleur aménagement de leurs ressources respectives, des conditions plus aisées de travail et de vie à tous les peuples.

Une grande idée a été lancée : celle d'une *économie de travail* substituée à *l'économie du profit*, l'idée d' « une organisation de toutes les nations du monde en vue du bonheur commun », comme auraient dit les philosophes du XVIIIe siècle, économie où les droits du travail doivent être le principe essentiel de toute l'organisation de l'activité collective. Ainsi, le respect du travail humain n'est plus seulement la borne infranchissable opposée à toutes les compétitions économiques entre États. Il tend, en outre, à devenir l'objet de la collaboration de tous les peuples, et le but même de l'effort de paix.

Rêves immenses! rêves fous! rêves auxquels la dure réalité, depuis quatre ans, semble apporter chaque jour des démentis! N'est-il pas comique, en vérité, de parler d'économie mondiale, de parler d'économie du travail dans un monde où les premières assises de la paix n'ont pu être établies, où les compétitions nationales s'exaspèrent, où chacun accuse le voisin d'impérialisme?..... Et cependant, la complexité même des répercussions économiques ou sociales entre nations, la faiblesse, l'insuffisance des solutions étroitement nationales, n'ouvrent-elles pas encore la voie à tous les rêves chimériques? En face des échecs de toutes les politiques positives qui prétendent borner leur effort à des solutions empiriques et nationales n'est-on pas ramené à chercher coûte que coûte des voies nouvelles?

Voici la classe ouvrière qui a conquis peut-être, dans sa collectivité nationale, la place la plus importante. Je veux parler de la classe ouvrière anglaise. N'a-t-elle pas été, depuis des années déjà, cruellement frappée par la crise de chômage? Or n'est-ce pas une des tâches les plus essentielles tracées par le Traité de Paix, que de chercher à « prévenir le chômage »? Mais le chômage anglais peut-il être efficacement combattu si, en dehors même des problèmes des changes ou des problèmes d'économie générale, les conditions de travail inférieures d'autres classes ouvrières créent, contre celle-ci, une con-

currence « déloyale » et efficace? Une reconstruction économique de l'Europe, reconstruction méthodique où, bon gré mal gré, les forces de chacun devront être aménagées, s'impose si l'on veut atténuer le chômage anglais.

Voilà l'Allemagne, l'Allemagne qui devra payer les réparations. Pour les payer, il faut qu'elle produise; il faut qu'elle exporte. Mais les grands chefs de l'industrie allemande déclarent que pour produire à meilleur compte, il faut que les ouvriers allemands travaillent plus longtemps. Les représentants du Gouvernement allemand au Conseil d'administration du Bureau international du Travail ont fait des déclarations identiques. En fait, la nouvelle ordonnance du 22 décembre 1923 sur la réglementation du travail a, tout en maintenant le principe des huit heures, permis des prolongations de la journée de travail qui vont jusqu'à neuf et dix heures. En fait, de très nombreux contrats collectifs établissent désormais neuf et dix heures. En fait, dans beaucoup d'usines à travail continu, le système des deux équipes de douze heures a été substitué au système des trois équipes de huit heures.

Mais si la nécessité d'une production plus abondante pour le paiement des réparations ne peut pas être contestée, les pays voisins n'en sont pas moins inquiets. Ils n'en redoutent pas moins ce nouveau genre de *dumping*. Ils réclament la garantie qu'au cas où la prolongation de travail apparaîtrait vraiment nécessaire pour une production plus intense — ce qui n'est pas complètement démontré —, des ententes internationales permettant de contrôler que la production plus abondante est bien destinée au paiement des réparations et ne dure pas plus que ce paiement. Là encore le problème est déjà internationalisé. Là encore il apparaît difficile que la reconstitution économique s'accomplisse sans que soit pris en considération le respect de conditions équitables de travail pour toutes les classes ouvrières.

Voilà l'Autriche, encore. Elle était tombée dans un gouffre de misère. Il a fallu un effort de solidarité internationale pour l'en arracher. Les Conventions de Genève ont été signées; une œuvre d'assainissement a commencé d'être accomplie. Un moment, il a paru, là aussi, que la législation sociale de la République autrichienne constituait de lourdes charges. Il a

été question vaguement d'atteindre la journée de huit heures, de supprimer la loi des congés. L'Organisation Internationale du Travail n'a pour ainsi dire pas eu à intervenir. Il a paru impossible et à la Société des Nations et aux puissances qui, solidairement, aidaient l'Autriche, de porter atteinte à la législation établie. Et, en cette heure même, où un problème semblable se pose pour la Hongrie, dans des conditions peut-être plus délicates au point de vue travail, il ne sera pas possible sans doute d'admettre qu'une puissance industrielle puisse être dans ce pays artificiellement établie ou maintenue au mépris de toute législation protectrice des travailleurs.

Ainsi, peu à peu, obscurément, par des expériences limitées, par des initiatives souvent timides, par les réactions sentimentales spontanées des États, par l'effet de toute une foi profonde et incomplète formulée, mais vivante dans toutes les opinions publiques, deux grandes lois de la vie internationale paraissent se préciser : d'une part, toutes les spéculations, toutes les combinaisons industrielles et commerciales s'arrêtent, plus ou moins consciemment, devant le respect de certaines conditions de travail, qu'il n'est plus possible de transgresser; d'autre part, c'est le souci même de ces conditions de travail, considérées comme la garantie de la vie démocratique (la démocratie elle-même étant la garantie de la paix) qui inspire les efforts d'entente internationale, les tentatives de reconstruction méthodique du monde ou de stabilisation du travail. Qui ne voit, pour citer le plus frappant des exemples, que, dans l'opération même de la Ruhr, cette double préoccupation a constamment dominé les initiatives ou les décisions du Gouvernement français? « L'Europe sera républicaine ou cosaque », disait Napoléon à la fin de sa vie. Je fus extrêmement frappé, en février de l'année dernière d'entendre un des plus éminents et des plus respectés des fonctionnaires du Quai d'Orsay reprendre, devant moi, la formule napoléonienne. Il pensait à la Ruhr, mais aussi à l'Europe entière. « L'Europe, disait-il, sera socialement juste, ou elle est vouée à la guerre. »

A l'heure où tant d'hésitations subsistent sur les principes qui doivent guider la reconstruction mondiale, à l'heure où les États n'arrivent plus même à se comprendre, faute d'une

volonté identique de subordonner leurs intérêts nationaux à l'intérêt supérieur de la paix, à cette heure trouble, le rappel, en pleine conscience, de la foi commune, de cette foi en la justice qui a uni tous les peuples au moment de l'armistice, n'est-il pas une suprême ressource?

C'est parce que l'Organisation Internationale du Travail a conscience, dans son effort quotidien, modeste et limité, de maintenir et assurer cette foi, c'est parce qu'elle a conscience, dans un monde désordonné, d'offrir encore une base solide et commune d'action, qu'elle a en même temps la certitude de travailler efficacement à l'œuvre pacificatrice de la Société des Nations.

En rappelant constamment par toute son action, et même par sa seule existence, l'obligation d'établir de justes conditions du travail, elle impose à l'industrie un constant effort d'organisation, organisation intérieure à chaque État, organisation entre les États. Elle est créatrice d'ordre et d'harmonie. Et c'est en cela surtout, que la pratique de la justice sociale est créatrice de paix universelle.

L'ancienne mythologie grecque avait constitué comme gardiennes des portes du ciel trois déesses vigilantes : les trois Heures. Elles s'appelaient Eunomia, déesse du bon ordre, répandant sur les États les bienfaits des lois; Dikê, la Justice, Eirênê, la Paix, source de tout bien et de toute joie. Aujourd'hui, comme jadis, elles doivent demeurer unies dans le culte que leur vouent les hommes de bonne volonté. C'est en les honorant, comme il convient, par notre labeur quotidien, que nous obtiendrons d'elles qu'elles déchirent la nuée épaisse qui cache encore à l'humanité l'aurore des temps heureux.

ALBERT THOMAS

POÈMES

A L'AMITIÉ
Sentiment divin
par qui, selon la présence ou l'absence,
nous sommes vivants ou tués,
je dédie ces poèmes d'imagination sur l'amour,
passion cruelle et vaine.

A. N.

I

Ce fut long, difficile et triste
De te révéler ma tendresse;
La voix s'élance et puis résiste,
La fierté succombe et se blesse.

Je ne sais vraiment pas comment
J'ai pu t'avouer mon amour;
J'ai craint l'ombre et l'étonnement
De ton bel œil couleur du jour.

Je t'ai porté cette nouvelle!
Je t'ai tout dit! je m'y résigne;

Et tout de même, comme un cygne,
Je mets ma tête sous mon aile...

II

Comprends que je déraisonne,
Que mon cœur, avec effroi,
Dans tout l'espace tâtonne
Sans se plaire en nul endroit...

Je n'ai besoin que de toi
Qui n'as besoin de personne!

III

Ce que je voudrais? je ne sais;
Je t'aime de tant de manières
Que tu peux choisir. Fais l'essai
De ma tendresse nourricière.

Chaque jour par l'âme et le corps
J'ai renoncé quelque espérance,
Et cependant je tiens encor
A mon amoureuse éloquence,

A cet instinct qui me soulève
De combler d'amour ta torpeur,
— Et tandis que ton beau corps rêve
Je voudrais parler sur ton cœur...

IV

Oui, la douceur est toujours feinte
En amour. — Croirais-tu vraiment
Que ce brûlant contentement
Ne masquât pas d'amères plaintes?

Certes tout mon être bénit
Ta vie où j'ai mis l'infini,
Mais, corps charmant, ô cœur de roche,
Toi que j'aime! un constant reproche

Émane de mes yeux séduits.
Quoi! toujours t'admirer, et puis
Toujours, en silence, surprendre
Tes défauts, — et, d'un cœur plus tendre,
Mêlé de louanges, de pleurs,
Te voiler mon humble colère?
Ah! réclamais-je ces douleurs?
— Et de quel droit viens-tu me plaire?...

V

J'ai souffert, lutté; — bien souvent,
Par un élan fourbe et secret,
Je faisais un pas en avant,
Croyant que je t'esquiverais!

J'ai serré, j'ai broyé mon cœur,
Et, comme dit François Villon,
« Sué Dieu sait quelle sueur! »
Mais au bout de ce temps si long

Je suis sur le même chemin
Que j'avais cru fuir bravement,
Et sournoise, et plus fortement,
Je cherche tes yeux et ta main!

Je vois que j'ai tout employé:
La peur, la réprobation,
Le courage ferme ou ployé,
A détruire ma passion;

Et me voici, l'esprit têtu
Hélas! et mieux fait pour souffrir!

— Le corps qui s'est trop débattu
N'a plus la force de mourir...

VI

Que crains-tu? L'excès? L'abondance
D'un cœur où tout vient s'engloutir?
Tu crains ma voix, mon pas qui danse?
Pourtant, j'ai si peur de meurtrir,
Même de loin, ta nonchalance!
Ma main se prive de saisir
Ta belle main qui se balance.
Tu vois, je me tiens à distance,
Renonçant au moindre plaisir...

— Va, tu peux avoir confiance
Dans les êtres de grand désir!

VII

Je ne fais pas cas de ta gratitude,
Bien que dans mon cœur mourant, étonné,
Grâce à toi l'air rentre avec plénitude;

Mais j'avais besoin de tout te donner!

VIII

L'amour et ses élans pudiques
Ont, dans leurs songes réticents,
Les noblesses de la musique.

La passion aux cris puissants,
Par ses sommets et ses abîmes
Mêle à ses vœux des pleurs décents.
— Mais il est de secrètes cimes
Où s'élaborent sourdement
L'espoir, le but, le mouvement,
Où gît, ardent, supplicié,
Invincible, au destin lié,
Mais tremblant qu'on ne le bafoue,

Le désir! — que jamais l'on n'avoue...

IX

Si j'apprenais soudain que triste, halluciné,
Maudissant, haïssant, tu as assassiné,
J'irais tranquillement vers cette main mortelle,
J'abdiquerais le monde, et me tiendrais près d'elle...

X

S'il te plaît de savoir jusqu'où
Irait mon amour triste et fort,
Jusqu'où, dans son terrible essor,
S'avancerait, à pas de loup,
Le long de ton destin retors,
Mon besoin, mon désir, mon goût
De ta pensée et de ton corps :

Je t'aimerais même fou,
Je t'aimerais même mort!

XI

Tant aimer! Non, aucun orgueil
Ne me soulève cette fois!
Hermione aux cris de chevreuil,
Phèdre hantant les rocs, les bois,
Me sont de détestables sœurs!
La sérénité, la douceur,
Les calmes jours, leurs purs trésors,
Surpassent ces mortels transports!
— D'où nous viendrait cette fierté
D'avoir atrocement goûté
Au sombre suc de la Nature?
— O Raison! sache nous blâmer!
Réprouve les cœurs affamés,
Dis-le! pour que la créature
Renonce à l'humaine pâture!

Il est honteux de tant aimer!...

XII

En ton absence je ne puis
Être plus ou moins seule. Aucune
Voix qui console, aucun appui
N'atténuerait mon infortune;

Il faudrait qu'un autre être soit,
Qu'il fût à mes yeux! qu'il s'oppose
A ton image, à tes exploits!
Mais pourquoi l'espérer? Pourquoi?
— Implacable métamorphose,
Dans mon esprit actif, adroit,
C'est toi seul qui redeviens toi!

XIII

Un triste orgue de Barbarie
Enfonce dans l'air du matin,
Comme à coups de couteau qui crie,
Un vulgaire, un pointu refrain,

Et même cela, cela même,
Ce triste chant malade et maigre,
Dans la rue où souffle un vent aigre,
Me fait songer au bleu foyer
De ton regard droit et noyé,
Et m'indique combien je t'aime!

XIV

A quoi veux-tu songer? A toi. Songeons à toi.
Non, je ne juge pas ton amer caractère,
Rien de ton cœur serré ne me paraît étroit
Si sur toi j'ai plié mon amour de la terre;

Mon amour des humains, de l'infini, des cieux,
Ma facile allégresse à répandre ma vie,
A rejoindre d'un bond, par les ailes des yeux,
L'éther qui m'appartient et dont tous ont envie!

Qu'y a-t-il de plus sûr et de meilleur que toi,
Ou du moins que l'amour brisant que tu m'inspires?
— Le souci, les regrets, la mort sous tous les toits,
L'ambition qui râle et l'ennui qui soupire! —

Moi je suis à l'abri! Je n'ai pour me tuer,
Pour me faire languir, pour créer ma détresse,
Que l'anxieux regard dans tes yeux situé,
Que l'accablant ennui où souvent tu me laisses.

C'est assez! Ah! c'est trop! Ou bien c'est suffisant!
Ces suprêmes chagrins m'ont d'autres maux guérie;
Et quelquefois je sens se réjouir mon sang
Quand tu ris comme l'eau dans la fraîche prairie!

XV

Dans les instants où je dors,
Jetée au fond des ténèbres,
Je ressens la paix funèbre
D'être une morte, et toi mort.

Mais hélas! ô ma merveille,
Toi si débordant, si beau,
Comme brisant un tombeau
Tu revis quand je m'éveille!

Tout mon être en est blessé,
Et, baissant mon front hagard,
Je médite ton regard
Je recommence à penser...

— Au fond des bagnes, sans doute,
Le pauvre forçat écoute,
Sous le soleil dont il meurt,
Une sournoise rumeur...

XVI

Le désir triomphal, en son commencement,
Exige toutes les aisances,
Il ignore le temps, le sort, l'atermoiement,
Il exulte, il chante, il s'avance!

On serait stupéfait et transi de savoir,
Aux instants où l'amour débute,
Combien seront soudain précaires l'abreuvoir,
Le dur pain et la pauvre hutte!

Le cœur éclaterait comme d'un son du cor
S'il entrevoyait dans l'espace
Tant de honte acceptée humblement, pour qu'un corps
Ne nous prive pas de sa grâce...

XVII

Je suis lasse, rien ne m'assiste,
Je voudrais choir sur le chemin.
Dois-je songer que tu existes?
Poursuivrai-je cet examen?
Je rêve à tes yeux, à tes mains.
Que tu me plais! Mais je persiste
A souffrir! — Hélas! c'est si triste,
Et si joli, un être humain!

XVIII

Certes tu n'étais pas créé pour moi, cher être,
Mais je le croyais, par désir!
Ma raison disait : non; mon cœur disait : peut-être!

Et l'on tâche à ne pas mourir!

XIX

Enfin la première nuit froide!
Plus de vents dansants, amollis,
L'atmosphère est tendue et roide,
Le beau ciel d'argent dépoli
Allonge sa paix où se creuse
Le puits des étoiles neigeuses.
— Va-t-il enfin me protéger,
Ce climat soudain sans tendresse,
De ton beau visage étranger
Sur lequel mon amour s'abaisse
Comme ces œillets las, déteints,
Qu'englobent les pleurs du matin...

XX

J'ai puissamment goûté l'orgueil
D'avoir reçu de la nature
L'éclat bondissant d'un bel œil,
Archers doubles de la figure.

J'ai souvent, devant des miroirs,
Ressenti la force contente
De m'arrêter, d'apercevoir
Une héroïne palpitante;

Mais combien faible est la valeur
D'un visage pur et vainqueur,

Alors que je t'offre un tel cœur!

XXI

Tu sais, je n'étais pas modeste,
Je n'ignorais pas les sommets
Où je vivais, puissante, agreste,
Rêveuse, universelle, — mais

J'ai soudain vu sur ton visage
Un clair et vivant paysage,
Où morne, insensible, lassé,
Tu m'as défendu de passer...

XXII

Je bénis le sommeil, lui seul peut déformer
Par sa ténèbre étroite, habile et travailleuse
Les traits de ton image, où mon âme amoureuse
Sachant tous tes défauts, ne voit rien à blâmer.

Je m'endors agitée, et, pareille aux voyages,
Débordante d'espoirs, d'attente, de projets;
Et puis, à mon réveil, engourdie encor, j'ai
La douceur de trouver ma raison lasse et sage.

Je ne souhaite rien; fidèle à mes soucis
Je songe tendrement à la tombe loyale
Où, descendue enfin dans la paix sans rivale,
J'oublierai les désirs dont j'ai souffert ici.

Et je ne cherche pas à me tromper moi-même
Sur le dur sentiment que tu m'as inspiré;
Non, je ne t'aime pas avec l'honneur sacré,
Avec l'esprit ravi! Non, pauvre homme, je t'aime...

Et si ton hésitant, faible et modique orgueil
Ne peut s'accommoder de l'animale flamme,
Moi, du moins, j'eus le droit de voir périr des âmes
Pour les lèvres, les bras, les noirs cheveux et l'œil!

COMTESSE DE NOAILLES

(A suivre.)

LES BIENFAITEURS

DE

L'UNIVERSITÉ DE PARIS

Le recteur Louis Liard a publié en 1913, dans cette Revue, un article sur les bienfaiteurs de l'université de Paris. Il a ainsi fait connaître, pour leur exprimer la reconnaissance de l'université, les noms des personnes morales et des hommes qui, en joignant leurs libéralités aux contributions régulières de l'État pour le développement et la prospérité de l'université de Paris, ont participé au relèvement de la France par le travail scientifique et par l'enseignement. Le moment est venu de continuer l'exposé de Liard et de faire connaître les bienfaiteurs de notre grande Université de Paris, depuis 1913 jusqu'à 1924.

De plus en plus le monde entier comprend que des universités puissantes et libres, ayant pour but unique l'enseignement et la recherche de la vérité, sans aucun parti pris d'aucun genre, sont les principaux instruments de progrès pour l'Humanité, ainsi que d'entente entre les peuples, et qu'elles constituent à la fois des foyers de patriotisme et des foyers d'expansion intellectuelle et morale. Comment ne pas être frappé, d'une part, de la facilité avec laquelle des savants des pays les plus divers placent leurs recherches dans une atmosphère de sérénité, où les passions politiques ou religieuses ne peuvent pas les atteindre, et, d'autre part, de ce fait que, dans un temps où toutes les idées sont mises en question, toutes les institu-

tions attaquées, les universités, précisément parce qu'elles admettent et recherchent les critiques, sont universellement respectées. Les universités doivent être libres dans leurs enseignements, et les étudiants doivent être libres dans le choix de leurs études. Comme le dit madame de Staël, « l'âge mûr peut se soumettre aux circonstances, mais, à l'entrée de la vie au moins, le jeune homme doit puiser ses idées dans une source non altérée. »

L'université de Paris et les cinq facultés qui la constituent, ainsi que les autres universités françaises, ont largement profité de la capacité de recevoir qui leur a été octroyée. « Certes, écrit Liard, il ne faut pas s'attendre à des chiffres d'Amérique. » Là, les universités sont pour la plupart des fondations privées; les étudiants, — et c'est un bel exemple à suivre, — sont attachés à leur université, aussi fortement que chez nous les anciens élèves des Écoles spéciales à leur École; bien souvent, ceux d'entre eux qui ont fait fortune font des dons à l'université où s'est développée leur intelligence et où s'est formé leur caractère.

En France, l'enseignement supérieur est un service d'État : et l'État a le devoir de subvenir, pour la plus grosse part, à ses besoins. Mais les universités ont des budgets indépendants; elles sont, comme les communes, libres de leurs créations et des dépenses correspondantes, sous réserve de l'approbation ministérielle. Aussi un nombre croissant de bienfaiteurs donnent-ils aux universités et aux facultés, personnes civiles, indépendantes de l'État et cependant protégées par lui.

Dans l'énumération qui suit, j'indiquerai, en premier, les donations faites à l'université, puis en second celles qui sont faites aux diverses facultés, en prenant celles-ci dans l'ordre du protocole. On y trouvera une interruption tenant à la grande guerre.

Nous parlerons d'abord des fondations faites pour les étudiants, en vue des études elles-mêmes ou en vue de la formation des travailleurs. Ces fondations sont des bourses affectant les formes les plus diverses : souvent, elles sont créées pour perpétuer la mémoire d'un être cher à jamais disparu et pour associer son souvenir aux études qui l'intéressaient le plus; d'autres fois, elles procèdent d'idées philosophiques ou scienti-

fiques personnelles aux donateurs. Il est à peine besoin de dire que l'université et les facultés s'appliquent scrupuleusement à suivre les indications données.

Un homme, *M. Albert Kahn*, dont l'esprit est ouvert aux idées les plus nouvelles, qui s'est fait lui-même, qui connaît la planète mieux que personne, qui, après avoir réalisé une grande fortune, la consacre à de grandes œuvres, et dont Liard a parlé avec la sympathie que mérite ur ami de la haute recherche, a continué ses libéralités, en donnant à l'université en 1920, une somme de 60 000 francs pour deux bourses de voyage, l'une de 40 000 francs, l'autre de 20 000 francs, et en 1923, une somme de 10 000 francs destinée à entretenir le « fonds Kahn » pour les échanges de professeurs avec les universités étrangères.

M. Charles Lefebvre a fait don d'un titre de rente de 200 francs 3 p. 100 sur l'État, pour la fondation d'un prix triennal décerné sous le nom de « Prix Charles Lefebvre » à l'auteur de la meilleure thèse de doctorat juridique, portant sur l'histoire du droit privé français, soutenue devant la Faculté de Droit de Paris (Décret du 7 avril 1914).

Madame veuve Lazare Weill, en souvenir de René Max Weill, a donné à l'université un titre de 1 000 francs de rente 5 p. 100 sur l'État, sous le nom de « Fondation René Max Weill », pour faciliter l'impression de thèses de philosophie en accordant des avances aux candidats (Décret du 3 février 1920).

Pour que son mari, dont la science et le dévouement sont légendaires, continue, même après sa mort, à être utile aux étudiants, *Madame veuve Durkheim* a fait une donation de 1 500 francs de rente 5 p. 100 sur l'État, en vue de la création d'une bourse annuelle qui porte le nom de « Fondation Émile et André Durkheim » et doit être attribuée à un étudiant, de préférence de la Faculté des Lettres de Paris (Décret du 4 décembre 1920).

Notre grand ministre Jules Ferry a été l'un des créateurs des universités françaises. Sa veuve, *madame Jules Ferry* a légué à l'université de Paris un capital de 200 000 francs, ainsi que tous papiers, travaux, documents, objets mobiliers et objets d'art ayant appartenu à Jules Ferry, pour être installés dans une salle qui porte le nom de « Fondation Jules

Ferry » (Décret du 3 novembre 1921). Les revenus servent à la constitution d'une bourse d'études qui porte le nom de « Bourse Jules Ferry ».

Un éminent prélat, *Mgr. Lacroix*, professeur à l'école des Hautes Études, décédé le 27 janvier 1922, a légué à l'université de Paris une rente annuelle de 1 678 francs destinée à constituer, sous le nom de « Fondation Lacroix », une bourse d'études au profit d'un prêtre français désireux de préparer son doctorat ès-lettres (Décret du 6 novembre 1923).

M. Gérard, ambassadeur de France, décédé le 17 septembre 1922, a laissé le capital nécessaire à la création d'une bourse de voyage autour du monde de 25 000 francs à attribuer alternativement, de deux ans en deux ans : 1° par l'Académie de Paris; 2° par l'École libre des Sciences politiques. Le conseil de l'université a accepté provisoirement ce legs dans sa séance du 18 décembre 1922. L'affaire est en instance au Ministère de l'Instruction publique.

Madame Bulteau, décédée le 29 septembre 1922, a institué l'université de Paris sa légataire universelle. La succession est évaluée à un million de francs, déduction faite du passif. Les arrérages seront consacrés à servir des pensions à des historiens en vue de leur assurer, pendant un certain temps, le loisir nécessaire à l'exécution de leurs travaux. La fondation portera le nom de « Fondation Ernest Lavisse » (Décret du 6 novembre 1923).

En mémoire d'un fils tué dans la grande guerre, *madame Abadie-Dugué* a donné à l'université deux titres de rente au porteur, de 1 000 francs chacun, pour la fondation d'une bourse en faveur d'un étudiant de la faculté des sciences, sous le nom de « Bourse Jacques Vignon » — (Donation acceptée par le conseil de l'université, — séance du 21 mars 1923).

M. Edgard Stern a fait un don manuel de 10 000 francs de rente, affecté à la fondation de cinq bourses de 2 000 francs chacune en faveur de cinq étudiants de l'une ou de plusieurs des cinq facultés (Accepté par le Conseil de l'université, dans la séance du 21 mars 1923).

L'inspecteur général Fontaine, désireux de perpétuer la mémoire du grand écrivain belge, a donné 1,000 francs de rente 5 p. 100 pour la fondation d'une bourse « Émile Verhae-

ren», que d'autres donations viendront certainement accroître. Cette fondation a été acceptée en principe par le conseil de l'université (séance du 23 avril 1923); elle est actuellement en instance pour les formalités à remplir.

A la Faculté de Droit, nous relevons :

Une donation, par *monsieur* et *madame Vergniaud*, de 500 francs de rente 5 p. 100, pour la fondation d'une bourse de voyage biennale de 1 000 francs (Décret du 30 mai 1916).

Un legs fait par *madame veuve Thirion* d'une somme de 40 000 francs, dont les revenus seront distribués par le Doyen, pour aider un étudiant travailleur et sérieux n'ayant que de modestes ressources (Décret du 27 juin 1918).

Un legs fait par *M. Léon Vouters* d'une somme de 25 000 francs, pour la fondation d'un prix annuel (Décret du 10 août 1921).

Un legs fait par *madame de Rothschild* d'un capital de 50 000 francs, dont le revenu (rente 3 p. 100) sera remis à deux étudiants en droit, sans fortune, de préférence israélites (Décret du 16 décembre 1922).

Une subvention de 14 000 francs, allouée en 1921 par la *Chambre des notaires de Paris*, pour la création d'un cours d'enregistrement. Ce cours a été transformé à partir du 1er janvier 1924 en chaire de législation fiscale (enregistrement); la Chambre des notaires a, par suite, élevé sa subvention annuelle à 23 000 francs.

A la Faculté de Médecine :

Une donation de *madame veuve Dieulafoy*, de deux titres de 500 francs de rente 3 p. 100, pour la fondation de deux bourses annuelles de 500 francs, destinées à couvrir les frais d'études de deux étudiants français sans fortune (Décret du 14 janvier 1913).

Une donation de *madame veuve Vivier* d'une somme de 28 000 francs, pour constituer un titre de rente 3 p. 100 dont les arrérages seront affectés, chaque année, soit à doter l'une des cliniques médicales, soit à distribuer des bourses ou missions à l'étranger (Décret du 14 janvier 1913).

Une donation *Paul Déroulède* de deux titres de rente de

500 francs chacun 3 p. 100 sur l'État, pour récompenser des travaux cliniques ou expérimentaux ayant trait à l'étude du cancer (Décret du 16 mars 1914).

Une donation par *madame veuve Second* d'un titre de rente 3 p. 100 sur l'État de 3000 francs et d'une somme de 40500 francs à employer à l'achat d'un autre titre de rente 3 p. 100, pour la totalité des arrérages devant être affectés à la création d'une ou de deux bourses annuelles, à attribuer à des internes préparant le concours d'adjuvat et ayant déjà obtenu le titre d'aide d'anatomie (Décret du 19 mars 1914).

Un legs d'une rente annuelle de 500 francs fait par *M. Lannelongue*, pour secourir des étudiants en médecine momentanément dans le besoin (Décret du 9 avril 1914).

Un legs fait par *madame veuve Hervieux* d'une somme de 100000 francs, dont le revenu sera remis chaque année à deux étudiants en médecine pauvres (Décret du 1er mai 1914).

Madame veuve Carville a légué 2 000 francs de rente, pour fonder 2 bourses de 1 000 francs chacune, en faveur de deux étudiants en médecine de la faculté (Décret du 24 février 1921).

Monsieur et madame Cleray ont fait donation d'un titre de rente de 200 francs 3 p. 100, pour l'achat d'ouvrages se rapportant aux sciences médicales, en faveur d'un externe des hôpitaux de Paris (Décret du 6 juin 1921).

Madame veuve Dieulafoy, dont nous avons déjà signalé un premier don, a fait donation de 26000 francs de rente 3 p. 100, pour les laboratoires de clinique et pour la fondation de bourses annuelles de 1 000 francs (Décret du 7 juin 1922).

Monsieur et madame Lévi-Franckel ont donné 750 francs de rente 3 p. 100 pour un prix dénommé « Prix Georges Lévi-Franckel » qui sera attribué tous les deux ans (Décret du 3 novembre 1922).

Madame de Rothschild a légué 50000 francs dont le revenu (rente 3 p. 100) sera remis à deux étudiants pauvres de la faculté, de préférence israélites. (Décret du 16 décembre 1922).

A la Faculté des Sciences, pour honorer la mémoire d'un jeune botaniste mort d'un accident de montagne, la famille de *Rufz de Lavison* a fait une donation de 250 francs de rente 3 p. 100, pour la création d'un prix biennal de

500 francs, destiné à un étudiant qui se sera distingué par ses travaux de physiologie végétale (Décret du 28 mars 1913).

En souvenir d'une fille du plus bel avenir, morte en pleine activité scientifique, *madame veuve Coemme* a donné 400 francs de rente 4 p. 100, pour la fondation d'un prix (Décret du 15 mars 1919).

Désireuse de consacrer sa fortune à la science, *madame Degoulet* a institué la Faculté des Sciences pour sa légataire universelle, à charge de créer un laboratoire de recherches scientifiques. Le legs est d'environ 300 000 francs (Décret du 21 juillet 1923).

A la Faculté des Lettres, *madame veuve de Polignac* a donné 5 000 francs de rente française 3 p. 100, pour la fondation d'un prix biennal de 10 000 francs qui prendra la dénomination de « Prix Singer-Polignac » (Décret du 8 décembre 1922).

En 1921, *la marquise Arconati-Visconti* a donné une somme de 100 000 francs pour aider à l'impression des meilleures thèses de doctorat soutenues devant la Faculté.

Enfin, à la Faculté de Pharmacie, *M. Bolognel* a laissé 2 000 francs de rente, pour la fondation de deux bourses attribuées à deux jeunes gens français poursuivant leurs études à la faculté (Décret du 4 novembre 1921).

A côté des bourses diverses, nous devons placer les fondations et les dons qui ont pour but le logement, la nourriture et, en général, la subsistance des étudiants. A cet égard, nous devons signaler en première ligne, la Cité universitaire dont la cellule mère a été la fondation Émile et Louise Deutsch de la Meurthe. Le recteur Liard a raconté comment Henry Deutsch de la Meurthe avait donné à l'université, l'Institut aérotechnique de Saint-Cyr, dont les travaux ont eu une si heureuse influence sur le développement de notre aviation. Dans cette famille, la générosité est naturelle : le frère d'Henry Deutsch de la Meurthe, Émile Deutsch de la Meurthe, s'était déjà fait connaître par des œuvres de haute utilité française, par des fondations bienfaisantes de première importance; il avait aidé les premiers pas de l'œuvre

des Pupilles de l'École, créée pour venir en aide aux élèves des écoles publiques dont les pères sont morts pour la France; il avait développé l'œuvre admirable de la fraternité américaine destinée à faire prendre en charge, par des Américains, certains orphelins de guerre; il fut, dans une conversation rapide avec moi, frappé par les difficultés qu'éprouvent nos étudiants à se loger convenablement, dans des conditions hygiéniques propres au travail; il se décida pour la création d'un hameau-jardin sur l'emplacement des anciennes fortifications, derrière le parc de Montsouris, et il fit part de son idée à M. le ministre Honnorat qui s'enthousiasma pour le projet et le fit aboutir. Grâce à une entente entre la Ville et l'État, l'université fut mise en possession de 9 hectares de terrain sur les fortifications; elle en attribua immédiatement 2 à la fondation Émile Deutsch de la Meurthe, pour la réalisation de laquelle M. Émile Deutsch de la Meurthe a donné 10 millions à l'université, en vue de la construction et de l'aménagement d'une cité-jardin où seront logés des étudiants français. L'exemple donné par M. Émile Deutsch de la Meurthe sera suivi : d'autres donateurs, d'autres sociétés, même des États étrangers, demandent à l'université de leur accorder, gratuitement ou moyennant un loyer de un franc par an, l'autorisation d'édifier sur le domaine de la cité des maisons destinées à loger des étudiants étrangers ou français. La Ville de Paris, dont on connaît la haute sollicitude pour tout ce qui touche à l'enseignement, met à la disposition de l'université le terrain de la zone correspondant à la cité, 18 hectares environ pour des jeux et des sports; la Ville consent même à aménager ce terrain que l'université devra ensuite entretenir. En attendant que la Cité puisse être réalisée, la Ville a donné à l'université pour l'année 1923-1924 une subvention de 50 000 francs destinée à des bourses de logement pour étudiants. Je ne puis passer sous silence, quoique l'université n'y soit pour rien en tant qu'université, l'ouverture d'un restaurant dû à l'action bienfaisante de M. le Sénateur Henri Roy et à l'aide pécuniaire de M. David Weill, un bienfaiteur de l'université dont parle déjà Liard.

De ces dons pour le logement et la nourriture, il faut rapprocher les prêts d'honneur : le Parlement a voté le prin-

cipe d'une caisse de prêts d'honneur qui va être organisée quand le règlement d'administration publique sera établi; il a ouvert un crédit de 2 millions; lorsque la caisse fonctionnera, elle facilitera beaucoup les études. Déjà une bienfaitrice, madame Nathan, a donné, au recteur, une somme de 100 000 francs pour être distribuée par ses soins en 20 prêts de 5 000 francs; le choix des titulaires était difficile : il a été décidé, sur l'avis d'une commission dite des bourses, commission qui travaille également pour la Société des Amis de l'université. Cette Société, présidée par Ribot jusqu'à sa mort, l'est maintenant par M. Raymond Poincaré; elle distribue les fonds de l'ancien comité de patronage des étudiants étrangers, une somme de 100 000 francs, que le Secours national a mise à sa disposition pour aider dans leurs études les étudiants victimes de la guerre ou originaires des régions envahies, et une somme de 80 000 francs donnée par l'Institut de France sur le reliquat de la fondation Osiris, pour aider à l'impression de thèses de doctorat de tous ordres dans toutes les universités françaises.

La Bibliothèque de l'université a reçu certains dons de livres qu'il faut signaler : pendant la guerre, en 1916, elle a reçu la bibliothèque de *M. Mézières*, membre de l'Académie française.

En 1919, elle a bénéficié d'un important don de livres de *M. Wilke*, ingénieur des ponts et chaussées en retraite.

M. Jousseaume a légué sa bibliothèque à la Bibliothèque de la Sorbonne, et ce legs a été accepté par délibération du conseil de l'université du 6 mars 1922.

Legs Chaslin. — Le docteur Philippe-Émile-Adrien *Chaslin*, décédé le 25 juillet 1923, a institué l'université de Paris sa légataire universelle, à l'effet d'employer les revenus de ses biens à enrichir la bibliothèque de la faculté de médecine de Paris, de livres, brochures, périodiques, en souvenir de son grand-père, le docteur J. Raige Delorme, ancien bibliothécaire en chef de cette faculté : il a donné en outre une partie de ses livres à la bibliothèque de la faculté de médecine et une autre partie à la bibliothèque de l'université. Ce legs a été soumis à l'approbation du conseil de l'université, dans sa première séance d'octobre 1923.

Parlons maintenant des donations qui ont pour objet un enseignement ou un genre déterminé de travaux. Dans cet ordre d'idées, nous devons rappeler avec reconnaissance les enseignements fondés par le Conseil Municipal de Paris qui, de tout temps, s'est intéressé à la prospérité de l'université et des facultés. Quoique Liard ait déjà parlé des fondations de la Ville, je voudrais ici en donner le tableau d'ensemble pour que le lecteur se rende compte de l'importance de ces fondations : j'ai, dans cette intention, rappelé des créations antérieures à l'année 1913.

Université.

Chaire de clinique gynécologique (depuis le 1er novembre 1899; délibération du conseil municipal du 24 mars 1899).	36 700 francs.
Chaire de clinique chirurgicale des enfants (depuis le 1er novembre 1899; délibération du conseil municipal du 24 mars 1899).	38 700 —
Dépenses de fonctionnement du Bureau des renseignements scientifiques (depuis 1903).	8 000 —

Faculté de Droit.

Bourses (délibération du conseil municipal du 1er août 1884).	5 000 —

Faculté de Médecine.

Bourses (délibération du conseil municipal du 30 décembre 1887).	5 000 —
Chaire de clinique propédeutique (depuis le 1er novembre 1921. Délibération du conseil municipal du 13 juillet 1921)	51 550 —
Subvention pour le laboratoire d'hygiène, depuis 1923. Cette subvention apparaît au budget pour la première fois cette année	20 000 —

Faculté des Sciences.

Chaire d'évolution des êtres organisés (délibération du conseil municipal du 20 juillet 1888).	35 000 —

Faculté des Lettres.

Chaire d'Histoire de la Révolution française; (créée en 1885 par le conseil municipal; délibération du 22 décembre 1885).	25 200 —

Faculté de Pharmacie.

Chaire de Chimie biologique (délibération du conseil municipal du 13 mars 1907).	27 200 francs.
Bourses (délibération du conseil municipal du 30 décembre 1887).	2 500 —

Si nous passons maintenant aux autres fondations pour recherches ou enseignements, depuis 1913, en plaçant d'abord l'université, nous avons à citer le don fait, en septembre 1913, par *MM. Solvay et Cie* d'une somme de 400 000 francs, pour contribuer à l'installation et au développement des services de chimie appliquée du nouvel Institut de Chimie; puis le don de 100 000 francs, fait en juin 1920, par *M. Henri Goldet*, pour le même objet.

M. Jacques Doucet qui avait réuni une admirable bibliothèque d'Art et d'Archéologie, instrument de travail de premier ordre, bien connu des Allemands qui l'auraient déménagé s'ils avaient pu prendre Paris, en a fait don à l'université, après entente avec le recteur Lucien Poincaré; le don a été accepté par décret du 2 mai 1918.

Le Recteur Liard a parlé de la belle fondation de l'Institut aérotechnique par *M. Henry Deutsch de la Meurthe.* Pour assurer le fonctionnement de cet Institut, après la mort du fondateur, *Madame Veuve Henry Deutsch de la Meurthe et ses enfants* ont fait à l'université donation de 15 000 francs de rente 6 p. 100 sur l'État, sous le nom de « Donation Henry Deutsch de la Meurthe », pour le fonctionnement de l'Institut aérotechnique de Saint-Cyr-l'École. (Décret du 24 décembre 1921).

Voici maintenant un genre de donation, d'un type nouveau, qui laisse au conseil de l'université une grande latitude dans l'utilisation de fonds qui ne sont pas strictement affectés.

M. Blumenthal a fait, en 1923, don à l'université, pour la Sorbonne, par l'intermédiaire de M. Daniel Vincent, d'une somme de 250 000 francs devant être employée, suivant décision du conseil de l'université, pour l'enseignement et la recherche. Cette donation a été divisée, par parts égales, entre les deux facultés qui ont leurs secrétariats à la Sorbonne, les facultés des sciences et des lettres.

Inaugurant un ordre d'enseignement entièrement inédit, *M. le docteur Katrak*, parsi de Bombay, a fait donation à l'université de Paris d'une somme de 20 000 francs, en vue de payer les frais d'une série de conférences qui seront faites tous les cinq ou dix ans à la Sorbonne et imprimées sous le nom de « Conférences Katrak ». Elles auront pour objet l'histoire des Peuples de l'Iran. (Décret du 6 novembre 1923).

La Marquise Arconati-Visconti a fait don d'une somme de deux millions de francs, pour la création d'un Institut d'Histoire de l'Art et d'Archéologie (somme versée le 20 janvier 1920 entre les mains de M. Lucien Poincaré, Vice-Recteur).

Le baron Mitsui et d'autres notables japonais ont contribué, par une subvention de 105 000 francs, à la fondation d'une chaire d'Histoire de la Civilisation japonaise (acceptée par le Conseil de l'université dans la séance du 25 juin 1920).

Par la loi du 12 août 1921, la République tchéco-slovaque a créé la « Fondation Ernest Denis » consistant en une somme d'un million de francs destinée à l'achat d'un immeuble sis à Paris, 9, rue Michelet, pour y installer l'Institut d'Études Slaves, et à la fondation d'une chaire spéciale d'Histoire des Slaves et de leur civilisation, sous le nom de « Chaire Ernest Denis, Fondation de la République tchéco-slovaque ». L'immeuble a été acquis pour le prix de 300 000 francs et la chaire a été créée, à la faculté des lettres, par décret du 2 décembre 1921.

Citons encore la chaire d'Histoire littéraire du XVIIIe siècle français (chaire Alphonse Peyrat) (Décret du 12 avril 1922), fondée à la faculté des lettres par *la marquise Arconati-Visconti* née Peyrat; une donation d'un Américain, *M. Otto Kahn*, pour créer à la faculté des sciences une maîtrise de conférences de radioactivité; enfin la création toute récente d'une chaire de mécanique des fluides, par le Sous-Secrétariat d'État de l'Aéronautique, qui donne ainsi le bel exemple de l'union de la Science la plus élevée et des applications les plus pratiques.

La marquise Arconati-Visconti a légué toute sa fortune, évaluée à environ douze millions de francs, à l'université de Paris, à charge par elle d'exécuter certains legs particuliers. Le testament impose à l'université l'obligation de prélever

pendant quatre années consécutives 250 000 francs sur les revenus, afin de constituer un troisième million pour l'Institut d'Histoire de l'Art, déjà doté par la marquise de deux millions. Ce legs a été accepté provisoirement par le conseil de l'université dans sa séance du 28 mai 1923; les formalités sont en cours.

M. Masson a fait, à l'université, un legs universel évalué à 445000 francs, pour être affecté à la construction d'une maison destinée à des œuvres scientifiques (Décret du 29 juin et arrêté du 30 juin 1922).

Madame veuve Nathan a donné, en février 1923, à l'université une somme de 50 000 francs destinée aux laboratoires.

M. Lavisse, ancien Directeur de l'École normale supérieure, disposant de 50 p. 100 de ses droits d'auteur relatifs à l'*Histoire générale* par Lavisse et Rambaud, a légué le produit de ces droits à l'État français pour l'École normale supérieure. Ce produit sera réparti en quatre catégories : Bibliothèque, allocations aux diverses excursions scientifiques, bourses d'études, bourses de voyage (L'affaire est actuellement en instance au Ministère de l'Instruction publique).

Institut du Radium et Fondation Curie. — Rappelons aussi que l'Institut du Radium, créé en 1909 par l'Université de Paris, avec la participation de l'Institut Pasteur, a pris depuis 1920 une extension considérable par suite de la création de la *Fondation Curie*, qui a pu être réalisée grâce à la générosité du *baron Henri de Rothschild*. Un décret, en date du 27 mai 1921, a donné à la Fondation Curie la reconnaissance d'utilité publique.

De nombreux dons ont été faits à l'Institut du Radium et à la Fondation Curie. Voici les principaux : en 1919, le Dr *Henri de Rothschild* donne 500 milligrammes de Radium-élément, plus les fonds nécessaires pour l'aménagement d'un Laboratoire de préparation de l'émanation du radium, et une subvention de 18 000 francs pour rémunérer certains services de l'Institut. En 1920, 500 000 francs sont alloués par l'*État* pour achat de Radium. En 1921, le Dr *Henri de Rothschild* assure à la Fondation Curie un revenu annuel de 200 000 francs pendant dix ans. Le *Ministère de l'Hygiène* fournit, en 1921 et

1922, 900 000 francs, sur les fonds du *Pari mutuel*, pour aider à réaliser la construction de l'aménagement d'un Dispensaire. Depuis 1920, la *Ligue Franco-Anglo-Américaine contre le Cancer* donne une subvention annuelle de 12 000 francs pour le Laboratoire Pasteur de l'Institut du Radium. En 1923, MM. *Lazard frères et C*[1e] donnent à la Fondation Curie une somme de 300 000 francs, qui doit être employée à des bourses de recherches scientifiques. Cette même année, la *Filiale canadienne* de la Fondation Curie donne à celle-ci 10 000 francs pour l'aménagement d'un Laboratoire d'histologie pathologique.

FACULTÉ DE MÉDECINE. — *M. Desmazes* a légué à la faculté une somme de 60 000 francs, pour récompenser le meilleur traité qui paraîtra sur l'influenza (Décret du 31 mars 1915).

Le gouvernement brésilien a fait don, à la faculté, de l'hôpital brésilien, sis rue de Vaugirard, 389. Cet hôpital, offert par lettre du 24 octobre 1919, a été accepté par délibération du conseil de la faculté du 6 novembre 1919.

Le professeur *Déjérine* a légué à la faculté ses collections anatomo-pathologiques et iconographiques, ainsi que 10 000 francs de rente 5 p. 100, pour la création d'un musée de neurologie. (Décret du 7 septembre 1920). Ce musée a été inauguré en 1923.

Madame veuve Mathias-Duval a laissé, par testament, une somme de 50 000 francs, sans charges ni conditions (délibération du conseil de la faculté du 3 février 1921).

Madame veuve Potter a donné 35 000 francs de rente française 4 p. 100, pour les arrérages servir à la création d'un enseignement de radiologie médicale (Décret du 16 décembre 1922).

Enfin *madame veuve Javal* a fait, à la faculté, donation d'un titre de 1 200 francs de rente 5 p. 100, pour l'entretien et l'accroissement de la bibliothèque Javal dépendant de la clinique ophtalmologique (Décret du 7 juin 1921).

FACULTÉ DES SCIENCES. — *M. Fauchey* a laissé à la faculté une collection de minéralogie (Décret du 10 juillet 1916); *M. Paul Topinard* lui a légué son bureau, ses livres et les meubles composant sa bibliothèque (Décret du 17 mai 1920);

M. Robert Voiry, ancien étudiant à la faculté, soldat au 131e régiment d'infanterie, mort pour la France le 22 août 1914, lui a laissé le capital de sa fortune, pour être affecté au laboratoire de recherches de géologie et être consacré à la paléobotanique. (Décret du 4 décembre 1920.)

Faculté des Lettres. — *Madame Le Génisel* a fait don à la faculté d'une somme de 10 000 francs, pour les arrérages être affectés au bien des hautes études littéraires (Don accepté par délibération du conseil de la faculté du 25 février 1922).

Madame Edmond de Polignac a mis à la disposition de la faculté, tous les deux ans, une somme de 10 000 francs pour favoriser les études grecques. Cette donation a été acceptée par délibération du conseil de la faculté en date du 25 mars 1922.

Faculté de Pharmacie. — La faculté a reçu d'abord un legs *Moissan*, se composant de la collection des produits Henri Moissan ainsi que d'un appareil à fluor, et de la somme de 200 000 francs dont les arrérages sont destinés à la fondation de deux prix (Décret du 11 décembre 1916).

Puis, la *Chambre syndicale des fabricants de produits pharmaceutiques* lui a fait un don manuel d'une somme de 100 000 francs, accepté en décembre 1920.

Il serait impossible de clore cet article sans parler des généreux donateurs pour la recherche scientifique. Tout le monde a compris qu'il était impossible, comme disait Lippmann, de réduire la Science à ce qu'elle a d'immédiatement utile, que les recherches les plus éloignées des applications pouvaient tout d'un coup devenir les plus utiles et les plus pratiques, que la sécurité nationale et que le maintien de la paix étaient intimement liés aux recherches; tout le monde comprend qu'il importe avant tout de découvrir la vérité et que l'utilité vient à la suite; il apparaît à tous qu'encourager la recherche scientifique est mieux que faire un placement, et qu'économiser sur la recherche c'est agir comme un agriculteur qui économiserait sur la semence. Aussi un mouvement s'est-il produit vers la recherche : les pouvoirs publics ont créé la caisse des recherches scientifiques et l'office national des inventions;

le baron de Rothschild, a fait une fondation (10 millions) pour aider la recherche scientifique en physique et en chimie. Une journée Pasteur a réuni des millions pour les laboratoires. Un comité national d'aide à la Recherche scientifique s'est constitué; il a recueilli des dons importants de généreux particuliers, d'associations diverses, de journaux, pour subventionner la recherche scientifique sous toutes ses formes, partout où elle se produit, dans les établissements privés comme dans ceux de l'État, et pour aider à la formation des chercheurs même isolés. Je ne puis ici parler en détail de ces questions, pour lesquelles je renverrai à un article que j'ai publié en février 1923 dans la *Revue scientifique*.

On voit que notre pays s'efforce de développer, dans la paix et le travail, l'enseignement et la recherche, en vue de constituer une société meilleure et plus avertie qui saura consacrer ses efforts à l'amélioration du sort de l'humanité.

PAUL APPELL,
Président du conseil de l'université.

LA GUERRE A VINGT ANS

NOSTALGIE DU LARGE

On respirait dans l'armée de la dernière guerre une prodigieuse atmosphère d'amitié et de jeunesse. Amitié de tous les jeunes hommes de France, et de ceux, tel Alan Seeger, qui étaient venus les assister pour barrer la route à l'Allemagne et aux fatalités qui menaçaient ce qu'ils aimaient.

Et comme ces jeunes gens écoutaient leurs aînés corps et âme bronzés par les premiers mois de la guerre, patriarches de trente ans!

L'un de ceux-ci, qui commandait notre bataillon nous instruisait un jour, nous, ses officiers, selon sa coutume, avec une ardente conviction, et pour illustrer sa pensée il évoquait des souvenirs.

Fameux dans l'infanterie, c'est un petit homme élégant, sec, dont toute la personne respire une inlassable énergie, si forte qu'elle tend son visage, pâlit ses lèvres et altère sa voix. Il comparait « l'honneur des reîtres » à « l'honneur à la française », et, après un exposé vibrant de la conception la plus belle à nos yeux, où se mêlent la bravoure et la douceur, l'esprit de devoir janséniste et la frivolité légère, il en vint à dire l'irrésistible attrait qu'un tel assemblage exerce sur les plus simples âmes de chez nous. Il nous raconta ses jeunes soldats de la Marne, qui, blessés, demandaient leurs officiers et disaient : « Vous êtes venu, mon capitaine, merci! je suis content. » Puis il nous montra des lettres que lui avaient écrites

les parents d'enfants tués au bataillon, les parents de soldats qu'hier nous avions connus et vus mourir. Entre toutes, j'ai retenu celle-ci, d'un père dont le fils unique venait de tomber :

« Mon Commandant, je vous félicite pour la quatrième citation du bataillon que vous avez, encore une fois, si courageusement conduit à l'attaque de Champagne. Mon enfant me parlait souvent de la fourragère. Il est mort en la gagnant. J'ai perdu un bon fils, ce jour-là, mon commandant, et vous, un bon petit soldat sans bruit. »

Elle sonne encore à mes oreilles, la voix de notre chef qui nous lit ce document sur les enfants de France et leurs familles.

Nous sommes des milliers qui ont vécu entre ces officiers et ces petits soldats sans bruit, dans ce charmant milieu des régiments d'active, parmi tant de jeunes gens si divers et cependant liés par des ressemblances si profondes! Doux, fiers et gais d'une gaieté parfois déchirante plus que toute tristesse, et qui montraient une spontanéité d'enfants devant la vie, et une fermeté d'hommes devant la mort. Si je ferme les yeux, je retrouve nos nuits de relève, innombrables nuits dans un monde incolore, sous un morne horizon; j'entends le piétinement des hommes, avec son bruit de troupeau, et je reconnais les compagnies, les sections où les têtes rases moutonnent interminablement. Les chères têtes rondes de Raffet! Elles roulent leurs simples pensées à la suite de jeunes têtes bouclées qu'emplissent des rêves précieux : l'esprit fier et sensible des romantiques, relevé parfois du dandysme un peu décadent d'Oxford. Les pas suivent les pas, et puis, comme une vapeur s'assemble et monte de la prairie, comme une pensée longtemps confuse se dessine enfin, tandis que là-haut les astres suivent leur course, un lent murmure s'élève et s'affirme : les petits soldats chantent! Des airs officiels? des grivoiseries? non. Ce qu'ils chantent exprime, le plus souvent, je ne sais quelle gaieté soucieuse, quelle insouciance triste.

Il est de ces airs, de ces mots dont je me souviens et que j'aime, malgré leur pauvreté, pour tout ce qu'ils évoquent de profond, comme on aime des prénoms ordinaires que des êtres nobles ont portés. Ainsi d'une pauvre petite rengaine qu'une section très jeune, très française, chanta longtemps

sur mes talons. Deux ou trois soldats disaient indolemment les strophes douteuses, et tous reprenaient le refrain :

L'amour, c'est tout dans la vie,
Quand on est mort c'est fini.

Maigres mots!... Il faut qu'on imagine la longue ligne onduleuse des casques, la fièvre des regards sous les douloureux sourcils, la lassitude des pas, le grondement et les lueurs au loin. Maigres mots, qui, figés sur le papier, étonnent et pourraient désenchanter! Mais répétés par des voix familières dont quelques-unes parlaient pour la dernière fois, ils portaient loin sous les étoiles.

Dans ce refrain qu'ils aimaient, dans cette guenille rapportée de chez Mayol, les petits soldats glissaient, par instants, leur âme, cependant que près d'eux, dans une autre colonne, à la Légion Étrangère, Alan Seeger, leur frère d'élite qu'ils ne connaissaient pas, montant vers la Somme pour y mourir, chantait :

« J'ai approché parfois des portes de la mort — et du seuil de la caverne par où — les voyageurs pénètrent dans l'invisible. — De ce seuil redouté, là seulement, tournés en arrière, — des yeux ont entrevu dans une rapide lueur — la vie entièrement révélée; ont distingué — quelles choses étaient essentielles, et quelles étaient vaines. — Sachez-le donc, à mes pieds, comme un vaste Océan — étendu qui se perd dans le ciel du matin, — mes jours passés se déroulaient; et l'oubli voilait, comme un brouillard d'aurore, — travaux, peines, ambitions, troubles, plaisirs; — et, comme de vertes îles enveloppées de soleil et de parfums, — seules brillaient à travers la brume — les heures où nous avons aimé, été aimés. »

Les soldats continuent leur marche. Les arbres de la route défilent, les lieues suivent les lieues, un autre chant s'élève, farouche, onduleux, monotone comme le désert, un chant des Bataillons d'Afrique, où fermentent la fièvre de la soif et de l'absinthe, l'accablement du grand soleil, toute l'angoisse des Joyeux. Sombres strophes que martèle ce refrain à la fois allègre et désespéré :

Dans cette vie,
Où tout varie,

Où chaque pas,
Nous mène au tombeau,
Mène au tombeau!
Portons gaîment,
Portons gaîment,
L'as de carreau,
L'as de carreau,
Portons gaîment l'as de carreau!

Étrange mélopée, pour nous devenue familière, et qui nous unissait dans une affirmation pareille à l'ardeur d'une foi! Et pour lui faire un fidèle écho, sous l'influence des mêmes scènes, des mêmes pensées et d'une même nature profonde, c'est encore un poème d'Alan Seeger qui se propose :

« Au livre de la destinée, — dont les feuilles sont le temps, l'enveloppe l'espace, — le jour où vous disparaîtrez, — l'heure la façon, l'endroit,

« Sont marqués, disent-ils; et vous ne saurez — par réflexion ni par ruse, — changer d'une ligne ce sort certain, — le retarder, le conjurer.

« Apprends donc à chasser la crainte de ton cœur — si tu dois périr, homme, sache-le — c'est là une part inévitable — du plan tracé. »

Ah! les voyez-vous, ces marches chantantes de la guerre! Avec ses simples frères, le jeune chef scande les phrases naïves, cependant que d'autres strophes, sœurs patriciennes de celles qu'il prononce, se déroulent dans son esprit. Ces chants montent de la colonne comme une voix instinctive, comme le brouillard de sa pensée, et témoignent de sa pulsation unanime. Le jour, la nuit, n'importent les platitudes et les lassitudes, ils s'élèvent de la masse aux heures douloureuses où les êtres sont vrais. Et c'est la même idée toujours : sur un rythme allègre ou mélancolique, sur des paroles insuffisantes s'affirme le courage, l'indifférence aux hasards de la destinée. Chanter dans la nuit, sourire dans la peine, « malgré tout »! Ainsi *la Madelon* conquit les soldats par sa santé, son élan, son flot libre qui passe. Ils aimaient les longues mélopées des troupes d'Afrique pour leur allant indomptable, et les chansons Louis XV, ces airs de ballet, comme on aime dans une sombre nuit la vaillance d'un sourire. Ils aimaient les refrains qui relèvent

l'homme, secouent l'imagination et stimulent l'orgueil; ceux qui disent la bravoure, l'amour, la fierté des souffrances subies, la beauté éphémère du monde, le sourire en face du mystérieux lendemain. Et toujours, de ces thèmes divers naissent les mêmes pensées, si fortes, si vraies qu'elles semblent flotter sur ces jeunes têtes et les accompagner. Quand le chant se pose, se tait, quand le long piétinement de la colonne rompt seul, à nouveau, le silence, la plaine est toute remplie d'une lourde songerie.

Songerie d'âmes fières et acceptantes, unies en face de l'inconnu. Ai-je tort d'y goûter un écho d'Omar Khayyam, et d'y voir, avec émotion, la résignation de l'Islam reprise comme un bouclier par l'ardeur de l'Occident?

Un soir de 1916, entre Chaulnes et Méharicourt, dans la boue, sous la pluie, nous descendions des premières lignes. Derrière nous, une fois de plus, les mille feux d'un barrage crevaient la brume. Pratz, mon ami, venait de porter des grenades, dans les ruines de Pressoire, à un groupe de zouaves extrêmement aventuré; il avait marché sous les obus explosifs, sous les toxiques, et le chef, en l'accueillant, l'avait appelé : « Sauveur! » Au reste, Pratz avait depuis longtemps épuisé les variétés de la peine et du risque. Nous regagnions nos abris en deuxième ligne, à travers un vaste plateau où s'était douloureusement hissée, depuis un mois, la troupe française. Il y avait plus de flaques que d'îlots dans ces espaces, plus de loques que de corps, et le vent balayait toute cette matière désolée. Soudain, Pratz s'arrêta près d'un cadavre : un Boche étalé sur le nez. Nous savions bien, comme pour les autres guerriers gisants à perte de vue, les étapes de son calvaire. Il était encore tout strident d'une horreur muette qui allait se défaire peu à peu avec lui. Le ciel bas voulait étouffer, la pluie voulait laver sous nos yeux les sombres marques de la bataille; et nous brûlions du désir de crier par delà l'horizon, avant qu'ils ne fussent effacés, nos tragiques secrets. Vain désir! Les témoins que nous souhaitions étaient trop éloignés, et de telles réalités ne se racontent pas. Nous nous prîmes à songer aux formules si pâles qui seules franchissent l'espace; au seul mot dont l'Allemagne lointaine allait définir son enfant

hideux, à nos pieds, après le dernier sacrifice. Alors, Pratz nous tendit un petit croquis de ce mort, qu'il venait de tracer en trois traits. En légende, il avait écrit : « Heldentod, — mort en héros — C'est vite dit! » Une profonde émotion, qu'avaient préparée cette journée et tant de mois, nous souleva. Elle prenait forme, se cristallisait dans cette pensée claire : « Qu'ailleurs et chez d'autres on admire le travail, l'énergie, le savoir; mais la connaissance des réalités de la mort et de son lyrisme, voilà qui est notre lot! »

Ainsi, les amitiés des soldats se scellaient d'un même sentiment tragique de la vie.

Les blessés, les permissionnaires rapportèrent au monde de l'arrière cette musique et cette philosophie. Mais, si leur personne éveilla l'amitié, leur chant ne fit pas songer. Ils constatèrent que « le 210 », dont la gigantesque voix formait le fond de leur lyrisme, n'était, loin du champ de bataille, qu'une image irréelle. Pourquoi s'en fussent-ils indignés? Mais il se forma autour de leurs émotions incommunicables, une poésie de solitude. Retournés au feu et dans la zone des fatalités, ils songèrent : « Hormis pour nous, exécutants des premières lignes, cette grande aventure n'est qu'un jeu; ou pour parler sans équivoque, un enchaînement de mouvements à combiner. » Et les plus romanesques d'entre eux, qui avaient vu sourire de l'amour et du romanesque, généralisèrent : « Tout est jeu pour l'univers! »

Ces pensées pourraient sembler désabusées. Bien au contraire, elles étaient un des ressorts des jeunes soldats : elles exaltaient leur fierté.

Peu à peu, au hasard de la guerre, les amis s'égrenèrent. Mais la mort des uns haussait encore le ton des survivants. La plupart de ceux avec qui j'ai partagé cette vie profonde sont morts, mais l'élan vital qui nous portait avait une telle force qu'en se retirant il a laissé sa marque sur les choses elles-mêmes. Aujourd'hui, je retrouve, dans le silence d'une plaine, les pensées qui animaient hier notre longue attente d'obus en obus; et dans les plus brillants endroits de plaisir s'accusent encore, comme au temps de nos permissions brèves, ces contrastes que nous aimions pour leur force tragique, entre la fièvre des vivants et le calme des mourants. Partout, dans

un souffle de vent sur la campagne française, comme dans les rires d'une foule sans horizon, flottent toujours, pour nous, la fière philosophie des frères de notre vingtième année sanglante, et la mélopée des soldats.

Il nous a semblé que nous étions livrés à un phénomène cosmique. Est-ce trop ambitieux d'y vouloir retourner en esprit pour tâcher de saisir dans cette puissante brume de rêveries, dans cette mer de ténèbres, les éléments qui marquèrent jusqu'à l'âme tant de jeunes Français?

1914. A LA CASERNE ET A SAINT-CYR, OU L'INITIATION LABORIEUSE

Elle a trouvé son objet, cette ardeur romanesque dont ces enfants s'exhaltaient à vide. La chrysalide ouvre ses ailes.

Voici la guerre. Le tocsin enfièvre l'espace; le champ de l'imagination s'étend à l'infini. Plus de collège! Alain est tout aux démarches pour s'engager, et chaque soir il s'endort en rêvant qu'il entre à Strasbourg avec Virgile.

Mûri en quelques jours par la séparation prochaine et par la seule perspective de l'avenir, il suit son père, et chaque instant les lie.

... Sous les marronniers, au coin de l'avenue Henri-Martin et de la rue de la Pompe, une maigre estrade : on enterre Jaurès. Jouhaux parle, congestionné, enroué par l'émotion, en longues périodes oratoires, puis Sembat, d'autres encore prononcent des mots grêles devant l'événement qui se prépare. Des masses sombres les écoutent, sans que l'on voie clairement comment elles veulent les interpréter, et devant cette foule qui fermente sous les fenêtres du Lycée, closes comme pour symboliser l'abdication de la pédagogie devant l'action, Alain, sentant qu'il va vivre un chapitre de l'histoire plus tragique que tous ceux que les livres lui racontèrent, se dit avec un mélange d'angoisse et d'enthousiasme : « Le monde n'est plus une bergerie, cette fois. »

A travers les rues ensoleillées et désertes comme celles du Londres de Wells attendant les Martiens, ils vont frapper à la porte d'un ami d'Alsace, un homme au visage du second

empire, comme on en trouve encore là-bas, où le type semble s'être fixé à l'époque de la séparation de l'Alsace et de la France. Il les accueille les mains tendues : « Alain, que tu es grand! » Alain remarqua qu'il grisonnait, et que sous l'excitation du jour, la fatigue tendait ses traits. En passant dans la petite bibliothèque tout éclairée par de belles reliures chaudes, il pensait : « Nous devenons des hommes; nos pères conservent leur pensée, mais l'exécution leur échappe. » Et ainsi il cherchait à se hausser au niveau de sa tâche nouvelle.

L'Alsacien posa une main sur l'épaule d'Alain, une main sur l'épaule du père, et dit en scandant ses mots : « Mes amis, vous le savez? Nous sommes entrés ce matin à Altkirch, à cette heure nous marchons sur Mulhouse. »

Chacun se taisait, frémissant, près des larmes. Deux amis survenus ont repris avec l'âpre accent de là-bas : « Oui, à Mulhouse! » et se sont embrassés.

Pour Alain, soulevé, enrichi, c'est, avant de partir, la dernière station d'enthousiasme, un dernier passage dans le monde héroïque et légendaire de son enfance, le monde d'Alésia, de Sainte-Odile et du Mont de la Victoire.

Sorti, il se trouve sans but jusqu'à l'heure de son départ, et s'achemine vers le bois de Boulogne. Dans l'avenue des Acacias, calme et parfumée, la foule promène comme de coutume, en toute sérénité d'inconscience, sa vanité de richesse et ses petites intrigues discrètes. Alain s'avance sans nulle gêne le long de cette promenade dont il était troublé, hier, lorsqu'il la traversait en cachant sous son bras ses livres de classe. Son maigre titre d'engagé aux Dragons l'enhardit; et il vient, tout vibrant, prendre congé d'une vie qu'il ne connaît, d'ailleurs, que par ses imaginations.

Quelques feuilles d'acacias se détachent dans l'atmosphère d'un soir tranquille et rose, on perçoit jusqu'ici le grand silence singulier de Paris ces soirs-là, et Alain, tout en croisant les jeunes femmes gracieuses, murmure comme tous ses frères, au monde qu'il n'a pas eu le temps d'approcher : « Je pars avec joie pour vous défendre, mais souriez-moi. »

Aux abords du tir aux pigeons, où deux peupliers s'élancent vers le ciel couleur d'angélique, ses yeux qui saisissent tout avec rapidité rencontrent les yeux d'une jeune fille inconnue,

brune, vêtue de sombre, au visage épanoui parmi des dentelles. Il lui plut de supposer qu'elle était une jeune Cubaine à la veille de quitter la France en péril, et qui voulait laisser à un jeune Français, voué à vivre ou à mourir avec son pays, un regard de tendresse. Elle s'éloigne, et derrière elle, le collégien d'hier croit voir s'en aller Isaure, Isabelle, les violons, les grands paysages, toutes les féeries de son enfance.

Ainsi, Alain prend congé de ses rêveries héroïques et romanesques, et les laisse derrière lui comme ces arbres, qui de la dernière falaise, se penchent sur les vagues, quand le vaisseau s'éloigne vers la haute mer.

Maintenant, en route pour le quartier des dragons à Versailles!

La voiture monte allégrement la côte de Suresnes, et Alain regarde l'immense Paris pénétré d'angoisse, et toujours semé des jouets d'hier, la grande roue, la tour Eiffel... C'est la route qu'il suivait pour courir avec ses camarades, au sortir du lycée, en escapade vers Buc, vers le monde des oiseaux, du danger, de l'élégance, où ils entrevoyaient des héros, où ils obtenaient parfois d'être emmenés quelques minutes dans le ciel. Quels récits il en faisait à Virgile! Mais voici le quartier. Alain passe seul, dans le vent du porche, devant la glace verdâtre où tant de bleus se sont regardés. Que la grande cour est vide, géométrique et sèche! Une trompette y sonne vainement dans l'air immobile. Au fond d'un bureau minable, on inscrit les noms et qualités. Rien ne rayonne du bourgeron blanc de cet homme de corvée, rien du regard morne et las de ce scribe maladif. L'enthousiasme, sans doute, est parti à la guerre avec le régiment. Comment s'entraîner ici, comment y apprendre quelque chose d'utile au combat? Cette cour est si loin de la guerre, si loin de la vie! Ainsi songe brusquement le jeune engagé, et devant lui un officier monte quatre à quatre les marches de la vieille caserne.

— Vous vous appelez bien Alain? — Oui, monsieur. — Appelez-moi mon lieutenant, il vaut mieux vous y mettre dès maintenant. Ici il n'y a pas de Monsieur.

Alain se tait, très troublé dans son désir de perfection. Ils suivent un corridor noir, où l'officier ouvre successivement plusieurs portes.

— Vous allez loger avec quelques jeunes gens de votre milieu, ce sera plus agréable pour débuter.

Alain, qui songe à Virgile, répond avec élan :

— Mais, mon lieutenant, je serai très content avec tout le monde.

Et l'officier, agacé de ce bavardage :

— Soyez tranquille. Ici il n'y a pas d'exception. Tenez, voilà votre chambre.

C'est une petite pièce mansardée, en grand désordre : une planche sur des tréteaux porte les restes de la soupe, des trognons de choux jonchent le plancher, remués par des rats peu timides, et la lumière du couchant éclaire, aux fenêtres, du linge étendu. Alain dépose son baluchon puis, comme personne n'apparaît, il redescend timidement dans la rue. Le sous-officier de garde, en le voyant passer, esquisse un dédaigneux sourire, et crache devant lui.

Le long de la triste avenue de la gare, il gagne « l'Hôtel-restaurant Terminus ». Escalier miteux, petit office où un sous-officier taquine la servante qui, troublée et hâtive, trempe son pouce rouge dans les pauvres plats qu'elle apporte à Alain. Et lui, devant sa serviette raide qu'il ne songe pas à déplier, combien il se sent faible! La guerre, maintenant, lui paraît si lointaine! Il n'en a perçu, dans cette première heure, aucun écho, aucune gloire. Cette déception détend son énergie. Il n'est plus, ce soir, qu'un enfant heureux jeté sans transition dans un internat sombre, et à qui la vie paraît suinter de tristesse comme un roman de Dickens.

... Les dernières notes du couvre-feu, reprises de caserne en caserne, meurent au loin sur Versailles. La lampe de la chambrée s'éteint. « Bonsoir brigadier. — Bonsoir tout le monde. » La poussière monte des paillasses, dans une atmosphère d'août sous les combles, les rats trottent, furtifs, et Alain songe sans sommeil. S'il exprimait, il dirait « Maman », et pleurerait; pourtant, qu'il est heureux d'être soldat! La présence de ses camarades ne se manifeste plus que par leurs respirations paisibles, le carré de la fenêtre se dessine sur un fond étoilé, et indéfiniment les trains roulent dans la nuit. « Ils portent tant de destins! songe Alain, et je suis ici, inactif. » Il voudrait

se lever, embrasser ses parents, crier : « Je pars, » et bondir dans l'un de ces wagons qui s'enfoncent là-bas vers le front.

Un camarade qui souffre d'une rage de dents s'est mis à répéter une plainte candide. Les heures passent, sonnées par l'horloge du quartier, aussi lente, claire et ennuyée que dans une petite ville paisible au bord de la Loire. Alain, immobile, attend l'aube.

Peu à peu, elle paraît, pâlissant les choses, et le soleil la suit. Las de la misère de cette chambrée, Alain tourne les yeux vers la fenêtre où sèche un linge à carreaux, découpé sur le ciel; et, dans son ennui, il se met à compter mentalement ces carreaux. Soudain, l'horloge fait entendre le bruit de cliquet qui précède la sonnerie des heures. Mais couvrant tout, une sonnerie de trompette éclate, escalade les étages de ses notes heurtées et brèves : le réveil! Aussitôt, de toutes les couchettes, des bras se tendent; le brigadier barbu frappe les planches et hurle : « Au jus là dedans, » d'une voix rauque d'alcool et de sommeil. La porte s'ouvre. « Pas de malades? — Si, un! — Déjà? ils ont la crève tes engagés? — Oh! s'ils pouvaient tous crever, dit le brigadier, je serais de la classe! » On rit, et chacun dit gentiment : « Bonjour, brigadier. »

Alain enjambe un homme, et s'accote à la fenêtre. L'ombre baigne encore la cour, sauf un pan clair dans un angle, où un spahi au burnous rouge déployé sur le sol, murmure sa prière. Des voix l'interpellent — « Eh Sidi! » On le siffle. Il n'entend pas, et rien n'altère la lenteur majestueuse de ses gestes.

« Cet homme, songe Alain, est d'une race vaincue, et il est soldat, double servitude. Entre ces quatre murs, sous les quolibets, comme dans l'immensité du désert, il ne connaît que l'Invisible et son âme. Au milieu de nous autres civilisés, ce primitif est bien grand! Le voilà qui se dirige vers les écuries. Peut-être un cheval léger et frémissant va s'élancer à son appel comme ceux qu'ont célébré Walter Scott et Lamartine... »

« Eh! le bleu, tu rêves? » C'est le brigadier qui tire Alain par sa veste, et qui ajoute : « Je voudrais te voir bondir sur le balai. »

Vermain est un petit engagé qui n'a pas dix-huit ans, pâle, fin, aux traits d'oiseau. Plus que tous, ici, il est dépaysé, lui qui fut élevé seul, dans un milieu de luxe et de raffinement, auprès de sa grand'mère. Son père, officier colonial, a été tué l'an dernier en Afrique; sa jeune mère, phtisique et jolie, cherche à retarder la mort, et chaque jour l'enfant Vermain lui écrit à Cambo des lettres touchantes et sans doute un peu absurdes où galopent des charges. Ce matin, après le pansage, après l'abreuvoir, après la corvée d'écurie, après la forge, après la voltige, après les classes à pied, Alain et Vermain étourdis de fatigue alors que la journée commence à peine, traversent la cour. Soudain, sur le pavé, un sabot fier résonne, un sifflet retentit, ils s'empressent pour tenir le cheval d'un grand sous-officier roux, le képi dans le cou, qui cravache distraitement sa botte. Ils saluent en chœur, tandis qu'il les regarde avec un mépris plein de bonhomie. « Qu'est-ce que vous êtes, vous autres? — Engagés, maréchal des logis! » Le cavalier mime d'une voix pointue, le petit doigt en l'air : « Engagés, maréchal des logis! Ma chère! et engagés de quoi? — Pour la durée de la guerre, maréchal des logis. — Voyez-vous ça! Et on se rase comme Monsieur? c'est la mode? » Il désigne Vermain! « Mademoiselle, il faudra me laisser pousser cette moustache. » Le grand cheval piétine derrière l'enfant, que ces mots poursuivent : « Pas un régiment de t..., ici! »

Alain regarde Vermain courbé qui tire le pur sang inquiet; le cri bourdonne à ses oreilles, et il songe à la jeune mère raffinée et mourante, qui, là-bas, rêve à la gloire de son fils.

Premier souffle du dehors.

... Ils sont passés, botte à botte, sous le porche du corps de garde, harassés, poudreux, les traits si tirés qu'ils avaient peine à sourire, avec un étrange regard intérieur. Dans la cour, ils ont sauté lourdement de cheval, et se sont dandinés, les jambes en arc, vers le bureau du Commandant. Ils titubaient un peu comme dans un rêve, en distribuant des poignées de main.

Aux vitres du bureau où sont entrés ces deux premiers dragons, retour de la guerre, une foule se presse et s'inter-

roge : « Qui c'est? — Durand? — Tu parles qu'il a changé! — Il a un bouc. — Et l'autre? — C'est Victor, le trompette du troisième. — Qu'est-ce qu'il dit? — Il en a marre? — Où ils sont? — Belgique. » Sourd à ce bavardage, Alain regarde les deux chevaux fourbus, chargés, gluants de sueur et de poussière, dont les garrots blessés suintent un pus qui coule le long de l'épaule, du coude, du genou; les grosses mouches se posent sur la plaie; et pas un mouvement, pas un frémissement de la peau. Alain considère la maigreur tragique des deux chevaux atones, consumés par le souffle d'un autre monde à la fois si proche et si lointain.

La tenue.

« Voilà, mon bleu, t'es complet! » Une main qui lance les chaussures sur un tas de chaussures, une autre main qui fait voltiger une tunique, un pied vigoureux qui chasse un bidon vers d'autres bidons qui croulent : c'est le garde-magasin qui range.

Alain, debout, les mains pleines de brosses, de chemises, de cuirs gras, d'armes, de gamelles, est vêtu en dragon. Dans la gangue épaisse de l'uniforme, il se sent à la fois cuirassé et faible, incapable, quasi, de soulever ses jambes que des semelles de plomb clouent à terre. La vitre du palier lui reflète en noir son image : ses pieds plats, ses mollets, gros, dans des houseaux ternes évasés en entonnoir, sa culotte qui forme un accordéon aux genoux, sa tunique trop étroite, et le petit képi posé sur son crâne d'où de candides oreilles se détachent. Ce n'est pas assez qu'il se sente gêné, il se voit affreusement laid.

Et l'autre, satisfait de son œuvre, de lui dire : « Voilà, mon bleu, ça vaut deux litres. Maintenant circule, que j'aille à la soupe. »

Il est le bleu classique, c'est-à-dire un être sympathique, mais tristement rigolo, et cela le touche dans ce qu'il a de plus sensible : l'imagination. Si elle le voyait aujourd'hui, la jeune créole bienveillante aperçue aux Acacias! Il n'est plus son frère, mais un animal d'une espèce différente, et sans accès à son précieux cœur puéril. Quelle tristesse! Le Fabrice de Stendhal ne pouvait supporter de vivre sans être aimé. Tous les Alain ne sont-ils pas comme lui? Ces enfants partent

d'un élan, sans effort, soulevés par l'affection sûre de quelques êtres proches, et par le rêve de conquérir l'affection de quelques autres. A ce prix, la séparation, le chagrin, les fatigues, l'image de la mort leur semblent légers : ils partent pour plaire. Et dès le départ, voici compromise cette illusion enivrante! La fierté, l'amour du pays, l'exemple des aînés leur restent, mais le plus puissant excitant leur ferait-il défaut? Alain doit déchanter de ses rêveries provençales; il ne sait plus que dire : « Je suis un bon petit dragon, dégingandé, pas très solide, qui fait ce qu'il peut. » A la veille de partir pour le front et de gagner la patine de ces soldats revenus hier, cette diminution ne serait rien. Mais il faut qu'Alain séjourne entre les murs de la caserne, et l'heure est encore loin, où il pourra s'appuyer sur un fier sentiment de lui-même.

Attente.

Ta femme est une catin, brigadier.
Ta femme est une catin.
ta-ta.

La sonnerie monte de la cour. Alain étendu sur sa paillasse, avec cette imperceptible sensation âcre que donne l'air poussiéreux, regarde voler les mouches, affreusement seul. Comme il se trouve au niveau du plancher, il voit sous les lits, tous les humbles objets : godillots, chemises, boîtes de conserves. Le quartier est consigné, et nulle occupation! Alain se lève, et regarde dans l'avenue le factionnaire patient. Des « anciens » de la chambrée voisine, des réservistes dont l'autorité est implacable viennent de lancer un chat par la fenêtre, et rient de voir cet innocent cramponné au sommet d'un arbre. Alain tâchera de le rattraper tout à l'heure, avec la tête de loup qui est dans l'escalier; pour l'instant, songe-t-il, prendre ton parti, pauvre chat, ce serait provoquer un concert de jurons et ta mort.

Alain change de fenêtre, et cette fois contemple la cour; les hommes punis de prison balaient, lamentables et lents, sous l'œil de l'adjudant; le trompette s'avance, pivote aux quatre vents, tendu, le menton haut, et jette la sonnerie implacable et pressée :

Ta femme est une catin, brigadier.
Ta femme est une catin
ta-ta.

Instruction.

— Vermain, Alain, — dit le grand maréchal des logis roux, vous voulez partir, et puis après? Qu'est-ce que vous voulez qu'on f... de vous, là-bas? Vous ne savez rien. Venez toujours avec moi, je vous apprendrai à tenir un sabre.

Et les voilà en plein air, sur l'esplanade. Le vent traverse leurs bourgerons, chante au fil des longues lattes qu'ils manœuvrent gauchement, péniblement. Le moniteur commande avec dégoût : « repos » et, leur tournant le dos, cambré dans sa tunique noire, sifflote. Ils attendent, silencieux. Comme la guerre leur paraît éloignée! Les « moulinets horizontaux », les « moulinets diagonaux », vraiment, les y préparent-ils? Un marmiton, panier en tête, les regarde.

Alain a cassé l'ampoule électrique de la chambrée. Le brigadier a dit : « Je m'en f... fais-en une! » Et Alain s'en est allé prendre la lampe qui éclaire le palier de l'étage supérieur; mais comme il saisissait ce soleil, une main irrésistible l'a retenu par la nuque, et trois « anciens », surgis d'une chambrée voisine, l'ont entouré de « N. de D.! »

Maintenant, il recoud son bourgeron déchiré dans la bagarre, fort dégoûté de cette humanité simple et excessive, chez qui les moindres vétilles provoquent des réactions désordonnées.

... Vermain, lui, déploie une merveilleuse astuce. Il a réussi à corrompre à prix d'or Venouse, le plus fort des anciens, et s'en est fait un prodigieux « tampon ». Ce soir, comme Venouse, en astiquant les armes de son « bleu », se baissait une seconde, les enfants ont vu son épaule déchirée, rougie d'une coup de couteau. Ils n'ont rien dit. On ne se mêle pas des querelles des loups. Le couvre-feu répand l'ombre; deux ivrognes se querellent encore dans la rue; derrière la cloison, les anciens, en buvant, chantent des romances, et les jeunes engagés s'endorment, bouleversés par ces scènes obscures et, ils le sentent bien, plus fiévreuses, dans leur laideur faubourienne, que les tragédies du front.

Vers midi, quand Alain peut s'échapper, il va demander une côtelette à madame Arnaud qui tient, dans la rue d'Argenson,

un petit restaurant près de la porte au fumier. Assis sur une banquette, derrière un paravent, car il ne faut pas qu'à cette heure l'adjudant le voie hors du quartier, il déjeune avec un plaisir animal; et le seul verre de vin blanc qu'il avale fait danser des étoiles devant ses yeux. Par-dessus le paravent, mademoiselle Marguerite hausse son nez vulgaire et rieur : « Comme il est sage! » Mademoiselle Rose qui secoue la salade sur l'évier, chantonne : « Ne vous fiez pas à l'eau qui dort. » Soudain, silence! L'adjudant entre, et tient des propos rudes et sonores.

Seul, dans ce fond de gargote borgne, Alain connaît l'émotion de l'enfant tombé d'un jardin dans une ruelle, le frémissement du jeune chien échappé qui appelle, dans ses moments d'angoisse, le chenil perdu, mais qu'entraîne la passion de l'inconnu.

6 *septembre. Autre souffle du dehors.*

Ce matin-là, comme Alain s'en allait chercher son café à la cuisine, un brigadier cria dans la brume du petit jour : « Holà, des hommes de bonne volonté qui aient bu leur jus! » Et Alain, quoique l'estomac vide, répondit : présent! ce qui lui valut d'aller à la gare embarquer des obus jusqu'à l'épuisement de ses forces.

Comme il regagnait le quartier, il fut dépassé par un maréchal des logis du 4e cuirassiers en tenue de campagne, tout hâlé et maigre, monté sur une bicyclette, et qui cria sans ralentir : « Route de Saint-Cyr? »

« Première à gauche, maréchal des logis. » répond Alain qui court; et cette puérile question jaillit de ses lèvres : « Ça va? — Oui, la division suit, on recule, mais on remontera demain, on va les avoir! » Alain regarde passionnément s'éloigner cet aîné rayonnant d'espérance et de gloire. Peu après cet éclaireur défilent le 2e et le 4e cuirassiers : mille hommes assoupis, avec, de-ci de-là, un sursaut de brutalité soudaine pour relever un cheval qui, lui aussi, tombe de sommeil. Et Alain cherche éperdument à distinguer aux visages une expression de vainqueurs.

C'est en vain que, rentré au quartier, il veut communiquer son émotion au corps de garde. Il y fait bâiller tout le monde.

« Dis donc, bleu, quand tu prends ta première garde? — Sais pas! — J'espère que tu paieras la gnole. »

La classe 14.

Dans l'escalier, Alain porte un seau d'une eau glauque qui s'échappe sur ses pieds. Qu'est-ce que ce tapage derrière cette porte. Il tire la ficelle du loquet, et voit, dans la chambre, une dizaine de jeunes paysans qui s'installent.

A sa vue, ils s'immobilisent avec cet air interdit du jeune soldat, qui, chaque fois que la porte de la chambre s'ouvre, se demande : « Qu'est-ce qui va se passer? » Le plus proche lève un honnête visage. Alain lui dit : « Salut! Vous n'étiez pas là, hier? — Non, classe 14, nous sommes arrivés ce matin. » Les autres regardent avec déférence le calot d'Alain, son allure déjà un peu soldat. Il demande : « Eh bien, vous êtes contents? — Mais oui... faudra bien, d'abord! »

1914! Il songe aux Marie-Louise de 1814, que dessina Raffet. Et tous les enthousiasmes abstraits de son enfance se transportent sur ses frères vivants et sur sa destinée réelle.

Ce soir, le soleil baigne les pierres royales, les esplanades, les palais de Versailles. Qu'a-t-il éclairé tout le jour, ce soleil, dans les plaines où combat l'armée? c'est l'angoisse universelle. Les plus grands mots sont redevenus de saison : « Allons-nous vaincre ou disparaître? » Cependant Alain va dîner, entre le pansage et la chambrée, chez une amie de sa mère. Avec ses brodequins trop lourds, son képi trop haut, sa cravate qui l'étrangle, et sa sensibilité romanesque, il a, dans un corps de jeune gourde, une âme de prince : la formule éternelle du très jeune guerrier. Et dans cette fin de journée, ce qui l'inquiète démesurément c'est d'être tondu.

Sur le vieux parquet, en entrant, ses clous l'ont fait glisser; et se voyant dans les glaces du petit appartement raffiné, il a dit : « Ma foi, madame, je ne suis plus pour le salon, je devrais aller à la cuisine! » Les enfants ont ri aux éclats; le charmant visage mat, d'une imperceptible expression voluptueuse, a souri. Quel plaisir, ces figures, ces objets, ce cadre qui composent un élégant et paisible tableau de Winterhalter! A table, tandis qu'on sert le potage, elle dit :

« Vous ne savez pas combien ces petits sont émus, combien je suis émue d'être défendue par des enfants comme vous. — Malheureusement, madame, répond Alain ennuyé de cette gloire avant la lettre, nous ne faisons encore rien! Et je ne sais pas quand nous partirons. » Elle a dit vivement : « Oh, d'ici quelques mois, ce serait fou. » Il la regardait, touché. Elle faisait manger le plus petit enfant qui avalait gravement et étouffait un peu, le bec tendu vers elle, les yeux tournés vers lui.

« Pas d'ici quelques mois... Comment lui faire comprendre qu'elle contrarie mon sentiment le plus profond : un indomptable désir de prouver ma sincérité, et de m'associer à ce que j'admire, en me conduisant bien? »

LES ÉLÈVES OFFICIERS, A SAINT-CYR

Il n'en finit pas, ce dortoir où Alain est resté après les autres, — après les cent autres dont les couchettes s'alignent sous cent paquetages identiques — pour tracer des huit sur le plancher avec le filet d'eau qui coule d'une boîte en fer-blanc. Quand il arrive à un bout du dortoir, l'autre bout est déjà sec. Mais ce n'est pas là ce qui le tourmente. « Les jours passent, se dit-il, et là-bas se déroulent des scènes sublimes où je ne prends nulle part. Des hommes meurent, les meilleurs de France, auxquels je n'ai pas su me joindre; des jeunes femmes sont tournées vers eux, dont je ne sais pas mériter une pensée. »

Comme 1 200 de ses jeunes semblables, il est venu s'instruire sur ces bancs d'où se lève à peine la promotion de la Croix du Drapeau. On lui a dit : vous n'avez pas la force physique, on vous demande d'avoir la force morale. Soyez des petits officiers. Mais il se sent encore au collège, et s'irrite contre les lenteurs de cette préparation.

Tout est blanc, silencieux. Par les fenêtres ouvertes, le vent anime les rideaux de percale, sans parvenir à balayer l'odeur de cuir et de pâte à sabre. Par les fenêtres ouvertes, Alain entrevoit les bois, les prairies, le ciel tendre, toute cette somptueuse douceur de l'Ile-de-France, qui vient mourir au

pied des beaux bâtiments sévères. Assis sur son lit, un jeune garçon sourit : une tête de Vélasquez, longue, imberbe et blonde. Un absurde bourgeron raide engonce ce lévrier. Il tient en mains un livre. Alain se penche et lit : « les Vierges aux Rochers ». Quelle joie de trouver un camarade qui aime Annunzio ! Mais au judas de la porte, entre le tableau « Emploi du temps » et le croquis « Manière réglementaire de lacer la chaussure », apparaît la moustache cirée de l'adjudant, et vite reprenons l'arrosage...

Au delà des murs, sur le champ d'aviation, un moteur tourne, dont la voix rebondit contre les hangars et brusquement s'épanouit dans le ciel, modulée par la main attentive et légère d'un être libre qui vit là-haut, qui sera glorieux ou tué demain, qui vit !

... Sur le coffre d'Alain, parmi les graffiti inscrits au couteau par ses aînés, deux noms, Caumont et Malherbe, le rassurent et le consolent. Avant de s'élancer, ces deux frères de Garros durent eux aussi patienter dans cette école. Ces figures françaises qu'avec Virgile il admirait, ne se sont pas dessinées en un jour, et plus d'une fut décantée dans l'ennui avant que lui fût permis le geste élégant, plein de grâce et de sérieux, le geste à la Steinkerque, que célébra et dont mourut un Psichari.

A midi, essoufflés, étourdis d'inanition les élèves montent en trombe au dortoir et tendent leurs têtes poussiéreuses sous les robinets. Mais sur le lit de Hulot, un télégramme est placé, bien en vue, comme il se doit, avec une brosse dessus, de peur qu'il ne s'envole.

L'élève aspirant Hulot est un garçon aux traits courts, vigoureux, sans beauté, mais il prend du style si l'on sait qu'il est l'arrière-petit-fils du Général baron Hulot, soldat de l'Empereur et dont le nom fut écrit par Balzac, le petit-fils du Colonel Hulot tué à Froeschviller, et le fils du commandant Hulot du 10e d'infanterie, actuellement en ligne à Beauséjour. Son frère aîné qui a perdu son bras au col de la Chipotte, s'impatiente à l'hôpital. Quelque part en province, sa mère vêtue de noir, prie aux côtés d'une jeune fille qui lui ressemble. Et lui, à l'école de Saint-Cyr, de bon point en bon point, va vers sa destinée.

Le pauvre enfant a pris le télégramme. Il le lit, puis s'accoude à la fenêtre, la tête dans ses mains. Son voisin occupé à cirer ses chaussures lui crie sans lever le nez : « Passe-moi ton Lion Noir! » Hulot ne répond pas : son père a été tué hier.

« En bas pour la soupe! » Les camarades passent, Hulot les suit, et chacun, dans le long réfectoire glacé, gagne sa place, seul avec sa joie ou sa peine, dans un tintamarre de vaisselle.

Bientôt après, au manège, la voix de l'instructeur chevrote : « Marchez au trot », et le cercle des cavaliers s'anime. « Allonge jusqu'au galop! » Dans cette ronde, Alain voit passer Hulot pâle, avec des yeux rapetissés par les larmes, et de grosses lèvres serrées. Il monte un puissant cheval qui se défend, et Alain remarque qu'il « croise les embouchures », et que ses doigts jouent avec une rêne de filet : dans son désastre, Hulot applique encore avec soin les préceptes les plus délicats des maîtres.

Enfin, le voici, le dernier jour d'École! Alain rejoint demain le 14e cuirassiers sur le front. Son ami Paul, un aviateur permissionnaire, est venu le voir. Paul, tout hâlé par le vent des attaques de Champagne, et enveloppé d'un léger parfum de tabac d'Orient.

Tant d'amitié se cache sous le « alors, ça va », et sous le sourire pâle qui anime ses traits délicats! Ses yeux clairs sont plus enfoncés qu'autrefois, plus graves sans doute pour avoir sondé tant d'espaces, et vu tant de vagues bleu horizon fondre, des Éparges à Navarin. « Dis-moi, Alain, j'essaie un coucou neuf, viens-tu faire un tour? »

... Deux mille mètres! La frêle carlingue projetée en étrave surplombe le vide. Alain se sent tour à tour lourd à tout briser, et léger à perdre l'équilibre. Sur ses genoux, l'affût de la mitrailleuse tourne au gré des vagues de l'air qui pressent son visage comme le ferait une eau rapide. L'appareil affronte ce courant, et à chacun de ses coups de tangage, le bec de la carlingue, voile ou dévoile le soleil couchant. La grande carcasse claire des ailes se raidit dans la violence, les haubans, les cordes vibrent, et derrière Alain, Paul attend, impassible. Son calme regard surveille tour à tour chaque région de l'espace, chaque membre de l'oiseau, et parfois il sourit à son ami, dans le bruit

qui les sépare, comme on sourit de très loin. La masse cuivrée du réservoir d'essence surmonte ses épaules. Derrière ce bloc inflammable, les douze cylindres de l'énorme moteur grondent, fumaillent et crachent la flamme, l'hélice brasse l'air dans un halo vertigineux, et au fond de l'abîme, Paris et l'Ile-de-France glissent comme un immense tapis roulant.

Alain regarde son ami. Seule âme dans cette violence, comme il l'aime ainsi! Le serre-tête donne à ses traits le caractère de certaines figures du moyen âge et l'altimètre doré pend à son cou comme l'insigne de quelque étrange toison d'or.

Deux mille huit! Paris n'est plus qu'une grande tache lie de vin, morte, striée d'un serpent d'argent. Trois mille! « Pauvre quartier, pauvre Saint-Cyr, songe Alain, je ne vous garde même pas rancune, maintenant que je vous échappe. Nous n'avons pas, ensemble, quarante ans, Paul et moi, et nous comptons dans le monde comme des hommes. Le pays met à notre usage les plus audacieuses machines, canons, avions, tout son acier et tout son art, pour en sertir cette force de vie que nous offrons. »

Alain s'est tourné vers Paul. Il voudrait lui crier sa joie d'être initié aux enthousiasmes de la guerre. Mais le moteur couvre sa voix. Alors il tend le bras vers les écoles où ils grandirent, minuscules sous eux, et il voit s'animer le visage de son ami, il distingue dans le vent son rire clair.

PHILIPPE BARRÈS

(A suivre.)

PORTRAITS INTIMES DU TEMPS DE L'EMPIRE

DAVOUT[1]

VOLONTAIRE DE L'YONNE EN 1791
MARÉCHAL DE L'EMPIRE
DUC D'AUERSTÆDT, PRINCE D'ECKMÜHL

« Bientôt, écrit, en 1807, Davout à sa femme, je serai un très vieux barbon... Dans quelques jours, j'aurai trente-sept ans. » Trente-sept ans! Croyant s'être trompé, on relit, non, c'est bien l'âge de trente-sept ans que va atteindre, en 1807, le volontaire de l'Yonne de 1791, aujourd'hui maréchal de l'Empire, duc d'Auerstædt, prince d'Eckmühl demain. Sur les états de service de ce « très vieux barbon » sont inscrits déjà l'armée du Nord sous Rochambeau et Dumouriez; l'armée de l'Ouest avec son camarade Marceau; l'armée du Rhin et Moselle sous Pichegru, Desaix et Moreau; a campagne d'Égypte; l'armée d'Italie en 1801; le camp de Boulogne avec la perspective de la descente en Angleterre;

1. Pour cette étude : *Archives du ministère de la Guerre*, dossier Davout. *Archives nationales* : F i c III et F 7, 6803. *Correspondance de Napoléon Ier*. — Ch. de Mazade, *Correspondance du Maréchal Davout*. — Marquise de Bloqueville, *Le Maréchal Davout*; *Correspondance inédite du Maréchal Davout*. — *Mémoires de la comtesse Potocka*. — Veling, *Souvenirs du Sénateur Gross*. — Comte Zaluski, *la Pologne et les Polonais*. — de Pradt, *Histoire de l'Ambassade de Varsovie*. *Mémoire du Maréchal Davout*, Paris, 1814. — De Ségur, *Histoire de la Grande Armée*. *Procès du Maréchal Ney*, Paris, 1817. — De Mauduit, *les derniers jours de la Grande Armée*. — *Souvenirs du Maréchal Macdonald*. — Le Lorier, *Exil du Maréchal Davout à Louviers*. — Léon Hennet, *Le Maréchal Davout*. — Dr Holzhausen, *Davout in Hamburg*.

Austerlitz où il peut, s'il le veut, faire prisonnier l'empereur de Russie; Auerstædt, l'un des plus beaux faits d'armes connus.

Ayant accompli de si grandes choses dans le temps et dans l'espace, les héros de l'Empire pensaient évidemment avoir vécu une longue vie. Cependant, c'est à l'âge de quarante-six ans que Napoléon mit le point final à sa prodigieuse histoire; c'est vers la quarantaine que sont tués Lannes, duc de Montebello; Bessières, duc d'Istrie; Duroc, duc de Frioul, dont les noms reviennent à chaque page de l'Iliade napoléonienne. Peut-on vraiment se figurer que l'épopée impériale tient dans quatre fois moins d'années que le règne de Louis XIV? Ne semble-t-il pas que la terre ralentissait alors sa course, pour laisser à l'univers le temps d'admirer les actions de ces illustres guerriers?

Louis Davout occupe une place exceptionnelle dans les fastes de l'Empire. La vaillance, l'intrépidité, le mépris du danger, il les avait en commun avec cette lignée de grands capitaines sortis, pour la plupart, des levées en masse de la Révolution. A cette origine militaire, ils devaient la passion de l'unité nationale, dogme sacré du Comité de salut public. Et ce sentiment leur inspira bientôt un attachement profond, un dévouement aveugle pour Bonaparte qui, du premier à son dernier jour, se montra le défenseur intransigeant de l'unité nationale française.

Mais ce qui donne à Davout une place bien à part, c'est qu'il est le chef qui jamais ne fut vaincu, sur aucun des champs de bataille où il ait paru. Mieux encore, le coup décisif de la victoire revient souvent à son initiative personnelle et à l'action vigoureuse, irrésistible de son armée. A Auerstædt, il a égalé le génie militaire de Napoléon. Celui-ci lui doit incontestablement la réussite merveilleuse de son plan d'attaque en Thuringe, qui lui ouvrit, à Iéna, les portes de Berlin; Wagram est gagnée par le mouvement tournant de la cavalerie de Davout; puis c'est Eckmühl où l'Empereur apercevant les escadrons du 3e corps d'armée dit à son entourage : « Voyez ce Davout comme il manœuvre : il va encore me gagner cette bataille-là. » A Austerlitz, à Eylau, à Friedland, à Mohilew où, seul, il défait Bagration; à Smolensk, à la Moskowa,

partout il se couvre de gloire. Il est l'homme de fer des batailles. Nul ne peut le faire reculer.

D'impétueux entraîneurs d'hommes, chargeant sabre au clair, à la tête de leurs troupes exaltées, il n'en manquait point parmi les généraux de l'Empire. Davout, lui, est un entraîneur à froid. Sa myopie le garde des perspectives lointaines et chimériques. Avec lui, pas de grands gestes, pas de panache au vent : l'impassibilité, la réflexion, puis le commandement impérieusement sec, et son armée, qui, à sa voix, a toujours connu le succès, s'élance à la victoire. Stendhal, qui a vu Davout à ses débuts en Italie, formule le jugement suivant : « On se moquait de lui parce que son caractère avait les qualités qui manquent ordinairement aux Français, savoir : le sang-froid, la prudence et l'opiniâtreté. »

D'ailleurs, regardez-le : avec son visage rasé, ses lunettes permanentes, ses lèvres serrées, il n'a rien de l'officier un peu théâtral, qui a subsisté jusqu'au jour, après 1870, où l'art des préparations, la science, la méthode s'imposèrent au commandement. N'était son uniforme de maréchal de l'Empire, Davout, par son portrait, ferait d'abord figure de magistrat sévère ou d'administrateur placide et réservé. C'est en effet, chez lui, une particularité saillante que son aptitude supérieure à la stratégie et à l'organisation des armées. Seul, peut-être, il osa, lorsque à ses yeux les circonstances l'exigeaient, modifier les ordres de Berthier, le grand chef de l'État-Major. Cela, quoique la victoire justifiât chaque fois les dispositions prises par Davout, ne lui fut jamais pardonné. Berthier s'appliqua à persuader l'Empereur qu'en s'efforçant d'acquérir un prestige personnel, Davout avait uniquement pour but de s'imposer le jour où serait créée une nouvelle couronne.

Ainsi que nous le verrons, au cours de cette étude, le travail de Berthier sur l'esprit du souverain ne fut pas complètement stérile. Il se traduisit parfois en des remontrances impériales, dont Davout supporta l'injustice avec une douleur stoïque. Toutefois, sa réhabilitation fut éclatante lorsque, au retour de l'île d'Elbe, Napoléon ne vit que Davout à qui confier les fonctions de ministre de la Guerre, chargé de la tâche délicate de remettre sur pied les armées impériales, disloquées à

dessein, dans toutes leurs parties, par Louis XVIII. L'Empereur se rappelait les chefs-d'œuvre d'organisation que présentèrent l'armée de Davout, au camp de Boulogne en 1803, et le corps d'armée d'avant-garde de l'expédition de Russie qu'en 1812, le maréchal avait constitué dans l'Allemagne du Nord. Il se rappelait aussi que, parmi tous ses lieutenants, il avait choisi Davout pour lui donner la mission politique et militaire de veiller, après Austerlitz aussi bien qu'après Wagram, à l'exécution des conditions de paix dictées à l'Autriche.

Parmi les compagnons de gloire de Napoléon, ses bras droits, si l'on peut dire, Davout, seul, par sa naissance, était gentilhomme de haute et antique race. Les d'Avot ou d'Avout — l'un et l'autre s'écrivent indifféremment dans les vieux parchemins — portaient, dans la guerre l'étendard des ducs de Bourgogne. Un vieil adage bourguignon dit :

> Quand naît un d'Avot,
> Une épée sort du fourreau.

Des premiers ralliés aux doctrines de la Révolution, le futur maréchal de l'Empire supprima sa particule nobiliaire ayant — c'est lui qui parle — abjuré les sottises des ci-devant. Et à dater de ce moment, son nom sera, *ne varietur*, Louis Davout.

Après avoir passé par l'École militaire de Paris, il entra comme sous-lieutenant au régiment de cavalerie Royal-Champagne, où l'un de ses cousins avait le grade de major. Celui-ci, nullement idéologue, ne fondait pas de grandes espérances sur son parent, le petit sous-lieutenant qui, à ses heures de loisir, lisait les philosophes : Leibnitz, Descartes, Montaigne, etc. Il n'hésitait pas à noter sur son carnet que « son jeune cousin n'entendrait jamais rien au métier militaire ». Un horoscope à peu près semblable avait été prononcé à l'égard de Napoléon, par l'un de ses professeurs de Brienne.

En 1790, Davout, adepte passionné des principes rénovateurs, se manifesta tel qu'il demeura toute sa vie : silencieux, concentré, avare de mots, mais d'une franchise excessive, voire brutale, lorsque la discipline ne lui commandait pas

la soumission réglementaire. C'était à Hesdin, à la réception d'un régiment de passage. Un officier de noblesse se lève à la fin du repas et, d'un ton dégagé, porte un toast en ces termes : « Bien qu'en ce temps de liberté, on impose silence à nos sentiments, je me flatte qu'il n'y a pas parmi nous, de j... f... qui proposerait de porter une autre santé que celle du Roi. » A ces mots, Davout se dresse et dit froidement : « C'est moi, Messieurs, qui suis le j... f... dont Monsieur a parlé et je bois à la santé de la nation. » Cette hardiesse valut à son auteur sa mise en disponibilité, à la première occasion, lors d'une mutinerie sans conséquence, à laquelle d'ailleurs il n'avait pris aucune part. Il resta dans cette position jusqu'à la levée en masse de sept cent mille gardes nationaux, décrétée en 1791 par l'Assemblée constituante. Il s'enrôla et ne tarda pas à être élu commandant du 3e bataillon de l'Yonne qui fit partie de l'armée du Nord.

A cette époque, les chefs de corps de volontaires rendaient compte de leurs opérations aux administrateurs de leur département. Dans ses rapports, le dévouement passionné de Davout à la chose publique, aux idées nouvelles, ne laisse rien à désirer. Il écrit : « Soyez sûrs, Messieurs, que nos coups ne seront jamais dirigés que contre les ennemis de la liberté et de l'égalité... Nous sommes et nous mourrons, telle chose qui arrive, républicains... » Puis excitant le zèle des administrateurs : « Livrez sans pitié, à la vengeance nationale, tous ces lâches Français qui demandent un roi pour nous mettre de nouveau dans les fers... » Un si beau feu, que n'aurait pas désavoué le patriote le plus exalté, ne mit cependant pas Davout à l'abri des rigueurs de la Convention qui excluait de l'armée tous les ci-devant nobles.

Et de Ravières, où il s'est retiré près de sa mère, Davout va se montrer légitimement impatient de reprendre sa place dans l'armée, et pas maladroit du tout à rechercher, à stimuler les parlementaires qui peuvent le servir dans sa carrière. A Bourbotte, ancien administrateur de l'Yonne, il écrit : « ...Je mets ma plus grande espérance en toi qui sais qu'il ne serait pas facile de trouver un citoyen plus dévoué à la cause de la liberté et de l'égalité, oui, plus franchement dévoué... Je ne suis ni intrigant, ni n'aime l'intrigue. Mais si mes amis qui me

connaissent ne me servent point, je cours grand risque de rester dans mes foyers... » Puis il lui signale que Turreau de Lignières, conventionnel remuant, fameux par ses motions et interruptions violentes, est étonné que Carnot n'ait pas encore tenu sa promesse de le placer dans l'armée de l'Ouest. En terminant, il ajoute : « On me laisse ici sous prétexte que j'ai été ci-devant, mais observe que, depuis le commencement de la Révolution, sans aucun décret, j'ai abjuré ces sottises (à l'âge de dix-neuf ans); j'ai remis une pension de deux cents livres que l'on m'avait donnée comme cadet-gentilhomme. Observe aussi que maman, bien loin d'être en possession de biens féodaux, y était soumise au contraire, à Ravières, et qu'elle était tenue, ainsi que tout le reste des habitants, d'aller au moulin et au four banal. » Aucune des personnes capables de le servir n'a été négligée. Ainsi voit-on un nommé Forestier qui écrit au ministre de la Guerre : « Ne t'ayant pas rencontré et étant fort occupé, je te fais remettre cette lettre en faveur de Davout, par un des gendarmes du tribunal révolutionnaire dont je suis membre. Il me demande une réponse pour demain. » Tous ces protecteurs appuient leur requête sur le fait que, pendant sa fuite vers les lignes ennemies, Dumouriez aurait failli, paraît-il, être atteint par la fusillade des hommes du bataillon de Davout. L'argument était bien choisi, car c'est dans les angoisses effroyables de la trahison de Dumouriez que le Comité de salut public se décida à licencier les officiers qui, par leurs origines, pouvaient être soupçonnés de tendances réactionnaires.

Réintégré enfin après le 9 Thermidor, c'est comme général de brigade que Davout fit, à l'armée du Rhin et Moselle, les campagnes de Pichegru et Moreau. Ici, nous touchons au point d'évolution de Davout. Il met le pied sur la douce pente au bas de laquelle, sans trop d'étonnement, le ci-devant d'Avout se retrouvera le ci-après duc d'Auerstædt, prince d'Eckmühl, Monseigneur, Altesse, cousin protocolaire de l'empereur des Français.

Le général de brigade voit les choses autrement que l'officier de 1791. L'institution d'une autorité forte, rigide, indiscutée, voilà ce qui lui apparaît nécessaire maintenant. Sans cela,

nulle sécurité pour les personnes et, qu'il en ait le sentiment précis ou non, nous ajouterons : pas de sécurité pour les grades. Le moins qui se puisse dire c'est que, par une heureuse coïncidence, les mesures d'ordre qu'il préconise aujourd'hui ne sont pas défavorables à son intérêt. En mai 1795, il écrit au conventionnel Bourbotte : « ... La paix est faite avec plusieurs princes de l'Empire... Le passage du Rhin que très certainement nous ne tarderons pas à tenter et qui, suivan toute apparence, réussira, achèvera le reste et nous donnera une paix générale. Fasse le Ciel que cette paix existe aussi dans ma patrie! Qu'il serait douloureux pour ceux d'entre nous qui auront échappé aux périls de la guerre, de ne point trouver, dans leur pays, un bonheur qu'ils ont si bien mérité et gagné. » Semblable préoccupation existait également à l'armée d'Italie. Joubert écrivait avec quelque amertume à son père : « Dans une république, on n'est général qu'un temps. J'ai sous mes ordres le brave Dumas qui a commandé en chef cinq armées... Pourquoi ne pourrai-je pas me trouver dans le même cas? »

La réconciliation de tous les Français, Davout la voit très facile. Au besoin, on exigera qu'elle se fasse dans la reconnaissance qui est due aux armées victorieuses. Et comme, n'est-ce pas, on n'en est pas à cela près, « il suffira, ajoute-t-il, que tous les députés oublient l'opinion qu'ils ont professée à telle ou telle époque et qu'ils se rappellent seulement qu'ils sont Français. Malheur à ceux qui ne sont pas glorieux de ce titre. » Puis, en guise d'avis dont on fera bien sans doute de tenir compte, il proclame « qu'il n'y a pas un soldat dans l'armée qui ne se sente l'âme élevée en pensant qu'il est Français et qu'il a contribué, pour sa part, à la gloire dont ce nom est couvert chez les autres nations d'Europe ». Il est permis de supposer que de telles opinions s'exprimaient assez couramment, entre chefs, dans les longues soirées des cantonnements.

Paraisse l'homme qui personnifiera ces aspirations, qui ne reculera ni à Vendémiaire, ni à Brumaire, ils le suivront d'enthousiasme. Et il n'y aura pas lieu d'être surpris que, pour quelques-uns, particulièrement pour Davout, ce héros ne soit le Messie à qui l'on doit un culte fanatique. Il sera

à ses yeux une sorte de divinité infaillible, adorable quoi qu'elle fasse. De cette ferveur, il fait l'aveu à sa femme, peu de temps après son mariage : « Ma petite Aimée, tu dois connaître assez le cœur de ton petit Louis pour savoir qu'il n'a d'autre passion, d'autre ambition, que d'être utile au premier Consul. Du jour où il ne voudrait plus m'employer, je croirais qu'il a trouvé mieux. Je m'en féliciterais, et mon cœur, mes vœux pour lui seraient toujours pareils... » Et plus tard, même à ses meilleurs moments de tendresse conjugale, reparaît à mainte reprise, cette phrase dans ses lettres à la maréchale : « Mon cœur est à mon souverain, à ma femme et à mes enfants. »

Davout, qui était à l'armée du Rhin pendant que se déroulait la première campagne d'Italie, avait conçu une admiration sans limite pour Bonaparte. Il était ébloui autant par ses prodiges d'organisation que par les magnifiques victoires d'Arcole et de Rivoli. Aussi son émotion fut-elle grande le jour où, pour la première fois, il se trouva en présence du jeune et prestigieux général dont la gloire enorgueillissait la France et stupéfiait l'Europe.

C'est le cœur battant sans doute que Davout, accompagné de Desaix, arriva au numéro 52 de la rue de Chantereine (actuellement rue de la Victoire) et longea l'avenue d'arbres qui conduisait au péristyle orné des attributs d'une tente romaine. Dans le salon du rez-de-chaussée, eut lieu la présentation par Desaix qui, en Vendée et sur le Rhin, avait apprécié chez son subordonné des qualités militaires dont il avait probablement entretenu Bonaparte. Celui-ci, prompt à discerner la valeur d'un homme, sachant, comme il disait souvent, mesurer d'un coup d'œil « son tirant d'eau », recueillit une impression favorable de ce général de belle taille, blond, au front large, à la bouche tenace, à la forte encolure bourguignonne. Quelques minutes suffirent à fixer le destin de Davout. Sous cette attitude ferme et réservée, Napoléon avait deviné le chef solide, réfléchi, opiniâtre, susceptible d'un profond dévouement. Deux mois plus tard, Davout, demandé expressément par le général en chef, s'embarquait pour l'Égypte. Il y fit brillamment toute la campagne, à la tête de cette cavalerie dont Desaix disait « qu'il n'avait

jamais rien vu de beau et d'imposant comme les charges impétueuses de la cavalerie de Davout ».

Après le 18 Brumaire, le Premier Consul s'appliqua à retenir près de lui les hommes sur lesquels il croyait pouvoir compter en toutes circonstances. Le général Leclerc qui, dénué de superstition parlementaire, bouscula allégrement, avec ses grenadiers, les membres du Conseil des Cinq-Cents, entra dans la famille consulaire en épousant Pauline Bonaparte. Davout, dont l'attachement pour Napoléon s'était affirmé en Égypte, reçut un commandement dans la garde consulaire. Bientôt, une chance qui n'aurait su être plus heureuse si elle avait été servie par d'intelligents calculs, le rapprocha de l'intimité familiale du plus puissant des consuls. En 1801, le 18 Brumaire — date sympathique par excellence, au chef actuel de la nation française — Davout épousait Aimée Leclerc, sœur du général, et devenait ainsi le beau-frère de Pauline Bonaparte.

Le père d'Aimée Leclerc, bourgeois de Pontoise, avait réalisé une assez grande fortune dans le commerce des farines, à la fin du XVIIIe siècle : les temps de disette ne sont pas durs pour tout le monde... Sa situation lui permit de donner une bonne éducation à ses enfants. Aimée fut placée dans le meilleur pensionnat de l'époque, chez madame Campan, où elle eut pour condisciples les jeunes filles les plus distinguées de la nouvelle aristocratie naissante, entre autres Hortense de Beauharnais, la future reine de Hollande.

A peine mariés, les jeunes époux vécurent loin l'un de l'autre. Davout, retenu à Paris par ses fonctions de général de la garde consulaire, fonctions délicates en ce temps de conspirations, n'osait faire que des visites courtes et espacées à Savigny-sur-Orge, où habitait sa femme. Ensuite, un grand commandement sur les côtes de l'Océan, et les campagnes de la Grande-Armée, firent que, jusqu'en 1814, le ménage Davout ne fut réuni qu'à de rares intervalles — parfois de deux ans — et pour quelques jours seulement. Davout et sa femme n'eurent donc, pour ainsi dire, d'intimité que par correspondance. C'est dans celle-ci qu'il nous faut apprendre à les connaître.

En la félicitant de son prochain mariage, madame Campan

avait écrit à Aimée Leclerc : « Vous allez être de celles qui réaliserez ce qu'on a caractérisé de *ma chimère*, occupée de convenir à tout le monde et de faire le bonheur d'un seul... Il faudrait rencontrer un homme odieux pour n'être pas sûre de votre bonheur. » Davout fut loin d'être l'homme odieux dont parle madame Campan. On ne saurait dire lequel d'Aimée ou du général fut le plus amoureux. Si la jalousie est le signe certain d'un grand amour, la balance penchera du côté d'Aimée. Davout n'était point jaloux. Mais si l'ardent et constant désir de sentir à toute heure, en tout lieu, la pensée de sa femme près de soi, et si la préoccupation continuelle d'épargner le moindre souci, le plus petit chagrin à l'être chéri, dénotent un cœur aimant avec sincérité, c'est assurément Davout qui l'emporte.

Certes on eût bien étonné les subordonnés de Davout, si on leur avait dit que ce chef sévère, sobre de paroles, inquiet des plus infimes détails du service, prenant ses repas avec son État-Major, mais se levant après dix minutes sans avoir proféré un seul mot, que ce chef autoritaire et glacial était un sentimental expansif qui, à toutes les étapes menant du camp de Boulogne à Austerlitz, à Auerstædt, à Wagram, à Eylau, à Friedland, à Varsovie, à Moscou, harassé de son lourd labeur, encore couvert de boue, parfois blessé, déposait chaque soir son sabre pour prendre la plume, non dans le but de combiner des plans stratégiques, mais pour faire des tracés de jardinage qui augmenteront le charme de la demeure conjugale; mais pour s'abandonner au rêve des joies tranquilles du papa, jouant à dada, comme il dit, avec ses jeunes enfants, au rêve de vivre inséparablement avec sa femme adorée.

Si le soldat s'est endurci aux épreuves des rudes campagnes d'Autriche, de Prusse et de Russie, le mari est demeuré l'amant chaleureux des premiers jours de la lune de miel. Écoutons-le : « Mon corps est ici, j'ai envoyé le reste à Paris. Ce sont des espions qui ne te quittent pas et qui, toutes les nuits me font des rapports; oui, ma petite Aimée, toutes les nuits ils me parlent de toi... » « Notre estime, notre amour sont à des degrés que nul style ne peut rendre; ainsi ma missive sera à mille lieues au-dessous de mes pensées et de

son sujet, par la raison que mon esprit n'est pas à proportion de mon cœur qui est tout de feu, lorsque l'autre est froid... » « Ah! si seulement j'avais ton portrait. Il ne me quitterait ni jour, ni nuit, et il me dédommagerait un peu d'une séparation qui m'est plus pénible que tu ne te l'imagines. » « Vingt fois par jour, je demande s'il est arrivé des courriers et s'il y a des lettres pour moi. Aujourd'hui je n'en n'ai pas... Demain, je serai plus heureux, je vais me mettre au lit avec cette espérance... » « Donne-moi souvent de tes nouvelles, elles me sont nécessaires. Je me fais remettre le courrier, malgré qu'il n'arrive qu'entre une heure et deux heures du matin. Une lettre de toi, mon Aimée, est le réveil le plus agréable que l'on puisse me donner... » Son cœur qui aurait pu, certes, se bronzer quelque peu aux dures vicissitudes de Russie a gardé toute sa tendresse junévile. C'est de Dresde, en 1813, que sont datées ces lignes : « Ta lettre m'est parvenue vers les minuit; je me suis endormi après sa lecture, et pendant tout mon sommeil, j'ai été avec toi et mes enfants. Louis était à dada, nos deux petites me tiraient par le nez pour que je m'occupe toujours d'elles. Aimée avec Jules sur mon autre genou et c'était d'elle que j'étais le plus occupé. »

Parfois, pour rehausser le lyrisme de ses lettres, il les ornait de quelques mots d'un italien douteux glanés parci, par-là tels que : « *Io t'amo di tutto mio amore*; *mia vita*; *mia toto*; *mio amore.* » Cette érudition spéciale attise la jalousie, au moins rétrospective, de sa femme. Il s'efforce de l'apaiser en lui disant : « Tu me demandes l'explication de mon italien. Tu aurais dû me deviner. Je te le rends en bon français : assurance d'amour, de fidélité, etc. L'italien rendant mieux ces sentiments, j'ai voulu faire usage de cette langue; mais il paraît que je n'ai employé qu'un italien bourguignon, et tu ne connais pas encore ce patois. »

Aimée Davout avait-elle motif réel d'être jalouse? A part les taquineries habituelles de Napoléon qui s'amusait à raconter aux femmes des fredaines imaginaires de leurs maris en campagne, nous n'avons pu trouver que l'insinuation de cette bonne pièce de comtesse Potocka disant, dans ses Mémoires, qu'à Varsovie, Davout avait pour maîtresse « une Française qu'on prétendait ressembler trait pour trait

à la maréchale, et qui, grâce à ces légitimes dehors, avait suivi l'armée au grand déplaisir de l'Empereur ». Sans intention de froisser le moins du monde la comtesse Potocka, on peut lui faire observer que, généralement, les hommes ne choisissent pas, pour leurs amours illégales, le sosie de leur femme. Autant vaudrait se river au remords.

Jamais nulle emphase au récit de ses actions d'éclat, même lorsque ce lui serait bien permis, comme au jour de la victoire d'Auerstædt, victoire incomparable qui lui est bien personnelle, qui est à lui seul sans conteste, et où il eut le bonheur insigne de relever l'honneur des Français compromis, non loin de là, à Rosbach, dans la déplorable journée de 1757. Le 14 octobre 1806, Davout avec 26 000 hommes et 35 canons se buta fortuitement à 80 000 Prussiens appuyés par 200 canons. Alors, faisant face au péril redoutable, ce muet d'ordinaire devient loquace. Se plaçant devant les carrés de ses troupes, il s'écrie : « Le grand Frédéric a dit que c'étaient les gros bataillons qui remportaient les victoires; il en a menti. Ce sont les plus entêtés, et vous le serez comme votre maréchal. » De son rôle dans la bataille où il fit des prodiges de coup d'œil, d'adresse, de tactique non moins que d'intrépidité, il se contente de dire à sa femme : « A quatre heures, la bataille était gagnée, presque toute l'artillerie de l'ennemi en notre possession, beaucoup de généraux ennemis tués, parmi lesquels se trouve le général en chef, duc de Brunswick. Ce succès inespéré est dû au bonheur qui accompagne les armes de notre souverain et au courage de ses soldats. » La maréchale ayant appris indirectement que le chapeau de Davout avait été traversé par un biscaïen, en lui enlevant une touffe de cheveux, exprima le désir de posséder cette relique de gloire. Un mois après la bataille, le maréchal lui répondit : « La demande que tu me fais, ma petite Aimée, de mon chapeau mis hors de combat, je ne suis plus en état d'y satisfaire, m'étant servi du galon pour un autre, et le reste du chapeau ayant été jeté là. Je t'assure, ma bonne amie, que je n'ai jamais tenu à ces choses... le courage ne tient pas à montrer des chapeaux ou des habits percés : ceux qui n'ont rien ont eu plus de bonheur, mais non moins de mérite. »

Cette noble simplicité, sous laquelle transparaît le feu

sacré des plus belles vertus militaires, est la même quand il parle des événements tragiques de la campagne de Russie. A la bataille de la Moskowa, il est mis hors de combat par deux blessures : une au bas-ventre par une contusion de boulet, l'autre à la cuisse droite par un biscaïen. Le lendemain, il se borne à écrire : « ... En ce qui me concerne, j'ai été aussi heureux qu'à Eylau. J'ai eu un cheval tué et deux contusions insignifiantes. Celle d'Eylau m'a fait souffrir cinq ou six jours, celles-ci ne m'ont pas fait souffrir cinq ou six minutes. » Toutefois, d'autres lettres que la sienne pouvant parvenir à Paris, il est conduit, la semaine suivante, à un aveu plus près de la vérité : « Je t'ai laissé ignorer ces détails, mon Aimée, pour t'éviter des inquiétudes. Je jure par mon Aimée, par nos enfants, que je dis toute la vérité. Mes blessures ont été assez fortes pour m'empêcher de trotter, mais je me serais regardé comme un bien mauvais serviteur de l'Empereur, et un homme sans cœur, si j'eusse quitté le champ de bataille et j'y suis resté pour prêcher d'exemple et inspirer la plus grande fermeté aux troupes, ayant pour principe qu'un maréchal ne doit quitter le champ de bataille et le commandement que lorsqu'il n'a plus de tête... »

Quand éclata l'incendie de Moscou, s'il s'affola un moment, ce ne fut qu'à l'idée du danger que courait l'Empereur. Mais dès que le feu est circonscrit, il revient vite à un optimisme étonnant. Pour lui, rien n'est perdu. L'armée n'est-elle pas là? Il ne la voit, il ne veut la voir, même parmi les ruines encore fumantes, que dans les meilleures conditions possibles. Aux premiers jours d'octobre, il écrit de Moscou : « Nous avons, depuis quelques jours, un temps superbe, il ne saurait être plus beau en France, en cette saison. En général, on exagère beaucoup la rigueur de ce climat, les grands froids ne viennent que vers la fin de novembre... Nous nous sommes précautionnés et tous les soldats se sont mis en mesure de supporter des froids de trente degrés... Aussi lorsque ce qui reste de l'armée russe éprouve une très grande pénurie dans son propre pays, nous sommes dans l'abondance... Il n'y a que la paix qui puisse sauver les Russes d'une ruine totale, leur armée ne peut livrer de combats... S'ils ne font pas la paix, ils perdront tout. »

Vienne l'heure de la retraite, son stoïcisme, soutenu par une flamme d'espérance indestructible et une sorte de gaîté ironique envers les calamités inouïes de la déroute, en fera brièvement un tableau plus émouvant peut-être que les compositions les mieux dramatisées : « ... Les circonstances nous ont obligés à nous retirer. Les marches, les privations, surtout les froids excessifs, nous ont fait beaucoup de mal. C'est à eux que l'on doit l'évacuation du pays ennemi... Dans toutes les circonstances, les Russes ont été battus, et lorsque l'armée aura pris un peu de repos, ils retrouveront leur vainqueur. » Malheureusement le repos ne fut pas possible. Chaque armée, semant les pauvres soldats sur les chemins glacés, se trouvait réduite à une poignée de héros engourdis et affamés. « Mes aides de camp, dit le maréchal, vont bien sauf des doigts de pieds et des mains gelés; moi, j'en ai été quitte pour mon nez qui a gelé sept ou huit fois, et dégelé par des frictions de neige autant de fois... » Ce n'est qu'en arrivant à Thorn que Davout donnera une idée du dénuement lamentable, dans lequel se sont écoulés les 65 jours de marche rétrograde : « Je suis arrivé ici avec ce que j'avais sur le corps, je vais être obligé de tout m'acheter, habits, etc.» Mais pour dissiper tout apitoiement sur l'horreur de la situation, et pour montrer que son moral n'est nullement atteint, il s'empresse d'ajouter : « Je conserve mes vêtements pour te faire rire ainsi que nos enfants... Lorsque j'aurai le bonheur d'être près de toi, nos petites auront un valseur, car je viens d'éprouver que mes jambes sont excellentes. » Davout venait de faire à pied les quatre cinquièmes de la route de Moscou à Thorn!

L'homme aussi soumis à obéir qu'il était exigeant jusqu'à la brutalité dans l'observation et l'exécution de ses ordres, avait à l'égard de sa femme des trésors inépuisables de patience et d'indulgence pour les défauts qu'il aurait le moins supportés de tout autre : la paresse d'écrire et une inexactitude habituelle et incorrigible. « Tous les jours, lui dit-il, je t'écris longuement, et je ne reçois de toi que deux lettres par cinq jours, voilà l'exacte proportion... Et dans une page d'écriture, tu mets dix mots dans chaque ligne, et douze à quinze lignes en tout. » Ces reproches sont de tous les temps,

de Boulogne aussi bien que de Berlin et d'ailleurs. Aimée Davout, pour se disculper de sa paresse, a donné une excuse ingénieuse, ne pourrait-on dire bien féminine, qu'il est facile d'apercevoir dans ce que répond son mari : « Tu préfères, dis-tu, que je profite de mes moments de libres à t'écrire, plutôt que de les employer à te lire... » Un tel faux-fuyant, venu de toute autre part, aurait déchaîné sur son auteur un orage de colère. Vis-à-vis de sa femme, Davout admet ou feint d'admettre la sincérité de l'argument. Il se contente d'en discuter la valeur : « Cette raison, dit-il, serait passable si je n'avais beaucoup plus de moments à donner à te lire qu'à t'écrire. En voiture, par exemple, je ne peux que lire... Te lire sont mes moments les meilleurs... »

Une autre faiblesse d'Aimée Davout était de ne jamais pouvoir être prête dans n'importe quelle circonstance. Qu'il s'agisse de sortir ou de se mettre à table, même quand il y avait des invités, il fallait attendre la maréchale. Visiblement agacé, Davout allait et venait, regardait sa montre, envoyait successivement en ambassadeurs, de jeunes parents chargés de prévenir la maîtresse de la maison que tout le monde était réuni depuis longtemps. Elle apparaissait enfin, et Davout s'empressait souriant vers elle. Sa contrainte en ces occasions résultait d'une timidité insurmontable qui ne s'emparait de lui qu'en face de deux personnes : sa femme et Napoléon.

Devant celui-ci il se sentait interdit et il en avait parfaitement conscience. En vain, sa femme le presse-t-elle de solliciter un petit congé, il ne peut se décider à le demander : « Tu connais, ma bonne petite amie, toute ma timidité vis-à-vis du Premier Consul; elle ne provient que d'un dévouement qui me donne toujours la crainte de lui demander la moindre chose... » Toutefois, le soldat se redressant à l'idée qu'on pourrait le croire pusillanime, Davout ajoute : « Au surplus, il sait bien que je n'ai pas cette timidité vis-à-vis de ses ennemis. »

Ce sera une bien autre histoire quand il sera question de se faire attribuer un hôtel à Paris, comme l'Empereur en a accordé à d'autres maréchaux. Aux instances de sa femme, Davout répond : « Je me travaille, ma petite Aimée, pour

faire connaître à l'Empereur le besoin urgent que nous avons d'une habitation... Mon attachement pour toi me fera, je l'espère, surmonter ma timidité : j'en ai beaucoup pour ces sortes de demandes... » Le combat qu'il se livrait à lui-même dure encore au bout de trois mois. Il en fait ainsi l'aveu : « Dans cinq ou six jours, j'espère pouvoir aller à Varsovie. Je me monterai bien la tête d'ici à cette époque, pour avoir assez de courage pour entretenir l'Empereur et lui demander un logement... » Un mois après, n'ayant pas encore osé tenter la démarche épineuse, il le confesse en essayant, une fois de plus, de gagner du temps : « Je n'ai point trouvé d'occasion, ma bonne amie, de parler à Sa Majesté, sur l'article de la maison... Mais ce sera mon premier soin, aussitôt que les quartiers d'hiver seront établis... » Dix mois plus tard, Davout n'a pas encore vaincu l'appréhension que lui cause la terrible requête : « Crois, ma petite Aimée, qu'en me rappelant combien tu souffres de n'avoir pas un chez toi, à Paris, je prendrai et je me donnerai assez de courage pour en parler à l'Empereur... » En dépit de ses promesses, Davout n'eut jamais la force d'aborder avec l'Empereur le sujet de son logement. Des libéralités impériales spontanées lui permirent un jour d'inciter sa femme à faire l'achat d'un hôtel. Après avoir balancé entre l'hôtel Sieyès et l'hôtel Monaco, son choix s'arrêta sur ce dernier qui lui fut vendu par l'ambassadeur turc.

L'Empereur, qui ne manquait pas de sollicitations de la part des dignitaires de son entourage, aimait à voir Davout se distinguer par cette discrétion, aussi bien que par sa conduite en pays ennemi. Sur son renom de haute probité, il n'existe pas une dissonance dans les témoignages des contemporains : Bourrienne, l'homme de tous les cynismes et de toutes les diffamations, malgré sa fureur d'avoir été, en exécution d'un ordre impérial, chassé de Hambourg par Davout, ne peut s'empêcher de reconnaître que le maréchal « très désintéressé refusait tous les cadeaux de villes ». Également, l'abbé de Pradt, le Zoïle acharné de toutes les gloires de l'Empire qu'il avait encensées avec une pompe inégalée, n'ose pas toucher à l'honneur de Davout, dont il dit « qu'il était recommandable par son désintéressement qui ne laisse

pas la moindre tache sur sa fortune ». De même, le général Thiébault, dénigreur systématique de presque tous ses chefs — mais particulièrement de Davout — n'a pu s'empêcher d'écrire : « Je déclare que de ma vie je n'ai entendu citer un fait ou dire un mot qui, sous le rapport de l'intégrité du maréchal, en matière d'argent, puisse donner lieu au moindre soupçon. »

Des témoignages variés abondent, en faveur de Davout, sur ce sujet : c'était par exemple, chez lui, une règle scrupuleuse, d'acquitter de ses propres deniers ses frais d'hébergement qui incombaient cependant aux municipalités, dans les pays soumis à l'occupation française. Un Allemand, le sénateur Gross, raconte dans ses Mémoires : « En septembre 1808, le maréchal Davout, duc d'Auerstædt, s'arrêta trois jours à Leipzig. Il logea à l'hôtel, ayant refusé les billets de logement qui avaient été mis à sa disposition. Au moment de partir, il demanda ce qu'il devait, et l'hôtelier lui présenta une note qui paraissait évidemment très exagérée, puisqu'elle se montait à la somme de 349 thalers (1 300 fr. 75). » Le maréchal fut si outré de ce procédé qu'il se mit aussitôt à éplucher la facture et qu'il la réduisit à 123 thalers, et envoya le reste, c'est-à-dire 226 thalers, à la municipalité, lui disant de les attribuer aux pauvres... » Le même auteur ajoute : « Sauf de bien rares exceptions, les officiers français voyageaient à leurs frais, et n'acceptaient pas les billets de logement qui comportaient de grandes charges de nourriture pour la table des gradés. »

N'est-ce pas à ces procédés de vainqueurs discrets et courtois, plutôt bienfaisants que spoliateurs, qu'il faut attribuer l'enthousiasme que suscitait le nom de Napoléon, responsable assurément, du bien comme du mal? Et chose curieuse, il continuait à jouir, en Allemagne, d'une admiration sans limite, à l'époque même où les esprits français étaient empoisonnés, étourdis par les innombrables et infâmes pamphlets, répandus à profusion aussi bien par les renégats du régime impérial, devenus les profiteurs de la royauté, que par les Anglais, soucieux de justifier, au moyen de l'imposture et de la calomnie, les abominables traitements infligés au captif de Sainte-Hélène. De cette singulière ano-

malie, l'affirmation est fournie par les Allemands. Dans son journal, dont nous avons déjà donné un extrait, le sénateur Gross dit : « Il est bien certain qu'un nombre assez considérable de gens de Leipzig avaient conservé, par la suite, un culte pour Napoléon. J'en ai eu la preuve en maintes circonstances. En 1827, par exemple, la troupe Bethmann vint donner des représentations à notre théâtre, et joua, entre autres, la pièce intitulée « *Der alte Feldherr* ». L'acteur Muller, qui rendait supérieurement le personnage de Napoléon, provoquait, à chacune de ses entrées en scène, des tempêtes d'applaudissements et de vivats. Les dames agitaient leurs mouchoirs et tout le monde donnait des marques d'approbation. C'était un enthousiasme qui touchait au délire. » Plus exaltés encore étaient les deux docteurs allemands, rencontrés à Munich, en 1822, par Planat de Lafaye, le plus digne et le plus fidèle sans doute, des aides de camp de Napoléon. « J'ai vu, rapporte-t-il, deux docteurs allemands enthousiastes comme moi de l'Empereur, mais enthousiastes à l'allemande, c'est-à-dire avec des têtes montées et chauffées à un degré dont nous n'avons pas idée en France. Ils le mettent au-dessus de tout ce qui a existé jusqu'à ce jour, y compris Jésus-Christ, et ne sont pas éloignés d'en faire un Dieu... »

Dans l'incident du règlement de sa note d'hôtel, à Leipzig, nous venons de voir Davout sous deux aspects fort différents de son caractère : d'une part, méfiant, ordonné jusqu'à la minutie dans la vérification des dépenses occasionnées par son service; d'autre part, donnant bénévolement, en grand seigneur, la somme intégrale qui lui avait été indûment réclamée. Par un contraste bizarre, le censeur le plus sévère des comptes afférents à l'administration d'une nombreuse armée en campagne, apportait un désordre extraordinaire dans la gestion de ses affaires personnelles. Ce défaut, il l'avait du reste en commun avec sa femme. Dans leur budget privé, ils ne connaissaient ni l'un ni l'autre la valeur de l'argent. Et n'est-il pas curieux de remarquer que leur gêne s'augmente au fur et à mesure que s'accroît l'immense fortune qu'ils doivent à la munificence de l'Empereur, c'est-à-dire à partir de 1807? Leur correspondance fourmille de doléances sur ce point. « Je t'envoie, écrit le

maréchal, les 12 000 francs que je t'ai annoncés depuis si longtemps. Je regrette de ne pouvoir t'envoyer plus... J'espère, d'ici la fin juin prochain, te faire un envoi de 6 000 francs et, d'ici à cette époque, j'aurai peut-être l'occasion de faire savoir à l'Empereur les embarras où nous nous trouvons... » Quelques mois plus tard, parlant de l'acquisition d'un hôtel à Paris, il dit : « L'hôtel de Rohan-Chabot nous conviendrait parfaitement, si ce n'est que le prix dépasse de 50 000 francs la somme que Sa Majesté a mise à ma disposition... J'espère qu'en faveur de l'argent comptant, on te le cédera pour 300 000 francs. Si tu es tenue de payer cette somme de suite, comment feras-tu pour le meubler?... Tu pourrais te tirer d'affaire si tu n'avais que les deux tiers à payer et qu'on te donne un an ou deux pour payer le reste... » Dans le même temps s'il s'agit de monter sa cave, les conditions actuelles d'achat étant favorables, il recommande à sa femme de faire une certaine provision, si toutefois elle peut obtenir un délai de quatre ou cinq mois pour le paiement.

Or, à cette époque, Davout disposait des ressources annuelles suivantes :

Au titre de maréchal de l'Empire et de commandant en chef.	180 000	francs.
Sur le duché de Varsovie.	183 201	—
Sur le Grand-Livre	67 647	—
Sur la Westphalie.	400 000	—
Sur le Hanovre	60 000	—

Ces émoluments et arrérages auxquels s'ajoutaient les annuités de diverses décorations, formaient déjà un total fort imposant qui s'augmenta encore en 1809. Alors, l'Empereur conférait à Davout le titre de prince d'Eckmühl, en érigeant en principauté le château de Brühl, en province rhénane. Par le même décret, il le constituait propriétaire de ce château, et lui accordait une dotation de 300 000 francs de rentes sur les salines de Nauheim, et une seconde de 200 000 francs sur le Mont-Milan. Enfin, moins d'un an après, Davout recevait de la générosité impériale une somme de 600 000 francs en espèces. Si l'on considère que le produit des domaines, estimé à un très faible minimum, valait, en réalité, 400 000 francs de plus, il sera facile d'admettre que

le maréchal possédait environ 1 800 000 francs de rentes, et l'on conviendra qu'il avait bien raison de s'écrier dans une lettre à sa femme : « L'Empereur me comble. Que faut-il faire pour être digne de tant de bienfaits? »

Malgré cette énorme richesse, le ménage Davout ne cessa d'être en proie aux ennuis financiers. En février 1812, on voit le maréchal presque affolé à l'idée d'un bal que sa femme veut ou doit donner à Paris. « Je sais bien, écrit-il, qu'avec notre gêne actuelle, tout motif d'augmentation de dépense ne vient pas à propos, mais il faut considérer la chose comme un devoir honorable. Rappelle-toi que l'Empereur, à une époque (1810) où nous étions encore beaucoup plus embarrassés, m'a dit de donner un dîner aux officiers portugais : il nous a coûté plus de 10 000 francs. » Quelques jours plus tard, il reprend encore le même thème : « Je n'aimerais pas que dans notre position, sous le rapport de nos dettes, tu donnasses, de ton propre mouvement, un grand bal... Mais je ne trouverais pas à redire à ce que tu satisfasses à un désir de l'Empereur. »

C'est vers ce temps que Davout, « surmontant, comme il dit, toute la répugnance qu'il ressentait, et avec un courage qui lui a beaucoup coûté, osa parler à l'Empereur de ses affaires personnelles. poussé par l'intime conviction qu'il lui eût été presque impossible de faire honneur à ses engagements, à raison de ses autres dettes ». Cette conversation avec l'Empereur se termina par la remise d'une somme de 300 000 francs que le maréchal devait au Trésor Public.

On a beaucoup dit que Napoléon, ombrageux de la gloire de ses collaborateurs de premier rang, évitait, autant qu'il le pouvait, de mettre en relief leur part dans le succès des batailles. Cette allégation tombe, semble-t-il, particulièrement en ce qui regarde Davout, en présence des distinctions et des magnifiques récompenses qu'à plusieurs reprises il lui prodigua publiquement. Il n'hésita même pas à marquer sa préférence, lorsque, le 30 juin 1809, il lui donna un domaine valant plus de 5 millions, tandis que Lannes ne figurait, dans le même décret, que pour 2 500 000 francs, et Soult, Berthier, Masséna, Ney, pour des sommes variant de 500 000 francs à 1 million et demi. Napoléon se plaisait

sans doute à témoigner une estime spéciale à Davout, dont il disait un jour à M. de Narbonne : « Il faut bien lui donner, à celui-là, puisqu'il ne prend jamais rien. » L'Empereur n'aurait peut-être pas dit, de ses autres maréchaux, la même chose avec autant d'assurance.

Les faveurs d'un souverain ne vont pas sans exciter la jalousie de ceux qui se croient des droits égaux, sinon supérieurs. De ces prétendus lésés, il y en avait probablement autant que l'on comptait de dignitaires portant le bâton de velours, orné d'aigles d'or. Ainsi les gens de l'entourage de l'Empereur, principalement Berthier qui avait vu parfois ses plans rectifiés heureusement par Davout, desservirent méchamment ce dernier dans l'esprit de l'Empereur, dès qu'une occasion leur en fournissait le prétexte. On parvint de la sorte à donner au souverain le soupçon que Davout convoitait la couronne du futur royaume de Pologne. Cette chimère passa-t-elle fugitive dans son imagination? Nul indice ne le laisse supposer. Cependant on peut en admettre la possibilité en se reportant à cette époque où Napoléon était appelé à choisir des titulaires pour les trônes vacants ou nouvellement créés. Et si l'on en croit les contemporains les plus avertis, Davout était particulièrement qualifié pour occuper cette haute situation, mieux même que certains membres de la famille Bonaparte. Cette appréciation est formulée deux fois par Stendhal dans son ouvrage *Rome, Naples et Florence*. Critiquant la vice-royauté trop aristocratique d'Eugène de Beauharnais en Italie, il dit : « L'honnête maréchal Davout eût convenu à ce pays pour vice-roi, il avait la prudence italienne. » Puis plus loin, à propos du royaume de Naples et de la difficulté de civiliser les provinces méridionales : « Le maréchal Davout, *roi de Naples*, eût agrandi l'Europe de ce côté. »

Par un hasard singulier, et comme s'il avait pressenti que la Pologne jouerait un rôle extraordinaire dans sa vie, Davout écrivait à Bonaparte, en 1800 : « Jablonowski (ancien élève de l'École militaire de Paris, et alors général de brigade dans la légion polonaise), Jablonowski est employé sous mes ordres. Indépendamment de l'intérêt que je lui porte comme ancien camarade, il s'y mêle encore d'autres

motifs. Un je ne sais quoi qui m'attache à tout ce qui est polonais : qui sait ce qui est écrit dans le grand rouleau? »

Il serait insensé de croire qu'en la première année du Consulat, un général quelconque ait rêvé d'un blason royal. Cependant, nommé le 11 novembre 1807, commandant en chef de toutes les troupes ayant leurs quartiers dans le grand-duché de Varsovie, Davout y avait, de fait, des pouvoirs très étendus, nécessités par son éloignement. Exerçant à Varsovie une sorte de vice-royauté, il paraît s'en être arrogé toutes les prérogatives. Peut-être pensait-il seulement rehausser, par une représentation fastueuse, le prestige du souverain tout-puissant dont il était le délégué. Cette hypothèse se peut d'autant plus aisément admettre que Davout, déférent jusqu'à l'humilité vis-à-vis de l'Empereur, était certainement incapable de la moindre entreprise contre la volonté impériale. C'est ainsi sans doute que, fort de sa conscience de serviteur impeccable, Davout, n'écoutant que sa passion pour sa femme, ne résista pas à la joie de la faire venir à Varsovie, afin de la contempler amoureusement, radieuse et adulée comme une petite reine, parmi les honneurs pompeux qu'il se décernait à lui-même.

Le 21 mai 1808, Aimée Davout fit, en compagnie du maréchal qui l'avait attendue à la frontière, une entrée triomphale à Varsovie. Autour de leur carrosse, chevauchaient le prince Joseph Poniatowski, et les généraux français suivis de nombreux officiers français et polonais qui étaient allés à leur rencontre. Avec sa brillante escorte, le couple illustre parcourut la ville à travers une haie de troupes françaises et polonaises, dont les musiques retentissaient au coin des rues. Immédiatement après son arrivée à sa demeure, située rue Napoléon, toutes les autorités vinrent rendre leurs devoirs à madame la Maréchale; le soir tous les édifices et monuments publics furent illuminés.

Pour l'Impératrice, on n'eût pas fait davantage. Dangereuse faiblesse de Davout que cet hommage exagéré offert à sa femme. Il fournissait une arme sérieuse à ceux qui s'efforçaient à le montrer comme cherchant à éclipser tout le monde, même l'Empereur. Celui-ci, au premier moment, ne s'arrêta pas à cet incident. Il comprit probablement que

les pavoisements, les fanfares d'allégresse, la procession officielle de Varsovie étaient moins dédiés à une future reine qu'à la déesse du cœur de son grand fou de maréchal. Toutefois, le travail de dénigrement faisant son œuvre, on vit bientôt Napoléon se préoccuper du zèle envahisseur que Davout apportait dans les affaires de Pologne. Il le rappela à la modération, et de la façon qui pouvait le plus contrister le maréchal, c'est-à-dire par des intermédiaires. Au commencement de 1809, il écrit au ministre des Relations extérieures : « Je ne sais de quoi se mêle le maréchal Davout en s'immisçant dans l'administration du duché de Varsovie, puisqu'il n'y a plus de troupes françaises dans ce duché. » Et au ministre de la Guerre : « Le maréchal Davout prescrit au roi de Saxe de quelle manière il doit nourrir ses troupes dans le duché de Varsovie. Cela est par trop ridicule. Écrivez au maréchal de ne se mêler de rien. »

Douloureux et stoïque, Davout supporta en silence l'espèce de disgrâce où il se voyait tombé dans l'esprit de son souverain tant vénéré. Bientôt cependant, il sut reconquérir magnifiquement la faveur impériale en jouant un rôle prépondérant à Wagram, et en assurant par sa manœuvre personnelle la victoire d'Eckmühl. La reconnaissance de l'Empereur s'affirma alors, ainsi que nous l'avons vu, avec une magnificence pour ainsi dire inépuisable. La générosité de Napoléon, consacrant ainsi publiquement le mérite de Davout, n'eut point pour résultat, on le pense bien, d'apaiser le ressentiment des envieux. Berthier principalement ne pardonnait pas au maréchal d'avoir gagné la bataille d'Eckmühl. Se permettre de battre l'ennemi, sans observer les prescriptions du major général qui se croit naturellement infaillible, quelle offense! N'était-ce pas d'ailleurs la continuation du système de Davout s'évertuant à primer ses égaux, voire ses supérieurs? Cela ne se pouvait tolérer. On le lui fit bien voir. L'occasion de la vengeance se présenta au moment des préparatifs de l'expédition de Russie.

Davout avait été chargé de mettre sur le pied de guerre 70 000 hommes, dans le Nord de l'Allemagne. Ce devait être le 1er corps, avant-garde de la Grande-Armée qui se formait à l'arrière. L'ordre de la création de l'armée de Davout

disait : « On va faire la guerre dans un pays où l'ennemi détruira tout. Il faut se préparer à s'y suffire soi-même. » Le maréchal se mit à l'ouvrage avec toute son activité vigilante et sa science d'administration militaire. Comprenant l'importance capitale de la partie qui allait s'engager, il ne crut avoir rien fait tant qu'il n'eut pas épuisé les dernières ressources de la prévoyance. Il se surpassa lui-même; et à l'heure voulue, il pouvait écrire à l'Empereur : « J'ai 70 000 hommes dont l'organisation est complète. Ils ont pour vingt-cinq jours de vivres. Chaque compagnie compte des nageurs, des maçons, des boulangers, des armuriers, des ouvriers de toute espèce. Elles portent tout avec elles. Mon corps d'armée est une colonie. Des moulins à bras suivent. Tous les besoins sont prévus, tous les moyens d'y pourvoir sont prêts. »

Une armée modèle, supérieure même à celle qui avait été constituée, selon les ordres impériaux! C'en était trop en vérité. Le maître n'avait plus maintenant qu'à se mettre à l'école de l'élève. Déjà n'avait-on pas vu celui-ci prétendre, en Pologne, à une indépendance omnipotente? Ce fut le thème fallacieux, développé, le 7 juin 1812, à Marienbourg, dans une altercation d'une violence inouïe qui eut lieu entre Berthier et Davout, en présence de Napoléon. Celui-ci demeura écouteur impassible de cette dispute effrénée. Son silence était évidemment une présomption fâcheuse à l'égard de Davout. Mais que fallut-il à ce dernier pour le réconforter et le confirmer dans le mépris des outrages qu'il avait essuyés? Oh! pas grand'chose : une parole plus ou moins vague à lui adressée par l'Empereur : « J'ai eu le bonheur, écrit-il le 12 du même mois, à sa femme, de voir l'Empereur... Quelques mots de lui me donnent une nouvelle ardeur et me fortifient contre l'envie qui vous poursuit lorsqu'on ne s'occupe que de ses devoirs, et qu'on fait tout pour les remplir... »

ARTHUR-LÉVY

(*A suivre.*)

LA FILLE DU DOUAR[1]

II

Isaac s'était empressé d'arriver à la maison de la noce avec le petit chevreau noir. Il pénétra par une porte secrète du jardin, qui demeurait toujours entre-bâillée, pour les allées et venues des domestiques. La musique battait son plein. Quelques bruits confus lui parvenaient de la grande demeure. Des servantes mi-voilées se faufilaient sous les treilles des cours. Il ordonna à Yaaqoub de l'attendre là, près de la sortie, et de ne pas bouger, car il pourrait avoir besoin de lui.

Bientôt, le long d'une plate-bande ombragée d'épais lilas, il aperçut une troupe de petites négresses qui cueillaient des fleurs et les lançaient à mesure dans des corbeilles portées en bandoulière. Il reconnut la petite servante de Lalla Gousseum parmi ses compagnes.

— Ambaraki! — appela-t-il faiblement. — Écoute : va prévenir ta maîtresse que je veux lui parler tout de suite! Je l'attends dans la chambre des provisions.

« Là, pensa Isaac, si elle oubliait de m'offrir ce dont elle a l'habitude, distraite par le brouhaha de la noce, les jarres d'abondance alignées devant elle le lui rappelleront. »

A la vue d'Isaac, la volée des petites négresses était accourue.

— Isaac le sorcier! Isaac le sorcier! Je t'en prie, je t'en prie : souffle sur nos corbeilles pour qu'elles se remplissent

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 février et 1er mars.

de fleurs! Nous n'en pouvons plus. Jour et nuit, nous ne faisons que cela : cueillir. Les lallates sont si nombreuses, le monde de la noce ne se rassasie pas d'être fleuri...

Isaac les regarda un instant, puis leur dit :

— Soufflez vous-mêmes.

Les petites négresses ramassèrent leurs grosses lèvres, gonflèrent leurs poitrines, et toutes ensemble, soufflèrent à pleins poumons dans leurs corbeilles. Les corbeilles aussitôt débordèrent de fleurs. Les belles-de-nuit, les jasmins, les roses couraient jusque sur les pieds des fillettes, jonchaient le parterre. Les allées en devinrent mauves, blanches et rouges... Les petites négresses criaient, riaient, piétinaient, battaient des mains!

Ambaraki revint, tout essoufflée d'avoir couru, et dit à l'oreille d'Isaac :

— Lalla va descendre te rejoindre dans la salle des provisions...

Isaac la remercia du geste. La négrillonne se soucia peu de cette récompense platonique. Elle tendit à Isaac une marmite d'enfant et le supplia de la lui remplir de bonbons français.

— Je veux des *qenfid* surtout, Isaac, des *qenfid*!

Isaac sourit lentement. Il appuya sa main gauche à un mandarinier et secoua l'arbre à trois reprises au-dessus du récipient. Et voici que les dragées les plus fines des confiseries les plus renommées commencèrent de pleuvoir dans la marmite, qui en cinq secondes déborda. Ce que voyant, les petites négresses oublièrent les fleurs et se prirent à ramasser, à croquer vite, vite, les *qenfid* aux nuances de perle qu'elles trouvèrent d'un goût exquis.

Alors Isaac s'en alla d'un pas tranquille vers la chambre du rendez-vous en leur souhaitant :

— Qu'Allah vous rassasie!

Mais il avait à peine tourné les talons que les petites négresses demeurèrent bouche bée. Elles poussèrent un grand cri de stupéfaction. La marmite était vide, l'avalanche des fleurs avait fondu. Il ne restait dans leurs corbeilles que les belles-de-nuit qu'elles avaient cueillies elles-mêmes avant les largesses du sorcier...

... Isaac n'attendit pas longtemps. Dans la vaste salle aux provisions, ses regards scrutateurs examinèrent un moment les jarres alignées comme un bataillon d'hommes, contenant le beurre salé, l'huile, la graisse et les viandes en conserve. Il supputa la fortune que pouvaient représenter, aussi, les sacs de semoule et de tuzelle qui s'échafaudaient jusqu'au plafond. Tout cela devait être employé aux repas de la noce, — de la noce de la Fille du Douar! Et de nouveau, la promesse qu'il avait faite à Ali le pâtre lui assombrit l'âme! Enfin... Isaac s'en remit à Dieu.

Il y avait un rideau de toile, dans le fond, qu'une main blanche, chargée de pierreries, souleva, et Lalla Gousseum parut. Oh! qu'elle était belle, cette blonde aux longs yeux moqueurs, aux mouvements légers comme ceux d'une biche! Son premier mot fut pour souhaiter la bienvenue à Isaac.

— Tu sais, — lui dit-elle, — que j'ai appris que tu étais en possession du chevreau noir! J'en ai été tellement heureuse que je t'ai fait préparer beaucoup de gâteries pour tes enfants !

— Et qui t'a vendu mon secret? — demanda Isaac fort étonné.

— Ah! ça... Si je te le disais, mon trésor s'évanouirait!

Elle reprit :

— Alors, Isaac, dis-moi vite ce qu'il faut que je fasse! Je veux avoir un enfant avant cette Fille du Douar que notre Sidi semble adorer et dont je meurs de jalousie! Tu le sais également : la bénédiction de mon beau-père nous conduit au Paradis! C'est un saint.

— Je le connais, — dit Isaac pensif, — c'est un saint, un vrai saint.

— Oh! Isaac, — s'exclama la jeune femme en se tordant les mains, — si je pouvais avoir un enfant!

Le Juif contempla dans les yeux l'élégante et souple Lalla Gousseum.

— Tu es jalouse, toi, de la Fille du Douar? Tu ne saurais rien lui envier. Vous êtes l'une et l'autre la satisfaction d'Allah.

— Non, Isaac, cette fille est belle, belle comme une colline surmontée d'un marabout! Je crains que notre Sidi nous change toutes pour Nedjma; et si elle avait un enfant, alors

nous n'existerions plus! Et maintenant, dis-moi, Isaac, vite, ce qu'il faut que je fasse de ce chevreau!

— Voici, ma fille : tu vas le faire dépouiller par une vierge. Avec sa chair, tu prépareras un couscous que tu serviras aux chats sur les terrasses, dès que la lune se lèvera. Et de sa peau tu garderas les poils noirs dans un petit sac. Ensuite, il faudra te rendre sur le bord de la mer, tout près de Collo. Là-bas est une grande plage de sable fin. C'est l'époque de l'année où s'y réunissent les femmes du pays qui ont le même désir que toi. Tu trouveras de vieux derviches qui ferment eux-mêmes en les cousant les bords de vos gandourahs. Puis il est un autre derviche qui vient vous prendre dans ses bras puissants, vous emmène et vous plonge le corps tout entier à un endroit profond de l'eau. Auparavant tu auras fait voltiger les poils du chevreau au-dessus de ta tête. Si tu t'évanouis, c'est que l'émotion aura été assez forte et que les djinns t'auront frappée, marquée pour être mère. Mais tâche, — ajouta Isaac en baissant la voix, — tâche d'appartenir à ton mari le soir du retour!

La jeune mauresque buvait les paroles du sorcier. Quand il eut fini, elle tira de son corsage quatre doublons.

— Pour ton premier café, Isaac. Mais si j'ai un enfant, ah! si j'ai un enfant! tu auras ta vraie récompense!

Elle frappa dans ses mains. Une négresse géante se montra.

— Bonngor, donne à Isaac quelques mesures de semoule, un cruchon de miel, un de beurre et fais cueillir une corbeille de fruits. Tu ajouteras les cinq douzaines d'œufs qui sont à gauche du poulailler. Cependant, — dit-elle à Isaac afin de donner le change, — viens jusqu'à la maison pour faire ton souhait de noce au beau-père. Pas au fils : tu ne le verrais point. Il n'a pas quitté les bras de sa femme depuis hier à sept heures, — murmura-t-elle en pâlissant, et elle disparut.

« Pauvre Gousseum! soupira Isaac, comme tu dois souffrir sans que personne s'en aperçoive ici! Toi si fine, si belle, que nulle femme ne peut égaler dans le sourire ni la délicatesse! On t'a préféré une Fille du Douar... Ah! l'homme, l'homme est né inassouvi! »

Isaac s'avança vers les tonnelles de roses et de jasmin. La musique se faisait câline. Il distinguait des groupes

d'hommes, ivres d'harmonie, assis sur des nattes, la tête appuyée à un arbre dont les touffes de fleurs les protégeaient. Enveloppé dans son burnous, Isaac glissait, évitant les rencontres, mais quelqu'un le reconnut.

— Oh! Isaac le sorcier! Sur Allah, tu vas t'asseoir un moment parmi nous! Hé, tchouïtchenn, sers un café à Isaac!

Comme Isaac les conjurait de le laisser passer (il était très affairé) :

— Sur Allah! — renchérirent d'autres amis, — tu vas t'asseoir parmi nous! N'échange pas le plaisir de la vie contre sa peine!

Et ils le tirèrent à eux par le bord de son burnous.

— C'est Allah qui t'a envoyé. Vois : nous n'avons plus de tabac. Nous avons passé une nuit unique. Toutes nos provisions sont épuisées. Oh! mon cher, quelle nuit! quelle nuit! Pourquoi n'es-tu pas venu la voler avec nous? Tu es un habitué du harem, toi; tes entrées et tes sorties sont libres...

On servit un café à Isaac. Isaac demeurait pensif. Cette promesse au pâtre le tourmentait à nouveau, le creusait d'ennui... Il demanda rapidement à l'un des assistants :

— Allons, quel tabac désires-tu fumer?

Tous en chœur répondirent :

— Du Mohoub! Du Mohoub!

Isaac fixa le tronc d'un arbre et s'écria :

— *Ya khenzir*[1], fais jouer le couteau des Mohoub et sers tes sidis comme leur cœur le désire!

Contre l'arbre, une planche s'étala. Un couperet s'abattit sur un amas de larges feuilles brunes. Et le tabac coula en lames fines sur les nattes...

En un clin d'œil, les hommes se groupèrent tout autour et roulèrent des cigarettes qu'ils portèrent à leur bouche en bénissant Isaac.

Lui se leva pour se rendre auprès du vieux marabout.

— Hâtez-vous! Hâtez-vous! — leur dit-il.

Et il s'éloigna, le regard doucement ironique, drapé dans son flegme habituel.

1. O porc!

III

Nedjma s'était éveillée en un lit monumental, ouvragé comme un dôme de mosquée. De grands rideaux de tulle entouraient les colonnes de cuivre, les rosaces, le dais orné de mains d'argent. La pièce était longue, profonde, éclairée par une veilleuse au bas d'un lustre. La lueur molle tremblait sur les niches, les vitraux de couleur, les arabesques et les moulures des frises; au fond, les armoires géantes, les coffres damasquinés, les glaces au cadre ovale reluisaient de telle sorte qu'on eût dit que la chambre entière s'agitait.

Nedjma porta une main à son cœur; elle allait défaillir de nouveau. Elle se vit enlacée, elle reconnut à ses côtés cette « moitié d'homme » qui l'avait ravie à son bien-aimé pâtre et qu'elle haïssait de toute son âme violente. Un frisson d'horreur secoua son corps meurtri : elle venait de se sentir femme.

Alors Nedjma souleva le bras de Ben Abdel-Azouz et le repoussa avec force. Elle glissa au bas du lit. Ses pieds nus foulèrent les tapis de haute laine et cette sensation de tiédeur molle lui souleva le cœur. Elle fit quelques pas en arrière; toute blême, dans sa courte chemise nuptiale, avec ses tressettes aux épaules et ses faveurs multicolores, Nedjma ressemblait à une de ces mariées infernales qui surgissent, le soir, devant les tombes des marabouts... Elle tendit un bras menaçant vers le lit où son époux était demeuré immobile.

— Tu te souviendras de moi! — lui cria-t-elle. — Je suis la Fille du Douar, et ma vengeance sera asssi grande que le mal que tu m'as fait!

Ses yeux se portèrent sur une draperie marocaine. Elle l'arracha du dossier d'un sofa et la roula autour de ses reins, pour couvrir sa nudité. Un moment, elle promena ses regards autour d'elle, sur tout ce luxe, et son visage exprima un tel dédain, un tel écœurement que le Sidi en fut humilié. Il descendit à son tour et se traîna auprès d'elle :

— Nedjma, oublie! — supplia-t-il. — Tu es ma femme maintenant, je t'aime, je te rendrai heureuse! Tu seras le trésor de ce harem!

Nedjma étouffait. Des senteurs de musc lui tiraillaient le cerveau. Ces tentures, ces hauts meubles, ces tapis lui dévoraient l'air.

— Oh! — s'écria-t-elle en portant les deux mains à sa tête, — ma montagne, mon air libre, ma tente rousse sous le ciel! et les cascades et la rivière, et les sons de ta flûte, oh! Ali, qui me les rendra jamais! Je veux retourner à ma montagne! — dit la Fille du Douar et elle releva la tête et elle fixa son Sidi et elle frappa du pied. — Si tu m'aimes, moi je te hais comme le sang de mes dents! Ou tu me rendras ma liberté, ou je ferai un crime!

Une portière de velours s'écarta ; l'imposante mère de Ben Abdel-Azouz parut, toute vêtue de blanc. Elle toisa la Fille du Douar comme un justicier. Elle s'avança vers elle, lui arracha sa draperie.

— Tu es ici l'esclave et tu vas obéir à ton maître!

Elle était suivie d'une caméristequi élevait dans ses bras du linge de rechange. Nedjma tremblait de colère, d'impuissance... Lorsque la mariée fut revêtue d'une gandourah de soie rose, la caméristequi se retira, emportant la chemise nuptiale. Des you-you retentirent sous les galeries, une salve de carabines éclata dans le jardin.

Le cœur de Nedjma bondit de désespoir, sa face superbe prit un air de défi. Mais Lalla Malika lui toucha l'épaule et la poussa vers le lit.

— Meurs là! — lui ordonna-t-elle. — N'en bouge plus jusqu'au matin!

Des sanglots éperdus firent grelotter Nedjma.

— Étouffe ta voix, — menaça la reine de céans, — ou je jure sur la vie de mon fils unique qu'au bout du grand pin où mes ancêtres faisaient pendre leurs condamnés (et elle montra du doigt le jardin), ta tête se balancera tout à l'heure!

Puis se tournant vers Sid Abdel-Kader :

— Viens. N'entends-tu pas tes amis qui t'acclament? Ils veulent te féliciter.

La Fille du Douar se raidit. Elle eût tant voulu crier à ces citadins que l'enfant de Mimich ne serait jamais esclave, qu'elle n'aurait point de maître, qu'elle entendait au contraire qu'on lui obéît, à elle!

Elle ravala sa réplique. Elle aurait plus de chagrin encore que l'on rît d'elle, que les autres femmes de Ben Abdel-Azouz et tous ces étrangers la traitassent de mariée sans pudeur.

Le Sidi et sa mère se retirèrent. Nedjma s'assit sur le bord du lit, essuya ses larmes avec rage... Ses yeux jetaient des lueurs effrayantes et son cœur ruminait une vengeance terrible.

IV

Ce matin, Isaac est seul, assis devant son établi, la mine inquiète. Il se lève pour se servir lui-même, décrocher les pincettes, attiser le feu, renouveler l'eau de la cruche... Il reprend sa place, agacé par ce dérangement continuel.

Il a laissé Yaaqoub malade à la maison. Ce n'est peut-être rien : une indigestion... Ils ont passé de si bonnes fêtes! Le *Ioum Kippour* fut très doux, pas du tout pénible...

Ce petit lui manque. D'autant que, la veille, il a reçu une commande qui presse : de gros clous d'argent pour les haïks d'une mariée bédouine.

— Enfin! — soupire Isaac, — il faut accepter le temps comme il vient!

Mais ce qui le préoccupe par-dessus tout, c'est la visite du pâtre dans ce maudit matin! Il va falloir s'exécuter. Il lui a pris toutes ses économies, à ce pauvre enfant, et ce petit chevreau grâce auquel l'abondance règnera chez lui pendant plusieurs mois. Il faut qu'il s'arrange à le faire pénétrer au harem...

— Comment cela va-t-il se passer, mon Dieu, mon Dieu!... D'un autre côté, Lalla Gousseum m'a dit que Sid Abdel-Kader ne veut plus s'arracher des bras de sa nouvelle femme!

Isaac pose son chalumeau, prend une prise de sa tabatière, croise les bras, et tout en humant à petits coups le tabac fin et parfumé au géranium, il réfléchit au moyen de faire rencontrer Ali le pâtre et son ancienne fiancée. Sa conscience est tumultueuse. Quoi! il trahirait la loi sacrée du harem, de ce harem où la confiance en lui est illimitée! Cela ne lui porterait pas bonheur...

A ce moment, la silhouette du vieux Zouaoui passe devant le seuil du gourbi. Zouaoui tourne et retourne sa matraque entre les doigts, accuse sa bosse, pousse quelques menus gémissements. Enfin, il articule un faible : *Salam alik, ya Sidi!* Isaac est tellement absorbé dans sa hantise d'Ali et de Nedjma qu'il n'a rien entendu. Zouaoui s'impatiente :

— Hé, sorcier! Tu es devenu sourd?

Cette fois, Isaac relève la tête.

— Qu'Allah t'assourdisse, vieux chacal! Qu'est-ce qui me vaut ta visite malchanceuse de si bon matin?

Zouaoui pénètre dans le gourbi.

— Je... Je voulais te demander un petit service, un petit conseil... si tu ne me le faisais point payer...

— Ah! — marmonne Isaac, — réponds au salut d'un musulman, tu en es pour un pain! Allez, parle vite, je n'ai pas de temps à perdre!

— Tu sais que je suis très pauvre, — dit Zouaoui en s'asseyant sur ses talons maigres, face à Isaac. — J'ai amassé quelques sous en travaillant...

— Oui, — songe Isaac, — je connais ce travail... Qu'Allah te maudisse, vieillard de feu! C'est bien ta rapacité qui est cause que je me trouve dans le plus grand embarras de ma vie, à l'heure qu'il est! Allez, parle, allège tes discours!

— Je voulais, — continue Zouaoui, — je voulais faire fructifier ce petit argent, le faire... tu sais... pour gagner seulement de quoi manger un morceau de pain!

— J'ai compris. Je vais te donner un conseil, un seul. Tu ne viendras point m'en demander d'autre?

— Sur Allah! Sur Allah!

Mais Isaac n'a aucune foi dans le serment de Zouaoui. Aussi bien se promet-il de le brûler, de l'écorcher à vif pour se débarrasser de lui à tout jamais.

— Bien, — reprend-il en fixant le vieil avare dans les yeux. — Tu vas acheter une grande quantité de chaînes d'oignons, autant que tes économies te le permettront. Tu les arroseras d'eau pendant quelques jours, afin qu'ils gonflent, tu sais, et pèsent lourd dans la balance! Puis tu les entasseras dans un endroit très humide. Toute cette préparation est nécessaire pour conserver ce légume le plus longtemps possible. Et à

mesure que l'hiver avancera, l'oignon augmentera de prix. Allez, — termine Isaac en faisant de la main le geste de balayer, — laisse l'air battre ta place!

Zouaoui s'en va, gambadant presque au milieu des figuiers de Barbarie. Sous son vieux crâne pelé danse déjà la sarabande des douros qu'il entrevoit en bénéfice sur les centaines de milliers d'oignons qu'il ne manquera point d'acheter. Certes, il pourra revendre jusqu'à deux sous pièce ce légume indispensable pendant la rude saison! S'il s'était retourné pourtant, il aurait vu l'éclair de joie malicieuse qui passe au travers des longs yeux dormeurs d'Isaac le sorcier...

A peine Zouaoui a-t-il disparu que la vieille Kharbassa, qui le guette au coin du sentier depuis un moment, se faufile à son tour dans le gourbi.

— Ah! que me veut encore celle-là? — bougonne Isaac, — S'en va le fatigué, vient celui qui veut se reposer!

— Isaac, Isaac... pour qu'Allah te fasse vivre longtemps... je t'en prie! Regarde : je m'en vais nu-pieds sur les routes, et ce matin, je dois me présenter au palais des Abdel-Azouz pour apporter les beignets au miel de la possession des époux...

— Eh bien! que veux-tu? Que je t'achète des souliers, moi? Ton Zouaoui est devenu riche. Ne pouvait-il pas t'en faire cadeau d'une paire?

Kharbassa lui montre une pièce de deux francs.

— Vois, Isaac, ce que j'ai réussi à lui dérober après mille et mille ruses, le soir, pendant qu'il ronflait! Il les a toutes serrées dans une outre, quelque part, et malin celui qui les découvrira! Il est rouillé comme un vieux pilon de fer! J'ai couru avec cette pièce tous les étalages des brocanteurs du marché aux mûres. Il n'y a pas de *blaghi* à moins de cinq francs. Je voulais que tu me souffles sur ma pièce, ô Isaac, et j'irais d'une course me protéger de cette honte et de cette nudité!

Isaac en a assez de ces deux mendiants. Quel moyen, bon Dieu, de se débarrasser encore de cette vieille à la face de misère? Il lui prend les deux francs qu'il glisse tranquillement dans la poche de son seroual et lui tend en échange un bout de papier.

— Ferme ton poing.

La vieille serre de toutes ses forces.

— Souffle.

Elle souffle. Un gros douro tout neuf étincelle au creux de sa main ridée!

— Cours, — lui dit Isaac, — cours au premier cordonnier venu! Ne t'attarde pas à marchander!...

Et tout à coup, voici le pâtre! Ali arrive, surexcité, les traits bouleversés, sa gandourah neuve froissée, tachée de boue... Il contemple le juif avec des regards hallucinés.

— Et maintenant, Isaac, — hurle-t-il, — ta promesse, vas-tu enfin l'exécuter?

La menace gronde au long de ses paroles entrecoupées... Il fait voltiger au-dessus de sa tête sa matraque qui siffle comme un arbre dans le vent.

Isaac redoute le scandale. Il pose sa large main sur l'épaule d'Ali, s'efforce de l'apaiser. Il le fait entrer, et soigneusement referme sur eux le gourbi.

Cependant, Kharbassa arrive chez le brocanteur. En toute hâte, elle choisit une paire de mules brodées d'argent. Elle tend le douro pour payer. Sa face devient blême. Le marchand est tout surpris. Qu'est-ce que ce rond de papier chiffonné? Mais le marchand est un vieux taleb, finaud et bon vivant. A la consternation de la bédouine, il a deviné que c'était là un tour d'Isaac le sorcier. Il rit de tout son cœur.

— Ah! Ah! Ah! L'avaleur a roulé le profiteur!

Kharbassa revient sur ses pas, court, grimpe, halette, afin de réclamer à Isaac au moins sa petite pièce de deux francs! Mais elle trouve le gourbi fermé, et le passant le plus perspicace aurait cru comme elle qu'il était vide.

V

La journée s'annonçait chaude. Dans la demeure des Abdel-Azouz, tout était repos et silence. Un grand vide errait sous les dômes et le long des arcades. Au dehors, des senteurs plus musquées, plus voluptueuses montaient des treilles de jasmin.

Dans la chambre nuptiale, allongée sur un matelas, le

regard cramponné à quelque vision, la Fille du Douar était parée avec une grâce luxueuse et superbe. On l'avait habillée d'un costume de satin blanc garni d'arabesques d'or; des mules de velours vert serties de perles couvraient le bout de ses pieds nus; et sa tête, aux traits énergiques, que soutenait son bras, était rehaussée d'un foulard rose aux franges couleur de miel.

Auprès d'elle, comme un jouvenceau qui aime pour la première fois, se traînait son époux. Sid Abdel-Kader était hâve, défait. Sa bouche vicieuse semblait s'être amincie encore. Son habit de drap beige froissé, les égratignures qu'il portait à la face, l'éclat terni de ses yeux indiquaient que la lutte avec la Fille du Douar avait été âpre.

— Nedjma, — suppliait-il, — daigne poser un regard sur ton Sidi! Nedjma, je meurs, je meurs par toi!

Et il serrait rageusement, de ses dents plaquées d'étoiles, un mouchoir de soie mauve. Mais le roc est immobile : la Fille du Douar demeurait pareille au roc de sa montagne.

D'en bas, cependant, la mélodie d'une flûte invisible, tour à tour suave et furieuse, pénétrait par un mirador, cherchait à envelopper le cœur, à faire sombrer l'esprit de ces deux êtres, qu'un objet différent poignait d'angoisse. Nedjma avait regretté le son de la flûte dans l'air du douar. Elle en avait manifesté la nostalgie à son époux, le soir des noces, et Sid Abdel-Kader ne l'avait point oublié. Maintenant, jour et nuit, la flûte ne cessait plus. Caché dans quelque bouquet d'arbres, Youssoufi, le célèbre flûtiste de Saïda, Youssoufi, qui dans sa jeunesse avait charmé les serpents et les vierges, Youssoufi jouait interminablement pour la Fille du Douar et pour le maître, seuls, livrés à l'amour sous les hautes voûtes, dans la chambre profonde, au milieu du silence qui s'était fait pour eux et où tremblait, de temps à autre, le susurrement des vasques dans les cours intérieures, comme un sanglot...

Nedjma soupira, en se tordant les poings :

— Oh! la danse, la danse me dissiperait cet ennui!...

Le Sidi quitta sa pose implorante, se rapprocha d'elle et tout réjoui :

— Quoi, ma reine? Tu veux que l'on danse? Mais tout de

suite, les plus belles danseuses exécuteront pour toi les danses les plus originales : turques, syriennes, algériennes... Tu sais que ni l'orchestre ni les houriates ne désertent chez nous, qu'ils sont toujours là pour divertir leurs sidis!

Nedjma hocha la tête, souleva dédaigneusement l'épaule. Non, ce fat n'avait point compris. Une crispation de tous ses nerfs l'agitait.

— Oh! l'époque, — songeait-elle, — l'époque où tu arrives est irrésistible!

Cette semaine en effet, ç'allait être la semaine de la danse du fer, et Nedjma était la plus puissante *djebdaïa* de la contrée. C'était son démon qui la tourmentait et l'appelait dans ses bras. Il lui soufflait : « Viens, c'est l'heure de t'abandonner à moi, ô maîtresse du *djdib*! »

Alors, ç'aurait été le gourbi neuf sur les cornes de la montagne, au milieu des solitudes, son beau pâtre au corps nerveux l'admirant et ne désirant qu'elle, la peau de mouton étalée blanche sous la lune et qui les attendait. Ils étaient seuls, leurs souffles chauds se confondaient... Elle aurait dansé le djdib au son de la flûte de son bien-aimé, et, le corps harassé, brisé par la danse, elle serait venue rouler dans ses bras...

— O marabout de Sid El Mokhfi, — murmura Nedjma en pressant sa poitrine, — pourquoi m'as-tu écrit sur le front cette séparation de ma montagne et de mon bien-aimé? La séparation dans la vie est plus déchirante que dans la mort!

Le Sidi fit un pas en arrière et se mordit les lèvres jusqu'au sang. Sa face blême prit un air mauvais. Ah! il eût ordonné que l'on pendît celle qui lui grillait l'âme! Combien il regretta que sa famille eût perdu le droit de faire hisser des corps à l'arbre dont sa mère avait parlé le soir des noces! Gigantesque, dans le fond du domaine, étalant ses rameaux à l'air du large, ce pin centenaire avait vu agoniser sur son flanc des milliers de rebelles, qui l'avaient nourri de leur chair, — car on les enterrait à son pied. Aujourd'hui encore, les Mozabites appelaient cette demeure la maison hantée. Lorsque, pour se jouer d'eux, on proposait de la leur vendre, ils détournaient la tête avec un frisson d'horreur, en maudissant ceux qui y étaient nés!

Mais non : Sid Abdel-Kader ben Abdel-Azouz n'eût pu ordonner la mort pour la nouvelle femme de son harem. Il aimait trop Nedjma. Il n'était pas rassasié d'elle. Il reprit son air doux et soumis. Il se pencha vers Nedjma, le plus près possible, pour voir dans ses yeux toute l'âme ardente de cette sauvage. Il lui dit :

— Mais je cherche à te comprendre! Pour toi, j'échangerais toutes les femmes. Tu es l'orgueil de ma maison. Je voudrais deviner ta pensée, aller au-devant de ton désir. Oh! dis-moi ce que tu veux! Crève-moi le cœur, mais parle!

— Eh bien! — dit Nedjma en fixant sur lui ses regards chargés d'ennui, — ce silence que tu as fait autour de nous achève ma tristesse et me tue. Je veux que l'on me danse la danse de chez nous!

— Celle des montagnes, des nègres? Le *djdib*? — s'exclama Sid Abdel-Kader en reculant de nouveau. — Non, non, impossible! Elle n'est pas admise dans le harem!

Ce refus exaspéra Nedjma. Elle jeta au loin le coussin qui la soutenait et se leva, puis elle marcha jusqu'au fond de la pièce, écarta d'un mouvement brusque un rideau de pourpre et s'accouda à l'appui d'une fenêtre. Son beau visage exprima la douleur du prisonnier. Elle mesura du regard l'espace de ce jardin que les musulmans appelaient le Paradis vert...

— Ouf! dans quel tombeau Allah m'a-t-il jetée! Quel ennui, quel ennui!... Tout est silencieux, ici. L'oiseau même n'ose élever la voix. Les paroles sont fades, la musique sourde, la danse molle. Les amitiés même ont la couleur de la mort. Oh! quel monde, dans quel monde m'as-tu enlisée, ô Dieu!... Et toi, Ali, que fais-tu? Comment le vieux Zouaoui t'a-t-il déchiré l'âme en t'annonçant mon départ vers d'autres bras? Ah! si je pouvais courir là-haut, à la petite hutte que tu avais arrangée pour moi! Mais comment m'évader d'ici? Les fenêtres sont grillagées, les portes lourdes, les murs aussi hauts que des minarets. Et des négresses surgissent de partout comme des sauterelles et vous épient de leurs gros yeux qui luisent comme des boules de feu dans la nuit... Et cet époux auquel on m'a attachée, qui me suit comme l'ombre suit le soleil! Ne m'a-t-on pas dit qu'il ne

quitterait cette chambre que dans quatre jours? Et pour moi les nuits comptent doubles, car je le hais, cet homme, autant qu'une marâtre!...

L'image d'Ali son fiancé lui tendit les bras. Il était beau et ferme. Il avait un cou que le yatagan du janissaire n'aurait pas fait ployer. Et il lui apparaissait dans le cadre de sa chère montagne, du ciel bleu, de l'air vivifiant, du cours d'eau parmi les menthes et les troupeaux de biches...

Une caresse effleura sa joue. Nedjma sursauta. C'était son mari qui revenait à elle pour tenter de conquérir cette âme qui demeurait à son âme aussi étrangère, aussi fermée qu'au premier jour. Ah! que n'eût-il offert pour être aimé d'elle! Il sentait que rien ne l'avait ébranlée dans ses premières amours : ni la menace, ni l'éloignement, ni les toilettes, ni les bijoux, ni la splendeur de cette maison. A ce palais elle préférait sa hutte; à ces roseraies, à ces orangeries, les aloès et les cactus de Mimich; à cette vie fastueuse, la vie libre des gazelles. Elle lui avait juré que, vivante, elle ne lui appartiendrait plus, depuis cette nuit de noces. Et elle avait tenu parole. Quoi donc, que devait-il faire pour lui arracher ces affections tenaces, surtout ce dégoût qu'elle manifestait à son approche?

Sid Abdel-Kader ferma les yeux de douleur. Nedjma allait s'éloigner de nouveau. Elle avait quitté la fenêtre où elle était accoudée pour se diriger vers une autre. Il l'arrêta au passage, la saisit à la taille et la pressa contre lui.

— Je t'aime, Nedjma, je t'aime plus que jamais je n'ai rien aimé, même ma mère!

Elle se détacha aisément de son étreinte et le menaça de son doigt rougi de henné.

— Ne me touche plus! — lui cria-t-elle.

— Oh! Nedjma, ne t'écarte pas de moi ainsi! Tu me fais souffrir horriblement! Nedjma! je t'en supplie...

Elle se tenait droite, inflexible, au milieu de la chambre, l'écrasant du regard. Le Sidi heurta son front de sa main brûlante et se laissa choir sur un divan. Elle demeura interdite, le front bas, méprisant plus que jamais cette attitude d'homme implorant une femme qui ne l'aimait pas...

Soudain, Sid Abdel-Kader se leva.

— Tiens, — clama-t-il, — tu la veux, cette danse, pour te désennuyer! Eh bien! tant pis, on va te satisfaire!

Il frappa dans ses mains. La flûte cessa. Il y eut un branle-bas dans l'escalier de mosaïques, et Youssoufi parut.

— Que désire mon maître?

— Appelle tes femmes, dis-leur de venir danser la danse de la dechra, sur l'heure!

A cet ordre, Youssoufi baissa les yeux. Il examina Nedjma d'un regard oblique, devina que la montagnarde n'avait point cédé. Et Youssoufi songea en se retirant que l'amour de la Fille du Douar serait funeste à son maître.

Elles entrèrent une à une, par la porte voûtée, à demi nues, enveloppées dans une fouta sombre, un *bendaïr* en mains, qu'elles agitaient au-dessus de leur tête. Elles étaient jeunes, belles, avaient des formes dures. Un brûleur d'encens les escortait, aux longs cheveux crépus, qui promenait son récipient fumeux de l'une à l'autre, tandis que déjà le *dov-dov* harmonieux et chaud des tambours de basque attirait les corps à la volupté de son rythme, les tordait, les pliait, les cabrait, et le souffle des danseuses, embrasé, hurleur, jaillissait sous les dômes comme l'appel du démon...

Nedjma regardait fixement. Cette nuée de négresses dansant le *djdib* évoquait pour elle les réjouissances du douar. Réunis sur la petite place du marabout, les nègres battaient du tam-tam, les brûleurs d'encens secouaient leurs fourneaux, les négresses poussaient des you-you, et les voisines, à tour de rôle, venaient danser autour du tombeau. Bientôt, dans le bacchanal effroyable, elles s'anéantissaient évanouies sur la dalle du saint. Vite alors, les vieilles accouraient, les arrosaient d'une cruche d'eau puisée à la source. Elles se disputaient autour de ces femmes étendues comme des mortes pour les interroger, pour tirer d'elles le secret de l'avenir et du passé mystérieux. Que d'intrigues ne se découvrait-il point, que de passions défendues, que de crimes cachés sous les tentes et sous les grands arbres!

Quand arrivait son tour à elle, les hommes abandonnaient leur travail aux champs, venaient en foule sur la placette. La sébile s'emplissait de gros sous de cuivre et toute la

djemaâ de Mimich criait à Allah, acclamait, bénissait en chœur la Fille du Douar!

Nedjma s'étourdit. Doucement, le rêve en elle prenait corps... Elle se dressa. Elle arracha tout à coup son costume de satin brodé d'or et vola au milieu des danseuses, dans une légère chemise de tulle rose...

VI

La place du douar est en effervescence. C'est le marché, ce matin. Les petits ânes arrivent, chargés de légumes, de couffins de fruits, de fourneaux en terre cuite, d'outres gonflées d'huile ou de lait aigre, de marmites de beurre et de cruchons de miel. Les Arabes sont en grand nombre. Le petit café maure, d'ordinaire bien calme, où sur l'unique banc sont assis, de l'aube à la nuit, deux habitués devant un vieux jeu de dames, le petit café regorge de consommateurs. Le banc est chargé de nattes et les nattes sont encombrées de burnous. Le patron a embauché un petit montagnard pour l'aider à répondre aux nombreux clients qu'il n'arrive pas à satisfaire. Ceux-ci frappent dans leurs mains, s'impatientent, crient, insultent la religion, se font réprimander par quelque derviche, et des discussions, des rixes même s'engagent...

Isaac fait aussi son marché du samedi. Il passe rapidement, fend la foule de sa haute stature et son burnous brun fait tache sur tous les autres. Il répond aux salams respectueux des montagnards. Il est très pressé, car une vieille Mauresque, bossue et tremblotante, l'attend devant son gourbi. Son marché serait bientôt terminé s'il découvrait une denrée qui semble manquer totalement...

« Diable! se dit Isaac en prenant une pincée de tabac, est-ce que la peste serait entrée dans les œufs? »

Il lui en faut coûte que coûte : Yaaqoub est alité, pris par la fièvre, et en pareil cas, on en a toujours besoin dans un ménage... Enfin, à force de tourner autour de la place, il aperçoit un monticule d'œufs derrière lequel le propriétaire cherche à dissimuler son visage. Sans doute ne tient-il pas

à vendre à ce Juif marchandeur et dont il est l'obligé... C'est le vieux Zouaoui. Il redoute qu'Isaac ne lui fasse payer sa consultation de l'autre jour par une douzaine d'œufs. Pourtant, il jubile en pensant aux chaînes d'oignons qu'il a entassées sous un abri de fortune et aux beaux bénéfices qu'il réalisera cet hiver. Mais Isaac l'a reconnu; il feint de n'avoir rien compris à la manœuvre du vieil avare.

— Combien vends-tu la douzaine? — lui demande-t-il, et il porte deux doigts à son gousset.

Zouaoui, après une longue hésitation, répond :

— Ils ne sont pas à vendre, mon ami!

— Pas à vendre? Et pourquoi sont-ils là, amoncelés à terre? Tu crains que je ne te paie pas ou que mon argent ne vaille pas celui d'un autre? Allons, allons, ne fais pas l'agonisant, et dis-moi combien tu en veux, de tes œufs.

Cette fois, Zouaoui s'agite sur son derrière efflanqué.

— Ecoute, Isaac : moi, je veux gagner un morceau de pain. Il va me falloir te les vendre comme aux autres! Tu sais, ils sont chers, aujourd'hui, ils brûlent! Il n'y en a pas un sur le marché!

— Je le sais, bandit, tu les a tous achetés. Allons, vends-m'en une vingtaine et trêve d'agonie!

— Tu sais, Isaac, comme aux autres! — insiste Zouaoui. — J'en veux un sou pièce.

— Douze sous la douzaine! Tu veux t'enrichir, Kabyle!

— Eh! si tu ne les veux pas, laisse-les! Je trouverai à les vendre. Ils seront bien plus rares à la fin de la semaine!

Et Zouaoui achève sa réflexion en détournant la tête :

— Sur Allah, le Juif est toujours embêtant!

Isaac reçoit le coup et ne dit rien. Il ramasse son burnous, s'assied tranquillement sur ses talons.

— Allons, je vais te les payer comme tu demandes. Mais auparavant, je ne t'en achèterai que deux. Si je les trouve frais, je t'en prendrai deux douzaines. S'ils sont avariés, tu me les rembourseras!

— Oh! — s'exclame Zouaoui, — pour cela, je suis tranquille : ils sont frais comme des yeux d'enfant!

Isaac prend deux œufs dans le tas, et d'un coup sec, les casse l'un contre l'autre. Magie! Stupéfaction! Au lieu du

liquide jaune et blanc au fond de chaque œuf, se trouve collé un louis de vingt francs! Zouaoui ouvre des yeux ronds, écarte les bras au-dessus de son tas d'œufs.

— Tiens, — dit Isaac d'un air étonné, — tu vends des œufs aux louis d'or? Ils étaient encore bon marché. Tu avais raison... Allons, termine-moi le compte.

— Oh! non, non, non! — s'écrie Zouaoui avec vivacité, — je ne veux plus vendre!

— Et pourquoi? Tu es obligé de me compléter la douzaine...

— Non, non, je ne veux plus vendre! Crois-tu que je suis assez fou pour vendre un sou des œufs au fond desquels se trouve un louis de vingt francs?

— Eh! Va te faire pendre! — dit Isaac en se relevant et feignant d'être fâché, — va te faire pendre avec tes œufs! La mer soit sur toi!

Des enfants, des femmes qui ont assisté à la discussion sont écartés par le bédouin qui gesticule comme un diable.

— Disparaissez-moi de là! — hurle-t-il en les menaçant de sa matraque, — je ne veux pas vendre! Disparaissez!

Il s'asseoit sur ses talons et se met à casser les œufs, deux par deux. Bientôt, il les casse dix par dix. Les louis coulent sur sa qechchabïa, sur la natte qu'il a étalée... Ses petits yeux s'enflamment, ses hanches tressautent de joie. Il cueille les louis à mesure, et les glisse dans son outre huileuse, qu'il n'abandonne jamais. Avec le bruit que font les derniers œufs, un rire sarcastique éclate derrière Zouaoui. Zouaoui tourne la tête. Il aperçoit Isaac, qui, debout contre un platane, caresse sereinement sa barbe. Il reporte ses yeux sur les louis. Brusquement, il se sent mouillé, enlisé sous la matière gluante... Les louis ne sont plus là... Zouaoui nage dans une mare d'œufs cassés! Le vieil avare se dresse d'un bond :

— O gens! O mes frères! Le juif m'a ruiné, le juif m'a ruiné!

Il se déchire les joues, secoue sa matraque et court sur Isaac. Mais il se heurte au gros arbre. Isaac le sorcier a disparu.

VII

Nedjma se trouvait enfin seule, dans la grande chambre nuptiale. On lui avait passé sa tenue du matin, une gandou-

rah de crêpe bleu aux abondants pompons de soie. Ses lourds cheveux rebelles étaient liés à la nuque par un ruban de couleur tendre. Elle s'était délestée de tout l'attirail des bijoux et des fanfreluches. Sa gorge luisait comme un sultani. Fatiguée de voir se réfléchir son image dans la multitude des grandes et des petites glaces, elle traînait son ennui de sofa en sofa. Elle respirait plus aisément, toutefois, depuis que son mari avait fait sa première sortie. Dieu ! L'avait-elle appelé, ce septième jour! « Mais la nuit ne tardera pas à revenir, » songeait-elle. Et de nouveau la lutte, les supplications, les menaces allaient recommencer.

« Oh! ces nuits, ces nuits qui n'en finissent plus! » s'écria-t-elle tout haut, sans prendre garde aux deux petites négresses qui attendaient ses ordres pour l'aider à sa toilette. Car Nedjma devait s'habiller et recevoir ce matin les autres femmes de Ben Abdel-Azouz, qui se préparaient à lui rendre la visite du septième jour et à lui apporter les cadeaux de noce. Nedjma n'y pensait point. L'envie de fuir la hantait. Fuir ce sépulcre, ces murs blancs, ce soleil pâle!... Elle allait aux fenêtres, en secouait les barreaux. Ses bras retombaient, découragés, le long de son corps...

Les petites négresses, assises dans un coin, la regardaient avec des yeux apeurés. Elles se pressaient l'une contre l'autre.

— Qu'a-t-elle, cette lalla? Elle ne ressemble pas aux autres...

— Oh! non. Depuis qu'elle est entrée ici, tout le monde est triste. Le Sidi a toujours l'air d'avoir pleuré...

Et leur conversation à demi-voix continuait, entre le pied du lit royal et une table marocaine surmontée d'une aiguière d'or...

Des pas lourds s'entendirent sous la galerie. C'était la négresse Ambaraka-Boum qui arrivait précipitamment :

— Lalla peut-elle recevoir une visite? Une vieille femme du douar, sa vieille nourrice, que sais-je? une ancienne connaissance...

Le cœur de Nedjma bondit. Une femme du douar... Oh! avoir des nouvelles de là-bas, du lieu de ses amours, humer sur cette nouvelle venue le parfum, l'air de ses chères montagnes...

— Oui, oui, — répondit-elle vivement, — fais-la entrer!

— Tu sais, — fit remarquer Ambaraka-Boum, — que mes lallates sont prêtes à venir te rendre visite! Ne t'oublie pas. Tu n'es pas encore habillée, et les cadeaux doivent être reçus avant midi! Ici, c'est un harem, ce n'est pas un fondouk! — acheva-t-elle en s'éloignant.

Quelques instants après, la vieille femme, bossue et tremblotante, qui s'appuyait sur un bâton, ce matin même, devant le gourbi d'Isaac, était là, face à Nedjma. A peine la Fille du Douar l'eut-elle examinée, lui eut-elle demandée : « Qui es-tu? Et qui t'envoie? » que cette femme s'écria :

— Tu ne me reconnais pas, ma Nedjma chérie? Je suis Ali, ton Ali!

En même temps, Ali arracha ses oripeaux et découvrit son visage. Nedjma poussa un cri. Mais elle se ressaisit aussitôt. Son regard venait de rencontrer celui des petites négresses, ahuries dans leur coin...

— Allez-vous-en! — leur ordonna-t-elle, — attendez-moi dans le jardin!

C'était trop tard. Les petites négresses avaient assisté à la scène. Elles s'enfuirent donner l'alarme, conter aux favorites l'audace qu'avait eue un homme de pénétrer dans le harem sous un costume de femme!

Dès qu'ils furent seuls, Ali et Nedjma s'enlacèrent dans un délire d'amour et d'allégresse.

— Ali, Ali, mon bien-aimé, — hoquetait Nedjma, — toi ici, toi...

Elle lui frôlait la poitrine restée nue dans l'échancrure de la gandourah, elle secouait sa jolie tête échevelée, elle absorbait son haleine!

— Ma vie, tu sens notre montagne, le douar, l'air libre...

Ali se taisait. Il semblait qu'une idée fixe le préoccupât.

— Comment as-tu fait pour arriver jusqu'à moi? — reprit Nedjma, passionnément. — Qui t'a déguisé ainsi, t'a blanchi la peau au *tfel* vinaigré? Qui s'est occupé de toi, de ton chagrin? Pauvre esseulé!...

Ali restait comme lointain. On l'eût dit sourd aux questions de Nedjma. Il passa une main sur son front moite.

— Je ne sais plus... Le juif... le sorcier...

Soudain, il saisit Nedjma et l'entraîna au bout de ses bras nerveux. Il la contempla dans les yeux.

— Nedjma! Jure que tu me diras la vérité!

Elle le regarda, de plus en plus étonnée. Elle ne retrouvait pas chez son fiancé les mêmes tendresses, les mêmes gestes câlins, voluptueux... Ali avait bien changé. Ses manières brutales l'inquiétèrent.

— Nedjma, — reprit-il, — est-ce toi qui m'as abandonné... pour un autre homme?

— Oh! Ali, ils t'ont trompé... ils t'ont trahi! Non, ils m'ont vendue, vendue, pieds et poings liés, comme un mouton pour l'abattoir!

Un éclair de joie flamba dans les yeux du pâtre.

— Bien. Et maintenant, dis-moi encore : est-ce que tu as su te défendre? Est-ce que je suis arrivé à temps?

Et comme Nedjma semblait ne point comprendre :

— Est-ce que tu es toujours vierge? — s'écria-t-il.

Elle hocha la tête, mais ne baissa point les yeux.

— Non, Ali, hélas! Je suis depuis sept jours déjà sa femme...

— Quoi, Nedjma? Tu as appartenu à un autre? Oh! quelle trahison! quelle trahison!

Ayant hurlé, il chancela, comme sous un coup de masse.

— Ah! écoute-moi! — ordonna-t-elle. — Tu sais que je n'ai jamais dit que la vérité : le Sidi profita de mon évanouissement occasionné par un bain chaud qu'il m'avait fait prendre... Mais j'ai juré que, vivante, il ne m'approcherait plus!

Malgré ces fermes paroles, Nedjma ne parvint point à calmer son fiancé. Le feu de la jalousie était monté au front du montagnard. Il repoussa Nedjma et s'avança vers la fenêtre, où le soleil coulait à travers le grillage du moucharabieh. Et sur un ton menaçant :

— Allah! Allah! Jusque-là tu m'as trahi, jusque-là!

Des sanglots étouffèrent sa voix. Nedjma eut peur pour sa raison.

— Ali! — supplia-t-elle, — tu menaces Dieu, toi, le saint pâtre! Dis, dis vite : grâce à toi, ô Dieu des musulmans, toi qui partageas les religions, grâce à toi j'ai Nedjma sous mes yeux! Dis-le vite, Ali, bien-aimé, calme-toi, taris ta peine,

je t'aime, mon âme, ma pensée, ma vie sont toujours à toi!

Ali demeurait grelottant, muet, l'esprit ailleurs... Alors, elle lui entoura le cou de ses bras et lui souffla à l'oreille :

— N'aie pas peur, Ali, bien-aimé : nous aurons notre vengeance!

A ce mot de vengeance, le pâtre se roidit. Il grinça des dents, ravala ses larmes.

— Oh! Nedjma, — gronda-t-il, — il faut nous venger! Oui, nous venger! Viens!

Les deux amants vinrent au moucharabieh, se tenant par la taille. Ils levèrent les regards au firmament, et Ali, le saint pâtre des Beni-Mesra, rugit :

— Sur Allah, sur Sid El Kebir, nous nous vengerons du fils de Sid Abdel-Azouz!

Des rires, des frou-frous de soie, des grincements d'escarpins neufs, des cliquetis de khelkhal résonnèrent sous les voûtes des galeries. Nedjma perdit la tête.

— Vite, vite, bien-aimé! — implora-t-elle en ramenant à Ali le haïk sur le visage. — Vite, voici les femmes de Ben Abdel-Azouz! Passe par ce corridor qui conduit au jardin!

— Et là je t'attendrai jusqu'au soir, pour que nous partions ensemble? — demanda Ali.

— Oui, oui, je te le jure! Mais sois prudent, et nous nous vengerons!

Nedjma n'eut que le temps de se coiffer d'un foulard d'or, de passer une fremla blanche garnie d'appliques vert pomme, et les lallates pénétrèrent une à une, lentes, harmonieuses, éblouissantes de beauté. Elles étaient vêtues de costumes pareils, roses à ramages d'or; toujours trop pâles, mais artistement fardées. Elles s'avancèrent vers Nedjma et lui dirent toutes ensemble :

— Qu'Allah nous fasse gagner! Que ta chance, en s'unissant à la nôtre, nous amène la paix et le bonheur!

— Et qu'Allah donne longue vie à notre époux, le diadème de notre tête, pour que nous puissions demeurer toujours fières! — dit l'aînée des femmes, une brune aux grands yeux, au profil droit des musulmanes énergiques.

— Amen! — prononcèrent les autres.

Nedjma ne dit rien. Elle prit de leurs mains les sautoirs,

les bracelets, les épingles, les porte-parfums que chacune lui tendait et les déposa à mesure sur un sofa, d'un geste négligent. Puis, lorsqu'elles eurent offert leurs cadeaux, les lallates vinrent s'asseoir sur le grand matelas qui occupait le milieu de la chambre, elles s'alignèrent ainsi que des pèlerins devant une dalle de marabout. La mariée dut s'asseoir au milieu d'elles.

— Il n'y aurait plus de place pour une nouvelle femme, qu'Allah bénisse! Il est plein jusqu'au bord! — dit la plus jeune, la blonde aux longs yeux moqueurs qui était revenue le matin même de son pèlerinage aux environs de Collo. Elle tenait à la main un bouquet d'herbe de là-bas, dont la senteur aiguë avait attiré l'odorat de Nedjma. La Fille du Douar reconnut la rue, la rue bleue qui poussait aussi sur les pentes de Mimich, — tandis qu'elle examinait les deux négrillonnes entrées à la suite des lallates et qui s'étaient accroupies à la même place que tantôt, contre une draperie dans les plis de laquelle elles semblaient se confondre. Leur air tranquille la rassura. Sans doute n'avaient-elles rien vu, ou rien compris...

Nedjma s'abusait. Le hasard seul avait permis que la scène ne fût pas révélée. Les petites négresses contournaient déjà les galeries pour aller avertir les lalattes, quand l'apparition de leur père les avait figées. Youssoufi les avait toisées de son œil fourbe :

— Où courez-vous ainsi?

— Pardonne-nous, père, nous allons dire ce que nos yeux ont vu!

— Qu'avez-vous vu?

— Un homme déguisé en femme, qui s'appelle Ali et qui a pénétré ici. Il est en ce moment dans la chambre de la mariée!

Youssoufi devina bien que c'était Ali le pâtre qui venait à la rescousse... Mais il était périlleux de dévoiler le drame. Youssoufi craignit les réprimandes, la juste punition que le maître pouvait lui faire subir pour avoir négligé la surveillance du harem. Il mesura le danger : c'était une bonne place perdue... Aussi regarda-t-il les deux négrillonnes fixement et les menaça-t-il en leur montrant le fouet.

— Vous allez couper votre langue et la clouer ici! Que ce secret soit enterré dans votre poitrine! Est-ce compris?

Et il agita le nerf de bœuf. Elles baissèrent la tête : c'était leur façon de promettre l'obéissance.

Maintenant, elles paraissaient tranquilles, les deux petites négresses, assises derrière leurs lallates blanches... Nedjma eut un soupir de soulagement.

— Qu'as-tu à soupirer ainsi? — lui dit la jolie blonde. — Ton cœur n'as plus rien à désirer. Le Sidi est plein de prévenances pour toi! Il ne tourne même pas les yeux vers nos petits rideaux qui s'agitent et se soulèvent sur son passage. Depuis sept jours, il n'a pas revu mon ombre!

— Oh! oui, — renchérit Baya, une jeune rousse, — il nous a oubliées, nous ne comptons plus pour lui!

Les autres approuvèrent d'un soupir.

— Oh! — repartit l'aînée, — c'est à son retour dans les anciens bras que nous pourrons juger de son affection pour nous! Nos aïeux le disaient : le nouveau a fort bon goût, mais le passé, ne l'abandonne pas...

Et les sourires gracieux, les sous-entendus, les œillades significatives allèrent leur train... Nedjma était préoccupée. Elle songeait à Ali caché dans le jardin, que quelque serviteur pouvait découvrir! Alors, que se passerait-il?... Le seul regard de ces femmes aux consciences pures, si vertueuses par habitude ou par défaut d'occasion, la ferait mourir de honte! Au fond, Nedjma les méprisait un peu. Elle ne leur trouvait aucun caractère. Elles se respectaient les unes les autres, elles avaient mêmes goûts, même idéal, mêmes qualités, mêmes défauts, même costume, — sauf cette jolie blonde qui semblait plus pimpante et plus délurée.

Afin de détourner cette conversation qui l'exaspérait, Nedjma dit à Lalla Gousseum :

— Passe, passe-moi, je t'en prie, ces fleurs sauvages, que je les aspire jusqu'à perdre le souffle pour dissiper mon ennui!

L'exquise petite femme la dévisagea un instant :

— Tu aimes aussi les fleurs sauvages? Mais ce bouquet m'a coûté beaucoup d'efforts! Si tu veux me le payer, je te le cède...

— Avec quoi? — fit Nedjma étonnée. — Je n'ai pas un sou rouge....

— Oh! ce n'est pas de l'argent que je demanderais : pour moi il n'a aucune valeur...

— Quoi alors? — interrogea la Fille du Douar, sincèrement ignorante.

— Eh bien! de l'amour.

— De l'amour? Quel amour?

— De notre Sidi. C'est demain seulement qu'il doit gagner ma chambre. Mon tour fut long à venir, car tu as mis un intervalle par ton arrivée. Ma foi, si tu veux ce bouquet, cède-moi ton tour ce soir!

— Oh! Oh! tu n'as rien demandé! — s'exclamèrent les autres en riant de bon cœur. — Tu n'es pas exigeante, pauvrette! Pour un bouquet de fleurs sauvages, tu voudrais qu'elle t'abandonne l'aimé de son désir? Quelques tiges de rue, c'est tout ce que vaut une nuit d'amour de notre Sidi?

— Ah! chacun paie avec sa monnaie! — répliqua Lalla Gousseum. — Allez, qu'en dis-tu?

Nedjma était revenue de sa surprise. Elle se rendait compte du respect, de l'amour exclusif dont le Sidi jouissait dans le harem.

— Oh! — répondit-elle, — je te le cède, je te le cède, pour cette nuit et pour les autres, si tu veux! Donne-moi ici la touffe de rue!

Et elle tendit la main pour s'en emparer.

— Tiens, tiens, belle mariée! — s'empressa Lalla Gousseum. — Voilà le pacte conclu. Jure sur le marabout Sid El Kebir!

— Je jure, — dit Nedjma et elle porta le bouquet à ses narines et en aspira la senteur de toutes ses forces, — je jure même sur Sid El Mokhfi qui me vit naître!...

— Que?

— Que je t'abandonnerai mon tour chaque fois qu'il reviendra.

La foudre fût tombée au milieu de ces femmes qu'elles n'eussent pas été plus consternées. Elles se levèrent toutes ensemble, et huit bras se tendirent vers la Fille du Douar.

— N'as-tu point honte, femme, de vendre ton mari pour un bouquet de fleurs sauvages! Serait-il de diamants que nous n'aurions point fait le serment que tu viens de faire! Quoi! Est-ce ainsi que tu aimes notre Sidi? En as-tu d'autres qui le remplacent? Tu es une sans-gêne. Oui, on nous avait

déjà soufflé que tu n'étais pas une fille de harem. L'oiseau des champs n'admet point le paradis!

Elles se turent, tremblantes, attendant une réponse... Mais Nedjma détourna la tête et, à pleins poumons, aspira la senteur de la touffe de rue. Elle murmura, en fermant les yeux :

— Oh! qu'elle sent bon! surtout lorsqu'elle vous a été donnée!

— Reprends ta parole, fille sans cœur! — s'écria l'aînée des femmes. — Et promets une offrande au marabout Sid El Abed pour avoir juré ainsi! Et toi, Gousseum, nous espérons que tu ne feras pas cela. Se faire céder le tour, obliger le Sidi à venir à toi!

— Ah! mes amies, moi je suis trop heureuse pour lâcher cette occasion... Pensez-vous que je lui rende son tour! Tant pis : c'est juré, c'est juré!

Et Lalla Gousseum s'en alla, en secouant les plis de son seroual rose.

— Si la chance m'est donnée, vous voulez me l'ôter, vous?

Les autres femmes s'éloignèrent de même, sans saluer la mariée. Nedjma entendit l'un d'elles ricaner, toute frémissante :

— Eh quoi! Vous imaginiez-vous que c'était une fille de race! Un mari pour elle, ou un amant... Vous m'avez fait rire, tantôt, en lui demandant si elle en avait d'autres! Qui nous dit qu'en courant les montagnes, son cœur ne s'est pas accroché à quelque ronce?

— C'est vrai, c'est vrai...

Cependant qu'un joli rire moqueur fusait là-bas, au bout du corridor...

VIII

Le soleil se couchait. Un flamboiement d'or clair illuminait la cour et les galeries. Les têtes curieuses des femmes de Ben Abdel-Azouz s'agitaient aux moucharabiehs des chambres diverses. Il y en avait aux fenêtres ogivales et jusqu'aux lucarnes. Elles chuchotaient encore sur l'incident du matin, et comme le moment n'était guère éloigné où le Sidi ren-

trerait, elles devenaient plus nerveuses, excitées par la curiosité, par une pointe de jalousie...

Maintenant, elles étaient surtout occupées de ce qui allait se passer entre Lalla Gousseum et le maître de leur cœur. Elles n'étaient point du même avis à ce sujet. Les unes croyaient à l'audace de la jolie blonde. Les autres déclaraient qu'elle n'oserait jamais arrêter le Sidi à son passage et lui dire : « Halte-là! Ta place est ici. » Elles courbaient le front à cette pensée et murmuraient : « Qu'Allah nous garde la raison! »

— Cependant, que fait Lalla Gousseum? Elle n'est point parmi nous, ni à la fenêtre de sa chambre... Sans doute doit-elle préparer le dîner et les friandises pour cette nuit d'amour!

Nedjma, seule dans la chambre nuptiale, aspirait le parfum des fleurs sauvages et les caressait de ses doigts.

« Grâce à vous, songeait-elle, je suis libre ce soir! Je puis réfléchir à mon évasion, je rejoindrai mon bien-aimé qui m'attend depuis ce matin en un coin du domaine et qui doit être transi d'angoisse! » Elle allait et venait dans la longue chambre, obsédée par le désir de rejoindre au plus tôt Ali. Elle attendait l'ombre, le retour du Sidi que les you-you des négresses ne manqueraient pas d'annoncer.

« Lorsque le Sidi sera prisonnier dans les bras de la belle Gousseum, que chacune se sera retirée dans sa chambre, je serai moins surveillée, pensa-t-elle. Oh! cette nuit! (et elle regarda le ciel encore enflammé) cette nuit qui va m'unir à mon bien-aimé sera longue à paraître! »

Le Sidi ne se fit guère attendre. A peine le soleil eut-il dépassé la vasque de la cour que des you-you retentirent dans le jardin. La maison s'emplit de frou-frous précipités, des cris des petites négresses qui battaient des mains : « Voilà le Sidi! Voilà le marié! Qu'Allah lui prête longue vie! » Puis un silence solennel se fit. Chacune retenait son souffle. Sid Abdel-Kader, habillé d'un costume de satin couleur abricot, parfumé comme une femme au sortir de son bain et tenant, roulées à une tige de buis, des guirlandes de jasmin, pénétra d'un pas triomphant. A la porte, il tendit ses burnous à Youssoufi, et alerte, l'œil brillant, il traversa la galerie pour se diriger droit vers la femme aimée. Il lui sembla qu'il y avait un Ramadan qu'il ne l'avait vue! Mais comme il s'engageait

dans l'escalier, une petite négresse, discrètement, vint à lui :

— Sidi, — lui dit-elle sur un ton de confidence, — lalla te prie de t'arrêter à sa chambre...

Surpris, inquiet, le Sidi demanda :

— Qui est ta lalla?

— Gousseum, — répondit la négrillonne avec un brin de malice dans le regard.

Après une minute de réflexion, le Sidi continua de monter les degrés de mosaïque.

— Dis à Lalla Gousseum que je m'arrêterai un autre jour, demain peut-être... Ce soir, je ne puis.

Les autres femmes qui étaient aux aguets rougirent pour Gousseum du refus du Sidi et se voilèrent la face avec leurs franges d'or. Néanmoins, dès que le Sidi eut atteint la chambre où on le priait de faire halte, une portière aux plis fauves s'écarta et Lalla Gousseum parut, sous un costume de brocart vert garni de dentelles d'argent.

— Arrête! — dit-elle, et elle retint Sid Abdel-Kader par la main.

Elle s'avança vers lui jusqu'à le frôler et le fixa de ses beaux yeux d'amour :

— Ce soir, tu es mon bien!

Ce visage rosé, cette chair éblouissante, parfumée au musc, cette taille souple qui s'offraient à lui ne furent pas sans troubler le Sidi. Et puis la vision de Nedjma qui le dédaignait, de cette Fille du Douar au sang chaud, à la parole aigre et suave à la fois comme la grenade du pays, se dressa sous son front. Il demeura distrait, ne rendit point sa caresse à Gousseum qui la mendiait. Gousseum devina que l'image de sa rivale triomphait sur elle. Malgré tout, elle se cramponna à son espoir; elle allait dire que... Le Sidi l'interrompit et la repoussa doucement :

— Non, non, Gousseum... Ce soir? Es-tu devenue folle? Me faire casser mon septième jour de noce... Un autre jour, demain, quand ton tour viendra, je ne m'esquiverai point, au contraire!

Mais Gousseum le regarda longuement, et lui retenant la main prisonnière dans la sienne :

— Écoute-moi, Sidi : tu perds ton temps. Cette fille des montagnes ne t'aimera jamais!

— Qu'en sais-tu? — repartit Sid Abdel-Kader et il retira brusquement sa main.

Gousseum alors releva le front. Ses narines délicates palpitèrent et blêmirent.

— Je le sais, — déclara-t-elle avec assurance, — car la Fille du Douar m'a vendu votre dernière nuit!

— Vendu notre dernière nuit? — répéta Sid Adbel-Kader abasourdi.

— Oui, et pour quelques fleurs des champs que j'avais rapportées de mon pèlerinage...

Le Sidi pâlit jusqu'aux tempes. Le coup avait porté. La rivale était satisfaite. Sid Abdel-Kader se mordit les lèvres. Il se ravisa aussitôt, s'efforça de dissimuler son trouble et son chagrin. Il dit à Gousseum :

— Oui, c'est encore une primitive. Elle n'a point nos sentiments. Elle ne songe pas à la portée de ses actes. Mais vous m'êtes aussi précieuses les unes que les autres, chère Gousseum. Je vais t'en donner une nouvelle preuve : ce soir même, au lever de la lune, tu seras dans mes bras. Toutefois, je veux auparavant aller donner une leçon à cette audacieuse sur les règles d'un harem et les habitudes du maître de la maison!

Il se pencha vers la jolie blonde, et posa un baiser sur ses joues glacées. Et il s'éloigna, redressant la tête, mesurant son pas, pour essayer de conserver toute sa dignité devant ses femmes.

IX

Appuyée au cadre d'un moucharabieh d'où elle dominait les treilles, les palmiers, les pins dans la féerie du soir, Nedjma réfléchissait à son évasion. Elle s'était habillée d'une chemisette de tulle piquée de rubans roses, d'un long seroual gris perle. Ses regards luisaient tel un fanal de fête, le modelé de son bras contre la lucarne eût tenté un dieu.

— Nedjma! — s'écria le Sidi dès qu'il fut au milieu de la chambre.

Elle ne l'avait point entendu venir; ses pieds dans les bas fins avaient glissé sur le tapis. Elle sursauta, étonnée de le voir là, devant elle... Aurait-il eu le droit de rompre le pacte, ou sa femme ne l'aurait-elle point prévenu à son arrivée?

— Nedjma! — répéta le Sidi d'une voix brisée, — pourquoi as-tu cédé notre dernière nuit de noces?

Il venait à elle, les bras tendus, les yeux suppliants. Elle demeura à la même place, sans reculer d'un pas. Contrairement aux jours précédents, elle se montra résignée, prit un air de repentir plutôt que de défi. Pourtant, lorsque le Sidi fut trop près, que d'un bras il voulut l'enlacer, elle l'écarta doucement.

— Non, — dit-elle, — Sidi, laisse-moi regarder le soleil qui descend là-bas, sur nos sommets...

Elle reprit sa pose languissante. Sid Abdel-Kader s'approcha d'elle, tenta de l'enlacer de nouveau. Cette fois, elle ne le repoussa point. Oh! cette taille cambrée, la senteur de cette chair ferme et rebelle poignaient l'âme du Sidi... Nedjma faisait mille efforts pour contenir son dégoût. Elle se cramponnait au cadre du moucharabieh. Et comme il s'apercevait de cette angoisse sur son visage :

— Nedjma, qu'as-tu? Tu me désespères! Je t'aime! Parle! J'accomplirai tous tes désirs!

— Oui, — dit Nedjma, — je m'étiole ici, enfermée... J'étouffe... Je voudrais sortir un peu, jusqu'au fond du jardin, aller regarder le soleil là-bas, de ce pavillon...

Elle indiquait du doigt une petite vérandah au milieu des orangers, avec des arcades, des dentelles de marbre, qui offrait au musulman un abri pour la prière du soir.

La voix de Nedjma acheva de griser le Sidi. Le Sidi oublia tout : le mépris par lequel elle l'avait traité jusqu'à cette heure, la dernière nuit d'amour vendue pour quelques fleurs sauvages et sa promesse de revenir dans les bras de Lalla Gousseum qui l'attendait à son moucharabieh, les yeux levés vers le firmament, impatiente de voir s'évanouir le soleil et apparaître le croissant de lune!

— Oh! oui, — haleta Sid Abdel-Kader, — je ferai tous tes caprices, tous! Mais sois à moi, Nedjma!

La Fille du Douar regarda au loin, de son doigt tendu montra le reposoir et dit :

— Là-bas...

— Viens, viens, Nedjma! — clama Sid Abdel-Kader, et il porta une main à sa poitrine pour remercier Dieu.

— Viens, — répéta-t-il avec force.

Nedjma jeta sur ses épaules un haïk de soie. Ses yeux noirs luirent d'une flamme intense; tout son visage prit un air de triomphe...

Ils parcoururent les galeries, silencieux, la main dans la main, rasant les murs, jusqu'à une toute petite porte dont le Sidi possédait la clef. Il laissa passer Nedjma d'abord, referma avec soin, glissa la menue clef dans sa poche.

Longtemps, ils allèrent par le jardin. Le firmament avait pâli, la féerie du couchant s'estompait. Les allées semblaient plus larges, tous les parfums s'éveillaient. Les jasmins couvraient le sol de leurs étoiles blanches, et les fleurs du soir, panachées de feu et de rose, ouvraient tout grand leur cœur au serein.

Nedjma marchait en avant maintenant, secouée d'une impatience qu'elle eût voulu réprimer. Ils atteignirent enfin le pavillon. Des matelas couraient sur la mosaïque, des rideaux de peluche s'enroulaient autour des colonnes torses. De là, le panorama était infini et superbe. La Mitidja s'étendait à leurs pieds, grasse, opulente, parcourue des reflets du ciel. C'étaient les champs de céréales, les orangeries, les pinèdes, les villages blancs, que toute la violence africaine des jaunes et des rouges colorait tour à tour... Là-bas, vers la mer, par delà les monts, l'astre du jour sombrait.

Nedjma s'assit sur un matelas, ferma les paupières à demi, tenta de percevoir le souffle de son bien-aimé. Sid Abdel-Kader vint à son côté, lui prit une main.

— Ma reine, — murmura-t-il.

Nedjma, pour toute réponse, baissa les yeux. Enhardi par cet abandon, Sid Abdel-Kader porta une main à son corsage.

— Non, non... Laisse-moi me reposer un instant... Ce grand air, cette lumière dont mon être fut privé m'étourdissent, — dit-elle d'une voix soumise comme pour une prière.

Le Sidi obéit. En lui, l'espérance s'était assise.

Nedjma se leva, fit lentement le tour du pavillon, cherchant une silhouette qu'elle croyait distinguer, mais que les feuillages imprécis défendaient encore... Elle alla s'accouder à un angle de la terrasse, le plus dégagé d'arbres. Elle fut rejointe par le Sidi. Un moment, il admira sa taille appuyée à la balustrade, son regard attaché au loin à quelque vision pleine de mystère, sa bouche saine, au sourire rare...

Brusquement, le soleil avait disparu. L'ombre était venue les surprendre. Dans le ciel printanier, la lune montait, lumineuse et délicate. Un bruit sec de croisée qui se ferme claqua dans l'espace! C'était Gousseum qui, lasse d'attendre, se retirait dans sa chambre...

Elle venait d'apercevoir le Sidi et sa nouvelle épouse sur la vérandah, et une fois encore, le démon de la jalousie s'était emparé d'elle.

— Allah, verse un peu de cendre sur la brûlure de ma poitrine! — implora Gousseum. — Pour aucune des femmes que le Sidi a ajoutées au harem, mon cœur n'a senti la cuisson de telle sorte! C'est que, pour aucune de nous, le Sidi n'a montré autant d'amour!... Cette femme le rend fou! Quoi? L'attirer dans le jardin, hors du lit nuptial! Aucune religion ne permet à une mariée de déserter sa chambre une dernière nuit de noces! Dans quel but vont-ils ainsi, par ce clair de lune, au milieu de ce jardin désert? Je pensais qu'ils étaient dans les bras l'un de l'autre, et que c'était pour cela que le Sidi m'avait oubliée...

Gousseum revoyait le maître, ses attitudes... Elle commençait à comprendre que la Fille du Douar résistait toujours au Sidi, lui faisait payer cher cet amour montagnard auquel il avait voulu goûter. Elle se rappela les petites fleurs sauvages et le serment de Nedjma...

— Pourquoi, — se demandait Gousseum, — pourquoi la Fille du Douar n'aime-t-elle point le Sidi, cet époux si riche, dont le harem est le plus envié du pays?...

La pensée que Nedjma pouvait répugner à cette vie fastueuse ou avoir au cœur un autre amour n'effleura même point l'esprit de Gousseum.

Elle fit quelques pas dans sa chambre, se regarda au

grand miroir ovale. Son joli visage était blême, son nez fin pincé par la douleur. Lentement, elle se déshabilla, laissa glisser sur le tapis son costume de brocart aux dentelles d'argent. Elle s'enveloppa dans une gandourah d'étamine qui donna à son teint une pâleur d'ambre, rayonnant à travers le léger tissu. Elle dénoua son foulard de tête : sa chevelure blonde croula jusqu'à ses pieds nus.

Puis elle s'étendit sur un sofa, poussa un long soupir.

— Oh! que de peine perdue! — murmura-t-elle en fermant les yeux.

Et Gousseum revit la route poudreuse sous le soleil de midi, qui conduisait à la plage de Collo. La multitude des femmes stériles, à demi nues, attendaient assises au bord de la mer... Il y en avait de presque vieilles, avec leurs mamelles tombant jusqu'au ventre et de toutes jeunes, dont les seins pointaient à peine entre les haïks. Toutes grelottaient de peur sous leur costume de bain. Tandis que les mères, tantes, grand'mères qui les avaient accompagnées allumaient des bougies multicolores, brûlaient de l'encens sous le dôme proche du marabout de la fécondité... Oh! la sensation affreuse de la noyade, le bras vigoureux qui les avait saisies une à une après qu'on leur eut cousu à la hâte les bords de la gandourah, et une à une, les avait plongées au fond de l'eau! Ce fut l'évanouissement, puis le douloureux réveil sur le lit de sable, d'où Lalla Gousseum s'était levée brisée. Elle était encore malade de l'effarement et de la secousse. Elle avait exécuté à la lettre les prescriptions d'Isaac, en qui elle croyait comme en un saint. Hélas! à quoi bon? La clause dernière et essentielle n'avait pu être accomplie...

— A quoi bon? — répéta Gousseum et elle rouvrit ses beaux yeux sur le tapis.

Les autres femmes, s'étaient endormies. Un silence absolu régnait dans le harem.

...Sid Abdel-Kader voulut arracher Nedjma à sa contemplation, croyant que, maintenant, elle lui permettrait tout... Mais Nedjma venait d'apercevoir Ali qui avançait en rampant le long des allées vers la terrasse... Elle ne manifesta aucune surprise de la brutalité du Sidi. Elle s'agrippa à la

balustrade. Sid Abdel-Kader sentit sa taille se tordre dans ses bras. Puis soudain, elle se débattit de toutes ses forces et s'écria :

— Je t'avais défendu, moitié d'homme, de t'approcher de moi! As-tu oublié mon serment?

Des pas précipités sous le feuillage arrêtèrent le Sidi dans un nouvel élan.

— Qui va là? — cria-t-il de sa voix efféminée.

— C'est moi! — répondit une voix forte qui tremblait de rage. — Si tu es un homme, descends ici!

Le Sidi revint à Nedjma, comme pour lui demander assistance.

— Qui est-ce? Reconnais-tu cette voix?

— Oui, — dit-elle. — Et toi, ne la reconnais-tu pas?

— Non, non, Nedjma, je te le jure...

Sid Abdel-Kader défaillait. Un tremblement nerveux agitait tous ses membres.

— C'est celui de qui tu as volé la femme! — déclara Nedjma.

— Le pâtre est ici! Il a osé me narguer dans ma demeure! Attends! (Et la jalousie imprima une secousse à son courage.) Je vais appeler mes nègres et le faire sortir à coups de fouet!

Nedjma le retint par le bras.

— Arrête! — lui dit-elle. — Tu ne feras pas cela, lâche!

Elle le fixa dans le regard, jusqu'à l'âme.

— Tu es un homme. Descends le faire sortir avec tes bras...

A ce moment, le pâtre apparut à la balustrade. La lune éclaira sa tête fière, rejetée en arrière, ornée de boucles drues, ses yeux qui brillaient comme des lampes, ses poings massifs, ses jambes nerveuses arquées entre les balustres. Nedjma l'admira un instant et murmura :

— Oh! bien-aimé, qu'Allah te protège!

De nouveau, le pâtre apostropha le Sidi :

— Descends ici, — lui cria-t-il, — voleur de femmes!

Alors, le Sidi n'y tint plus. Le mépris que sa femme lui jetait à la face, la certitude maintenant qu'elle lui préférait ce sauvage, la colère d'avoir été trahi, les insultes de ce pâtre firent qu'un peu de la vaillance de ses ancêtres lui

remonta au cœur. Il passa une main sous sa veste, s'assura de son stylet. Et il s'élança sur son rival.

... Lalla Gousseum se tournait et se retournait sur son sofa. Le sommeil ne voulait point venir. Le cœur lui saignait de jalousie en pensant que le Sidi prodiguait à une autre, à une nouvelle venue, les preuves de son amour...

Soudain, le bruit d'une lutte attira son attention. Elle s'assit sur sa couche. « Serait-ce le Sidi qui se heurte à la résistance de la Fille du Douar? pensa-t-elle. Oh! Allah, tu donnes toujours des fèves à qui n'a point de dents!... »

... Le montagnard aux mains de fer avait entraîné le Sidi comme une paille vers un recoin obscur du domaine. Et Nedjma, sans pousser un cri, assistait à la lutte invisible.

Elle entendait le heurt des poitrines, les coups résonnaient comme sous une poignée de métal; le souffle rageur des combattants arrivait jusqu'à elle, fidèlement rapporté par l'écho de la nuit.

Elle n'eut point le temps de se ressaisir : le corps à corps ne dura pas. Bientôt un cri, suivi de la chute d'une masse sur la terre humide, lui apprit que le combat avait pris fin.

Inquiète du silence qui régna tout à coup, elle tendit l'oreille.

Elle sauta les marches du pavillon et courut vers les deux hommes. Elle vit, pleine d'épouvante, le Sidi étendu à terre; le pâtre était penché sur le cadavre de son ennemi...

... Gousseum, là-haut, demeurait attentive. Le calme qui s'était fait brusquement la surprit. De noirs pressentiments lui venaient en foule. Elle se lassa vite de cette incertitude. Elle se leva, ouvrit une croisée, se pencha et prêta l'oreille... Rien. Un silence de mort planait sur le jardin. La terrasse, là-bas, était vide, les deux époux avaient disparu. Gousseum, inquiète, s'enveloppa fiévreusement dans un haïk et courut réveiller ses deux petites négresses. Elles dormaient au fond de la chambre, roulées comme deux boules derrière une tenture. Gousseum écarta la draperie et les poussa du pied.

— Levez-vous! — leur dit-elle. — Levez-vous vite et suivez-moi!

Zora et Ambaraki se relevèrent sur un coude, frottèrent

leurs yeux de leurs poings fermés et demandèrent, en étouffant un bâillement :

— Où veut aller lalla à cette heure-ci? Les étoiles dansent et la lune se penche...

— Marchez! — ordonna Gousseum d'un ton autoritaire que les fillettes ne lui connaissaient point. — Il n'est pas tard, les veilleurs ne sont pas encore passés!...

Elles abandonnèrent leur natte bien à regret et suivirent leur maîtresse silencieusement.

— Où veut nous mener lalla? — se demandaient-elles encore tout étourdies. — Lalla, quand il lui arrive de nous réveiller, c'est pour que nous mêlions de musc l'eau de sa cuvette d'argent, que nous parfumions son linge de rechange ou renouvelions les bougies du grand lustre.

En traversant la galerie, Gousseum passa devant la chambre nuptiale. Elle vit avec terreur que la porte était entre-bâillée! Elle pénétra. Le lit était rangé, les longs rideaux tirés; pas le moindre désordre ne se découvrait...

Gousseum continua ses recherches, en suppliant les marabouts de ne lui faire apprendre que des événements heureux! Dès que le petit groupe fut au bas de l'escalier, l'air frais du jardin acheva d'éveiller les négrillonnes qui suivaient Gousseum dans un demi-songe. La voyant qui s'engageait dans certaine allée obscure, elles la retinrent par son haïk.

— Pas par là, lalla! Pas par là! Que Dieu te préserve!

— Pourquoi? — demanda Gousseum qui s'était retournée brusquement.

— Parce que...

— Parce que... quoi? — pressa la jeune femme.

— Parce que... ce matin... nous avons vu un homme qui rasait les murs du jardin... Peut-être est-il encore caché là...

— Un homme? Et qui est-il, cet homme?

— Oh! lalla, nous ne pouvons pas le dire!...

— Pourquoi?

— Parce que notre père Youssoufi nous a menacées du fouet...

— Traître! — murmura Gousseum — Qu'Allah te brûle!

Zora et Ambaraki eurent pitié de la douleur qui se lisait sur le visage de leur maîtresse.

— Mais si tu nous jures le silence, nous te dirons la vérité, lalla...

— Parlez, ayez confiance : Allah m'est témoin.

— Eh bien, ce matin, — dirent les petites négresses en baissant la voix et en portant deux doigts à leur bouche, — un homme est entré dans le harem sous un costume de femme!...

— Sous un costume de femme? — répéta Gousseum de plus en plus effarée. — Et que voulait-il, cet homme?

— Il voulait voir la mariée.

— Et il l'a vue?

— Oh! oui, maîtresse! Il s'est jeté dans ses bras en lui disant : Tu ne me reconnais pas, ma Nedjma chérie?

— Et après, que s'est-il passé?

— La mariée nous a ordonné de nous en aller au jardin. Nous avons fait semblant d'obéir... Mais en passant dans la galerie, nous avons rencontré notre père qui nous a imposé le silence. Un moment après, comme nous nous promenions en attendant que vous fussiez prêtes pour votre visite à la mariée, nous avons vu l'homme qui courait en se cachant le visage!... Notre cœur tremblait, nous sommes remontées à la hâte, nous étouffions d'envie de vous apprendre la vérité!

— Le mystère se dévoile : c'est quelque amant de la Fille du Douar! pensa Gousseum. Et cet homme est entré ici pour se venger! Et c'est pour cela que la mariée a entraîné notre cher Sidi dans le jardin, sur la vérandah, une dernière nuit de noces!

Son intuition d'amoureuse, en un éclair, lui faisait deviner tout le drame. Et cette lutte dont le bruit, tantôt, avait frappé son oreille, était une lutte d'hommes!

— Allah! fais qu'il ne soit pas mort! — implora Gousseum, et elle courut par les allées obscures...

Bientôt, son pied heurta un corps. Gousseum se jeta à genoux et puis, exhala un grand cri désespéré. Elle venait de reconnaître le Sidi, étendu en travers de l'allée. Le sang coulait de son front béant. Ses belles boucles ébouriffées se collaient à ses tempes. La jeune femme le souleva dans ses bras, mais il était déjà roide! Alors, elle le laissa

retomber sur le sol et se prit à crier, en se déchirant les joues :

— A moi, mes sœurs! A moi les amies! A moi les cœurs tendres et les cœurs meurtris!

Des croisées s'ouvrirent, des portes claquèrent. Il y eut des cris étouffés, des froissements de serouals et d'écharpes, des pas rapides sous les galeries des cours... Dans les allées, des ombres couraient, s'appelaient, chuchotaient, se séparaient en de multiples directions... Au détour d'un massif de roses, elles rencontrèrent enfin le convoi : Gousseum et les petites négresses qui portaient le Sidi comme un enfant! Elles marchaient vite, leur cœur battait, elles ne pouvaient répondre d'un mot aux questions nombreuses, pressantes, haletantes, qui annonçaient déjà les sanglots et les cris. Elles traversèrent les galeries, les cours, suivies de toute la maisonnée et pénétrèrent dans la chambre nuptiale. Là seulement, elles firent halte, déposèrent le Sidi sur le tapis. Elles arrachèrent un drap du lit de noces pour recouvrir le corps. Et puis, autour, toutes les femmes s'assirent en cercle, et se déchirant les joues, ensanglantant leur poitrine, elles commencèrent de hurler leur douleur et les chants funèbres. Au loin les échos tremblaient... Mais lorsque Lalla Malika entra, échevelée, blême, ses brus, les domestiques se levèrent et le concert de lamentations redoubla :

— Ton fils est mort! Ton fils unique, sur la tête de qui tu ne voulais jamais risquer une promesse! Il va déserter ta maison. Que feras-tu de ton grand jardin? Tu n'as plus d'enfant pour s'y promener! *Bou! Bou!* sur toi, sur ta vie désormais, pauvre mère! Approche ta poitrine, que nous la réchauffions par notre douleur!

Et les Bou! aigus, innombrables, lui sifflaient aux oreilles.

Bientôt, des hommes pénétrèrent, précédés du vieux marabout qui tremblait, sanglotait dans le capuchon de son burnous, baissé jusqu'aux lèvres... Des bougies s'allumèrent, les veilleuses pâlirent... Des prières, des murmures de voix graves coururent sous le dôme... Les femmes, une à une, se retirèrent comme des ombres : le mort ne leur appartenait plus.

TROISIÈME PARTIE

Trois jours s'étaient écoulés. Les routes de Mimich et des Glacières, les rues et les marchés de Blidah s'étaient couverts de montagnards. La qechchabïa en loques, les pieds nus, ils braillaient et gesticulaient. La fureur tordait leurs visages, enflammait leurs yeux qui roulaient dans l'orbite. Leurs bras secs brandissaient des matraques à clous, et de toutes les poitrines partait ce mot : Vengeance! Ils descendaient par groupes de cinq ou de six, frémissants, furieux à l'idée de ne pouvoir retrouver la fille du Douar et son amant. Ils étaient sûrs maintenant que c'était Ali le pâtre qui avait assassiné le Sidi, qui avait plongé dans le deuil, dans la consternation la plus profonde, le harem vénéré. Si Belkacem le Bédouin demandait grâce à Allah d'avoir secouru le jeune maudit, de lui avoir conseillé l'aide d'Isaac le sorcier! Aussi bien était-il plus ardent que les autres à sa recherche, vociférait-il par les monts et par les vallées, pour exciter ses compagnons, pour réparer sa faute devant sa conscience et devant le ciel...

Isaac le sorcier, lui, était bien triste. Assis devant son établi, la tête dans les mains, les yeux brouillés de larmes, il regardait auprès de lui la place de Yaaqoub vide pour jamais! Il évoquait ce soir de vendredi où il était rentré, les mains chargées de provisions, après avoir réussi à faire pénétrer Ali au harem. Il avait le cœur lourd, mais ses yeux riaient encore du bon tour qu'il venait de jouer à Zouaoui. Cet argent que le vieux pingre avait si mal acquis s'en irait dans les ténèbres... Il revoyait sa maisonnette, la nappe blanche sur la table basse de la salle à manger, les petits assis autour avec une figure transie qu'il n'avait point remarquée d'abord, et sa pauvre femme, d'une pâleur inaccoutumée, qu'il croyait due aux reflets des veilleuses. « Et le fils, comment va-t-il? avait demandé Isaac. — Mieux! Mieux! » avaient-ils répondu tous à la fois, et c'était comme une leçon apprise par cœur. Meqroda, aussitôt, lui avait tendu le verre du Kidouch en lui disant : « Tu iras le voir après ta prière; maintenant, il repose. » Lorsqu'il eut chanté le cantique du vendredi, les grâces à Jehovah,

Isaac s'était dirigé vers la chambre de l'enfant malade pour lui apporter le baiser paternel et la goutte de vin béni. Ses jambes fléchissaient, sa main trembla en soulevant la portière de cretonne. Il vit une veilleuse noire allumée sur la cheminée, et à terre, — ô douleur! — le corps de son fils aîné roulé dans un drap...

— C'est le doigt de Dieu! — s'était écrié Isaac.

Et sa conscience lui rappela qu'il avait aidé le montagnard à trahir le harem. Et depuis l'assassinat de Sid Abdel-Kader, le reproche devenait en lui plus aigu. Il était le seul coupable. Jusqu'à ce jour, cette grande maison était assise dans le bonheur et la paix, confiante en lui et en Dieu!

Isaac ruminait ces tristesses. Il songeait avec inquiétude à l'effervescence dans la montagne. L'alarme était donnée. De temps à autre, entre les figuiers de Barbarie, il distinguait des groupes d'hommes en conciliabule fiévreux, ou sur le versant de la colline, une traînée de burnous qui fuyaient vers la ville, et l'air s'emplissait d'un long cri lugubre!

Soudain, un homme pénétra en coup de vent. C'était Si Belkacem le Bédouin.

— Sorcier! — gronda-t-il, — tu vas nous dire où se trouvent le pâtre et sa maudite maîtresse, ou je jure sur cette matraque que ce soir tu ne mangeras pas ton pain!

Isaac comprit le danger. Le Bédouin n'était point seul. Devant le gourbi, une foule de montagnards, arç-boutés comme des lions en garde, arrêtait la lumière! Isaac contempla le Bédouin un moment, face à face.

— Tu me donneras bien une nuit?

— Oui... mais pas plus! Voici trois jours qu'aucun de nous ne dort ni ne mange. Nous ne serons tranquilles que lorsque nous aurons rejoint cet assassin, que nos lames se seront mouillées de son sang et que nous l'aurons couché dans une même tombe avec sa maîtresse! Pendant que tu feras tes recherches, nous poursuivrons les nôtres, et si l'un de nous saisit le pâtre, Juif, tu seras pardonné!

Et Belkacem donna le signal à ses compagnons. Ils s'en allèrent, choquant leurs matraques et criant à la mort...

Au douar cependant, les femmes vidaient leur fiel. Elles s'étaient emparées de Kharbassa, l'avaient couchée sur la

dalle du marabout et la sommaient de leur dévoiler où s'était cachée sa fille adoptive. La malheureuse, meurtrie de coups, les cheveux épars, la gandourah déchiquetée, avait beau lever les bras au ciel, jurer sur tous les saints qu'elle n'avait point revu la Fille du Douar depuis le soir des noces, qu'elle avait été mal reçue au harem, le lendemain, à cause de ses pieds nus et de son accoutrement misérable, les pierres, les matraques, les figues de Barbarie tombaient dru sur elle avec les insultes des voisines...

Zouaoui avait disparu. Il s'était enfui vers la cahute qu'Isaac lui avait fait louer pour enfermer ses oignons d'hiver. A peine eut-il poussé la porte qu'il faillit perdre connaissance : une puanteur effroyable s'exhalait des oignons pourris! N'importe! Il se faufila sous le monticule au-dessus duquel bourdonnait une nuée de moustiques. Mais peu après, il fut rejoint par une troupe de Beni-Salah qui le tenaient à l'œil. Sous les coups d'épaule, le taudis s'effondra. Et vingt matraques s'abattirent sur le crâne pelé du vieil avare qui émergeait du tas comme un oignon énorme. Et des poitrines sortaient ces mots : Hin! pour la Fille du Douar! Hin! pour le pâtre! Hin! pour le Sidi assassiné! La tempête ne cessa que lorsque le corps du Bédouin fut réduit en bouillie; alors, ils lancèrent sur lui une pelletée de terre et s'éloignèrent, encore insatisfaits...

Isaac, seul, réfléchissait amèrement à tous ces désastres... Il oubliait sa propre douleur pour ne songer qu'au sort des deux amants en fuite. Il tremblait en pensant qu'ils pourraient être découverts, au martyre que subiraient ces pauvres enfants entre les mains de ces montagnards furieux! Que pourrait-il faire pour eux? Isaac secoua sa tabatière : dans son tourment, il avait oublié de la regarnir... Oui, il fallait trouver le moyen de sauver ces deux êtres, pour que Dieu lui pardonnât sa faute et laissât vivre le reste de sa famille... Brusquement, Isaac se leva, enfila ses savates, ferma son gourbi. Une idée lumineuse venait de lui traverser l'esprit. Il se dirigea droit vers le harem.

Une foule grave, recueillie, s'alignait sous les arcades. Des Arabes de naissance, assis sur des nattes, un chapelet à la main, murmuraient des prières en attendant leur tour de

pénétrer dans la grande chambre de deuil, où le marabout recevait les condoléances... Isaac avisa un coin, ôta ses savates, roula son burnous et prit place parmi eux. La tête appuyée à un pilier vert, il prépara, mesura les paroles qu'il devait adresser au chef arabe tout-puissant pour faire pardonner le pauvre pâtre et sa fidèle amante...

Là-haut cependant, par delà Mimich, une symphonie de flûtes venait de jaillir dans le pur matin, dans l'air traversé des cris rauques des montagnards. Un relent de caillé et de lait aigre s'échappait des étables mal entretenues... Des enfants grouillaient nu-pieds, loqueteux, par les chemins... Mais à mesure que les sons des flûtes s'élevaient et se déployaient, les montagnards s'étaient tus. La mélodie les berçait, apaisait leurs nerfs, rafraîchissait leur sang bouillonnant... La plupart s'étaient jetés à plat ventre, avaient posé leur matraque sous le menton. D'autres s'étaient agrippés aux rochers : on eût dit çà et là des mottes de terre. D'autres enfin demeuraient debout; le tourment qui agitait leur face noueuse peu à peu se calmait. Le concert avait été organisé par Youssoufi et quelques compagnons pour attirer Nedjma et son amant hors de leur cachette introuvable. Et bientôt, une paix impressionnante environna ces grappes d'hommes, collés au flanc de cette montagne, retenant leur souffle pour écouter un groupe de jeunes nègres, court vêtus, la flûte aux dents...

C'est en vain toutefois que les montagnards comprimaient leur rage et que les flûtes lançaient aux échos les airs les plus suaves, les plus charmeurs. Nedjma était bien loin... Elle n'entendait que les larmes qui coulaient sur sa gorge et la détresse de son cœur affolé!

Après le crime accompli dans le jardin des Abdel-Azouz, Nedjma s'était enfuie avec son pâtre qu'elle avait arraché de force au cadavre qu'il serrait obstinément entre ses bras. Ils avaient traversé la ville, par les ruelles les plus désertes, les passages les plus obscurs. Ils avaient grimpé, silencieux, les sentiers de Mimich... Elle entraînait toujours son bien-aimé par le bras, ne songeant qu'à le sauver, à le cacher en certaine grotte insoupçonnable. Ils couraient, couraient, le long des rochers abrupts, dans la nuit noire...

Ce ne fut que lorsqu'ils furent parvenus sur la colline la plus éloignée de Blidah que Nedjma, reprenant haleine, mesura toute l'étendue de leur crime. Elle avait bien poussé Ali à la terrible vengeance; pas un moment, les conséquences possibles n'avaient effleuré son esprit. Deux hommes s'étaient battus pour une cause légitime : le plus fort l'avait emporté sur le plus faible, tout était dit... Mais l'affaire se trouvait être plus compliquée. Ce n'était pas un simple mortel qu'avait tué Ali, mais le fils unique d'un marabout! Et devant le danger qu'elle apercevait maintenant, Nedjma regretta profondément leur acte.

Enfin, ils atteignirent cette cachette, une grotte perdue dans la montagne, dont nul au monde n'eût pu reconnaître l'existence, — que l'amour seul, naguère, avait aidé Nedjma à découvrir. Elle s'arrêta. Elle lâcha le bras d'Ali, s'agenouilla sur le seuil et pria Dieu de les protéger contre le courroux des montagnards qui ne manquerait point d'être terrible, dès qu'ils apprendraient que le fils de leur marabout était mort, assassiné à cause d'une femme, d'une chienne, ainsi que pensaient ces hommes.

Ils pénétrèrent. Elle arracha le moins possible des broussailles qui recouvraient l'issue, afin qu'ils fussent mieux abrités des regards du dehors.

Elle était minuscule cette grotte, tapissée à l'intérieur de fleurettes mauves, de mousse et de cresson. C'était là que Nedjma et Ali étaient venus souvent, naguère, au plein midi brûlant ou à la tombée du jour, se griser entre les bras l'un de l'autre, parmi le suintement de l'eau fraîche. Et ce n'était que la vision du vieux Zouaoui qui rompait le charme de ces moments volés au destin. Oh! le beau temps, et qu'il avait été court! Combien il les avait enchantés, et il avait fui!

Ali était anéanti dans un coin, brisé sans doute par la lutte et par la course. Mais il roulait des yeux affreux, comme un être qui a peur de la nuit... Puis il ferma les paupières et au bout d'un moment, Nedjma l'entendit qui sommeillait.

— Laissons-le, — se dit-elle. — Cela le reposera, et nous parlerons de notre sort ensuite....

A son tour, elle se pelotonna dans le coin opposé, plia son

haïk, le mit sous sa tête et murmura le nom d'Allah protecteur!

Tout à coup Ali se dressa.

— Laissez-moi! Laissez-moi! — se prit-il à crier.

Il agitait la tête et les bras, grinçait des dents, tendait le poing vers un ennemi invisible.

— Laissez-moi! Je veux aller chercher Nedjma, ma femme! Je la veux! Mort à celui qui me l'a volée! Je lui volerai son crâne, ses entrailles! Malheur à celui qui me la touchera! Tiens, la voilà qui vient! Je la vois, là-bas, sur le chemin de l'oued!

Un grand rire sarcastique hachait ces paroles...

Nedjma terrifiee s'approcha d'Ali, tenta de le retenir et de le calmer. Mais sa force était devenue monstrueuse; il la repoussa violemment. Elle, douce, patiente, revenait de nouveau; et comme il s'était tu, subitement affaissé, elle se jeta dans ses bras,

— Ali, mon aimé! — supplia-t-elle. — Regarde-moi : je suis Nedjma, ta fiancée, je serai désormais ta femme! Mon chéri, je suis là, dans tes bras! Nul ne m'en arrachera plus jamais!

Hélas! Ali le saint pâtre, Ali qui l'avait adorée, ne la reconnaissait plus!... Alors, elle s'écroula à ses pieds en sanglotant et en implorant Allah!

— Oublie ta douleur, — conjurait Isaac, — de même que j'ai oublié la mienne, pour venir au secours de ce brave enfant...

Avec chaleur, sans omettre un détail, Isaac avait conté au vieux marabout l'idylle d'Ali le pâtre et de la Fille du Douar et son dénouement tragique.

— Nous sommes tous les deux frappés par la main d'Allan, — reprit-il, — toi dans ton fils unique, seul héritier de ta race et qui part sans laisser de vestige, et moi dans mon fils aîné, c'est-à-dire mon bras droit,celui qui m'aidait à subir la vie, à gagner le pain de ses petits frères!

Et Isaac le fort essuya une larme.

Après avoir écouté le récit d'Isaac, le marabout réfléchit longuement. Puis il retira le capuchon de son burnous qui était baissé sur son front, décroisa ses jambes, et fixant Isaac dans le regard, il lui dit :

— Je ne sais, Juif, si le Paradis est pour toi ou pour moi. En ce moment je doute... Je ne connaissais rien de l'aventure de mon fils, qu'Allah lui pardonne! Ainsi, il a rendu le mal pour le dévouement, il a été nieur de bienfaits!

Le vieillard se leva, rapprocha ses mains derrière le dos et se mit à arpenter la longue salle où, au travers des arabesques de couleur, vibrait la lumière du matin.

— Le jour de l'enterrement, — continua-t-il, — dans ma douleur, je ne pris point garde aux cris de menace qui s'élevaient autour du cercueil, aux jurons des montagnards qui, pour moi, ne signifiaient rien! Car personne de ma famille ni le fourbe Youssoufi ne m'avaient conté l'aventure. Peut être l'ignoraient-ils comme moi ou craignaient-ils que, si je savais la vérité, le pardon n'arrivât à se faire dans mon cœur... L'on m'a dit seulement qu'il fut assassiné par un montagnard, et que ce montagnard demeurait inconnu....

Un moment, le chef se recueillit, et durant cette minute, Isaac pria Dieu avec ferveur de le décider à l'action... Sid Abdel-Azouz se retourna vers lui :

— Allah fait bien ce qu'il fait! — déclara-t-il sur un ton de fanatisme accentué.

Il alla fouiller dans une cassette, en retira deux chapelets d'ambre, tendit le plus fin à Isaac :

— Pour tes prières, Juif....

Et il invita le sorcier à le suivre.

Avant de franchir le seuil de la pièce, Sid Abdel-Azouz leva les regards vers l'horloge au balancier monumental placée dans la niche du fond.

— Allah nous fasse arriver à temps!

La foule des montagnards était dense autour de Mimich. Grands et petits criaient à la mort du pâtre et de Nedjma sa maîtresse. Les enfants taillaient de longues épines pour leur crever les yeux, les chevriers affilaient leurs poignards pour leur couper les doigts, les femmes faisaient bouillir de l'huile sur des feux de branchages....

Puisque Isaac le sorcier s'était mêlé de l'affaire, il allait leur livrer l'assassin, sans retard, et tous se préparaient à venger le fils de leur marabout!

Mais le silence, là-haut, s'était fait soudain! La mélodie des flûtes avait cessé... Une voix grave s'éleva dans l'air; en même temps, la grande silhouette voûtée du marabout se dessina au milieu des nègres et des Bédouins furieux.

— Mes frères... — leur disait-il, — mes enfants...

Le silence se fit absolu, et la parole du marabout devint plus tendre encore :

— Calmez-vous, calmez vos nerfs, apaisez vos génies! Pardonnez aux pécheurs....

Mais un murmure courut dans l'assistance :

— Qu'Allah le brûle!

— Faites-le pour moi, pour mon visage qui vous est cher, pour mes années! Rappelez-vous aussi que je n'ai jamais rien refusé à vos prières....

Les montagnards, à ces mots, baissèrent la tête.

— Ce n'est point de sa seule volonté que ce malheureux enfant assassina Ben Abdel-Azouz. Qu'Allah lui accorde le repos!

Et l'assistance de répéter :

— Amen! Amen!

— Allah avait écrit cette mort dans sa destinée! Et vous connaissez la parole du sage : Ce qui est écrit sur le front, nul couteau au monde ne peut l'effacer! Ali le pâtre est un innocent, qui n'écouta que son pauvre cœur!

Et il appuya sur ces mots :

— Grâce, mes enfants, Allah lui-même fait grâce!

Le marabout ne dit plus rien. D'un seul geste, tous les montagnards lancèrent leurs matraques dans l'oued. Les matraques tournoyèrent une seconde et partirent comme des flèches, les unes à la suite des autres, au fil de l'eau... Puis les montagnards s'avancèrent vers le marabout, pieusement lui baisèrent l'épaule; et ils promirent d'obéir. Et chacun s'en alla, en secouant ses burnous et en soufflant dans ses doigts.

— Sur Allah, ce coupable a de la chance!

Bientôt, il ne restait plus, au sommet de la colline, dans la splendeur du matin, que les hautes silhouettes du marabout et d'Isaac le sorcier... Le marabout leva les bras au ciel et puis se courba vers la terre.

— Grâce à Allah! O Dieu des Musulmans, sois béni pour

avoir apaisé cette foule de même que tu éteins les flammes de nos forêts incendiées et que tu barres le courant de nos oueds qui débordent!

Maintenant, chaque soir, les hommes de Mimich, en descendant à Blidah pour veiller au café maure, pour négocier leurs olives ou leurs caroubes, rencontrent, dans la vallée immense de l'oued El-Kébir, deux ombres errantes : Nedjma guidant, comme on guide un aveugle, Ali le pâtre. Souvent, ils sont arrêtés devant la Fontaine Fraîche : Nedjma tend à boire à son fiancé dans le creux de sa main; et après lui avoir soigneusement essuyé les lèvres avec son haïk en lambeaux, elle lui prend le bras et ils regagnent tristement le chemin de leur grotte. Kharbassa les suit, cueillant le cresson, les tiges de fenouil pour leur nourriture....

Les vieux montagnards se détournent avec respect, mais disent :

— Allah l'a mieux puni!

Et les petits pâtres murmurent, avec des regards d'envie :

— Mon Dieu, nous voudrions devenir fous comme lui pour avoir une gardienne comme elle!

ELISSA RHAÏS

QUELQUES PÉNITENTS MONDAINS

DE PORT-ROYAL DE PARIS

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

L'an dernier la France célébrait le troisième centenaire de la naissance de Pascal, nous voudrions aujourd'hui ranimer le souvenir de la société mondaine qui peuplait les alentours de ce Port-Royal de Paris où resplendirent tant de dévotes âmes. Tâche ardue. Il faut, pour l'accomplir, dépouiller les minutiers de notaires, car les historiens, les mémorialistes, les controversistes de la célèbre abbaye ne se sont guère préoccupés de laisser une image concrète des lieux qui furent le théâtre de leurs méditations et de leurs prouesses de plume. Ils ne se sont point attardés non plus à chanter les mérites de pénitents et pénitentes venus vers eux trop souvent pour troubler leurs élans et encombrer leur solitude. Ils considérèrent toujours ceux-ci comme de faibles recrues vouées par leur foi médiocre à un avenir incertain.

De fait ces pénitents et pénitentes ne donnent point l'impression d'être exaltés par la Grâce et le goût du monde persiste en eux à travers toutes les velléités de renonciation. Ils servirent de leur influence, de leur zèle, de leur fortune. la vaillante cohorte destinée à subir, par le ministère des Jésuites, une éternelle persécution. Ils contribuèrent peut-être, par l'exemple de leur « petite vie », à pervertir l'esprit primitif de Port-Royal, cette discipline farouche, cette règle

pénible mais efficace, auxquelles l'abbé de Saint-Cyran avait accoutumé son troupeau.

***

En jetant à la Bastille cet abbé de Saint-Cyran dont l'influence morale lui paraissait redoutable, le cardinal de Richelieu avait accéléré la renommée de Port-Royal. Jusqu'à cette heure, en effet, si de pieuses demoiselles cherchaient dans ce monastère un abri contre les inquiétudes de leurs âmes, à peine quelques solitaires avaient-ils demandé une direction au rigide théologien.

La persécution servit la cause du jansénisme et lui amena des partisans. Si tous les Arnauld et tous les Le Maistre ne s'étaient point encore agrégés au groupe augustinien, ils avaient en majeure partie adopté ses doctrines. L'un des plus aimables, des plus souriants, des plus séduisants parmi ces Arnauld, et l'aîné de la famille, Robert, sieur d'Andilly, vivait encore dans le monde. C'était Philinte en personne. Il prodiguait les paroles amènes et semblait tenir boutique d'amitié. La cour, où la reine se délectait à l'entendre, et les ruelles, qui lisaient avec sympathie ses vers chrétiens, l'accueillaient comme le dieu de la bienveillance. Par la parole et par la plume, il faisait du prosélytisme et avec des cajoleries, des propos où le terme galant se mélangeait au terme pieux il dirigeait mille consciences féminines. Toujours on le surprenait baisotant les joues de ses pénitentes. Il disait que c'était par dévotion, mais on l'en critiquait ferme, cette dévotion ne s'adressant jamais aux laides.

Cet épistolier intarissable, ce bavard incontinent, riche, nanti de hautes fonctions dans les finances, s'était institué dans le monde commis de Port-Royal, répandant les théories de la Grâce et de la Prédestination. Il vantait les douceurs de s'ensevelir en Dieu; et on l'écoutait avec plaisir prêcher à sa manière de fin patelin.

Il y avait alors dans la société, comme il y en eut de tout temps, des dames qui n'étaient pas très fières de leur conduite. Elles se repentaient et elles aspiraient à recevoir une purification. M. d'Andilly les connaissait et les guettait. Lors-

qu'il vit la princesse de Guéméné, chansonnée par les vaudevillistes, toute prête, après une vie jalonnée d'amours, à rejeter le démon de luxure qui la dominait depuis si longtemps, il l'amena à Port-Royal.

Madame de Guéméné fut, sinon la première, du moins l'une des premières pénitentes mondaines du monastère. Elle était jeune encore, et fort belle, et sous puissance de mari. On l'invita tout d'abord à intercéder auprès du roi pour obtenir l'élargissement de l'abbé de Saint-Cyran ou, du moins, un adoucissement à son sort. Puis on tenta de la sauver, mais on la découragea tout de suite.

La dolente princesse avait cru que, dans ce monastère, tout n'était, comme aux Minimes ou dans ces mille lieux où l'on préparait les âmes à recevoir Dieu, que douceurs, largesses d'absolutions et de bénédictions, coussins de velours sous les genoux et sous les coudes. Or M. Singlin, qui conduisait la maison en l'absence de M. de Saint-Cyran, avait adopté les principes de son initiateur à la règle janséniste. Ce long et froid ascète, d'une maigreur de squelette, ne montrait point à tout venant son laid visage au long nez, aux lèvres épaisses, aux yeux inquiets et tristes. C'était la coutume de laisser la grâce mûrir dans le cœur des pénitentes, de faire longtemps désirer aux catéchumènes le rafraîchissement des directions. Tout au plus leur ouvrait-on la porte du parloir où les mères Angélique et Agnès les évangélisaient.

Sans doute, madame de Guéméné éprouvait-elle de la joie à entendre cette mère Angélique qui avait reçu les conseils de saint François de Sales, docteur à la voix et au style de miel, l'exhorter à la résipiscence. Mais les yeux sévères, la bouche sans dessin, l'air de résolution et d'autorité, la morale terrible de cette réformatrice l'effrayaient un peu. On lui présentait le salut comme problématique et le sacrement d'Eucharistie comme la récompense de dures contritions.

Dans sa vie d'ailleurs persistait un mystère qui l'empêchait d'atteindre au port où l'on voulait la conduire. Un démon à la vive intelligence, au verbe passionné, myope, mais voyant clair en toutes choses, capable par son éloquence et son argumentation de détruire les influences jansénistes,

la tenait à sa merci. Ce démon, c'était l'abbé de Retz, son amant. Celui-là aussi l'exhortait, et de quelle manière efficace, et avec quelle gentillesse! Il lui montrait tout d'abord que la religion n'est point aimable qui exige tant de sacrifices inutiles. Il l'assurait que Dieu ne voyait point avec plaisir des dames, faites pour l'agrément d'un monde créé par son auguste volonté, fuir ce monde et s'aller enfouir toutes vivantes en une sorte de tombeau. Il lui persuadait, en outre, que M. d'Andilly, son amoureux spirituel, ne l'avait amenée dans les lieux où il se proposait de faire prochainement sa retraite que pour repaître ses yeux de son charme.

De telles insinuations rendaient pensive madame de Guéméné et ébranlaient sa foi. Puis comment aborder d'un front serein la cohorte ingénue des Révérendes Mères au sortir d'un tendre colloque avec l'abbé de Retz? A la vérité, elle ne l'osait point. Le nécrologe de Port-Royal assure bien qu'elle se lia étroitement au monastère et qu'elle y reçut les instructions de Saint-Cyran embastillé. Elle n'y fit, certifie Retz, au moins à l'origine, que de brèves « escapades », sans doute quand la concorde ne régnait point entre elle et son ami. La mère Angélique témoignait peu de confiance en son repentir; et l'abbé de Saint-Cyran écrivait : « Tout ce qu'elle déclare de sa disposition présente est dans son âme comme une étincelle de feu que l'on allume sur un pavé glacé où les vents soufflent de toutes parts. »

Peut-être parce qu'on la tenait souvent éloignée des sacrements, qu'on la considérait en suspecte, qu'on ne lui entrebâillait point les portes du sanctuaire, un goût très vif subsistait en elle pour cette maison de Dieu qui ne ressemblait à aucune autre. L'abbaye se dressait, eût-on dit, au bout du monde, à l'extrémité de ce faubourg Saint-Jacques où Capucins, Feuillants, Chartreux colonisaient des terrains vagues. Des jardins enclos de murs faisaient une parure à ses bâtiments conventuels, à son église, à sa cour d'entrée donnant sur la rue de la Bourbe. Le cloître des religieuses formait un îlot où venait battre, atténués par l'épaisseur des murailles, les bruits du monde. Seul le parloir accueillait les visiteurs. A travers une grille les mères abbesses apparaissaient coiffées du voile noir, vêtues de la robe blanche et du scapulaire à

croix écarlate, comme de singuliers fantômes attirant la curiosité. Parfois, suivies de leurs prieures, sous-prieures et d'une phalange de religieuses vêtues comme elles, elles s'assemblaient au-devant de cette grille « lieu accoutumé pour traiter de leurs affaires temporelles » et les notaires qui les envisageaient partaient convaincus qu'ils avaient vu les anges dans une sorte de paradis entr'ouvert.

Aux alentours du monastère, hors de ces murs où ne pénétraient que les directeurs et quelques solitaires, de petits logis avaient été édifiés. C'est dans l'un de ces petits logis que madame de Guéméné habitait au cours de ses pieuses « escapades. » Elle n'y fut bientôt plus seule. Une autre dame de haut rang y élut domicile : la princesse Marie de Gonzague.

Celle-ci méritait mieux que sa compagne en contrition l'indulgence du couvent. Ce n'était point une passionnée, une dame d'amour. Le cœur battait faiblement en elle. Fille d'un prince souverain de Mantoue, elle avait sans cesse vécu dans l'attente d'un trône. L'ambition l'avait toujours agitée. Si Richelieu l'avait persécutée, emprisonnée même, c'était parce qu'elle avait, dans l'espoir de devenir reine de France, séduit Gaston d'Orléans, frère du roi et son héritier présumé. L'Éminentissime, dans la suite, avait retrouvé dans la cassette de Cinq-Mars ses lettres galantes, ses lettres qui n'étaient galantes que pour exciter le favori du roi à la rébellion contre le ministre. Jamais elle n'avait encore écouté avec complaisance une phrase de tendresse désintéressée. Elle avait, sans pitié, laissé mourir le comte de Gesvres, fou de sa resplendissante beauté, mais qui ne lui proposait point de faire d'elle la plus puissante du royaume.

La mort de Cinq-Mars et avec cette mort la ruine de son rêve de domination, la lecture aussi de quelques écrits jansénistes l'avaient déterminée à chercher, faubourg Saint-Jacques, un lieu de repos. Tout de suite la mère Angélique s'attacha à cette pénitente illustre en laquelle elle retrouvait son propre esprit de décision et qu'elle comptait bien, étant elle-même une politique adroite, intéresser à la prospérité du monastère. De fait, la princesse multiplia les aumônes. Elle pensait, les prodiguant, racheter bien des fautes, obtenir ainsi de Dieu cette couronne à laquelle elle ne renonçait point. Le

goût des conspirations demeurait d'ailleurs en elle et, fortifiée par les retraites, elle revenait dans la société cabaler contre le Mazarin. Elle tenait bonne place, par exemple, dans le parti des Importants. Plus tard, réalisant ses désirs, elle deviendra reine de Pologne et résoudra avec subtilité et vigueur les problèmes les plus délicats de diplomatie.

Introduisit-elle dans le monastère l'esprit d'intrigue qui s'y substitua, à l'époque de ses pénitences intermittentes, à l'esprit de pure piété? On ne le peut aisément préciser. Ses séjours coïncident avec les premières escarmouches des batailleurs jansénistes contre la faculté de théologie et les Jésuites. Antoine Arnauld le docteur, plume féconde, tempérament de polémiste, prélude à l'interminable controverse qui va absorber toute sa vie et susciter l'intervention de Pascal.

Port-Royal de Paris se dessine déjà comme un centre d'intérêt vers lequel convergent les attentions. Les pèlerines des confessionnaux, conduites avec mansuétude sur les chemins de l'absolution par des directeurs un peu fades, s'informent et apprennent avec envie dans quels purgatoires M. Singlin et ses amis maintiennent leurs pénitents avant de les entendre. Subir une telle mortification, quel « ragoût! » Elles devinent aussi confusément que, dans cette abbaye lointaine, les menus bavardages de dévotes ne trouvent point d'oreilles pour les écouter. Ces femmes cloîtrées, ces hommes, revêtus de la robe ou bien simples séculiers, parés de leur sainteté et de leur science, voient plus loin et plus haut que des nonnes, des moines, des prêtres ordinaires. Ils luttent pour la liberté de leur culte rigide, pour leur vie peut-être. Une atmosphère de tragédie et de complots règne autour d'eux. Quelle incomparable félicité que de partager leurs craintes, de se mêler à leurs conciliabules, de porter un faix de secrets!

Madame de Guéméné a peut-être colporté ces bruits dans les ruelles de la Place Royale, chez la marquise de Sablé même qui occupe l'un des pavillons de cette place. Madame de Sablé a entendu ses propos avec ravissement. Justement elle se dispose à quitter le monde. Le monde ne lui donne plus aucune joie. Elle n'a jamais été belle. La cinquantaine lui enlève son dernier charme. Elle ne peut plus s'intéresser qu'aux choses de

l'esprit. Elle désire aussi ardemment chasser de son souvenir la troupe fantomatique des galants auxquels elle porta malheur, et qui semblent se lever de la tombe pour la tourmenter. L'appétit de cabales l'anime et on ne sait quelle inquiétude qui ne trouve nulle part d'apaisement.

Un Jésuite intelligent certes, mais trop doux, trop enclin à la contenter, exubérant d'optimisme, le Père de Sesmaisons, la dirige. Sous son ministère, elle entrevoit un Dieu d'une clémence infinie. A peine confessées, ses fautes lui sont remises. Le jour va venir où ses trente années de galanteries lui seront pardonnées et où elle n'aura même plus l'occupation absorbante de les expier.

Elle ne voit point cependant de remède à son état. Or voici qu'un jour elle rencontre madame de Guéméné. Elle l'engage à la suivre en un bal, où elle se rend pour trouver une distraction. Madame de Guéméné s'excuse : elle a communié ce matin-là. Son directeur, homme de Port-Royal, lui a défendu tout contact frivole. Madame de Sablé s'étonne de cette rigueur. Elle demande communication des règlements promulgués par Saint-Cyran, les lit avec délices, et, à son tour, les communique au Père de Sesmaisons. Celui-ci en condamne aussitôt la dureté, prend la plume, pourfend les barbares qui, non contents de pressentir dans leurs pécheurs une grâce relative, leur imposent tant d'inutiles épreuves pour mériter l'Eucharistie.

Antoine Arnauld, effrayé de voir le degré de complaisance où est tombé ce bénin jésuite, l'écrase, lui, sa secte et tous les prodigues d'absolutions, sous l'argumentation d'un livre : *De la fréquente communion*. Madame de Sablé retrouve dès lors le goût de la vie. Elle sait maintenant où est sa voie, qu'elle n'a encore rien expié de ses crimes, que ces docteurs exilés au delà des murs de la ville lui apprendront la vraie contrition; cependant elle atermoie, car elle est amie de ses aises. Mais, de temps à autre, elle complète avec madame de Guéméné et la princesse Marie le groupe des trois Grâces pénitentes. Elle envisage la mère Angélique Arnauld, puis la mère Agnès Arnauld, celle-ci plus fine, plus enjouée, plus ironique, plus humaine et qui la traite avec quelque circonspection. Elle les entend. Elle hésite à venir loger dans les habitacles incommodes et malsains réservés aux hôtes momentanés.

Le temps passe. Elle garde sa tiédeur. Sa piété se dissipe en paroles; mais elle aide à étendre le prestige de Port-Royal. Fait-elle seulement des aumônes? Nulle trace n'en subsiste. Pourtant l'abbaye pauvre a besoin d'être pécuniairement soutenue.

Madame de Sablé ne comprend point ce devoir. Heureusement d'autres le comprennent pour elle. En 1646, une sainte dame, Anne Hurault de Chiverny, marquise d'Aumont, veuve inconsolée, désireuse de prendre le « petit habit », conjure la mère Angélique de la laisser bâtir, touchant le monastère, une modeste maison et de permettre qu'elle participe aux occupations des religieuses. En reconnaissance, elle donnera 400 000 livres.

Rue de la Bourbe, près de l'entrée de l'abbaye, en un endroit d'honneur, madame d'Aumont, accueillie en bienfaitrice, habite bientôt une tranquille demeure d'où il lui est loisible de pénétrer jusqu'au cloître. Ses dons permettent d'appeler l'architecte Antoine Lepautre et de faire édifier par cet habile technicien une magnifique chapelle.

En 1651, Demoiselle Angélique d'Aquaviva d'Arragon, duchesse d'Atrie, attirée vers Port-Royal par une vocation impérieuse, manifeste à son tour le goût d'y vivre. Elle y vient tout d'abord remplacer en son petit logis la princesse Marie partie pour son royaume de Pologne. Son premier soin consiste à offrir une modeste rente [1]. Puis cette jeune fille, toute pieuse, sollicite des religieuses la faveur de s'établir dans leur enclos. Volontiers celles-ci proportionnent leurs concessions aux largesses qui leur sont faites. Elles attribuent à mademoiselle d'Atrie, sur la rue Saint-Jacques, à l'extrémité du monastère, un petit terrain. Elles lui imposent telle porte d'entrée et telles vues sur les jardins. Elles ne veulent subir aucune indiscrétion de ses domestiques et visiteurs.

Mademoiselle d'Atrie ne percevra rien de la vie conventuelle, sauf le carillon des cloches. En outre, elle s'engage par acte dûment notarié à entretenir ses bâtiments et à les laisser à sa mort en toute propriété à la communauté. N'importe! Elle éprouve un grand bonheur à se sentir désormais liée au

1. De 133 l. 6 s. 8 den. *Acte du* 24 *fév.* 1651. *Archives nationales*, Y 187, f° 490.

moral et au matériel à la maison qu'elle a élue entre toutes[1]. Avec madame d'Aumont elle est la première pénitente installée définitivement dans l'ombre du monastère.

Ces exemples engagèrent-ils madame de Sablé à se rapprocher davantage de Port-Royal? Pour la cabale peut-être, pour la règle nullement. Elle écoute tous les bruits, va, vient, ne sait quel parti prendre. Dans les ruelles, des satiriques lancent, sur le modèle des commandements de Dieu, les commandements des jansénistes, et des poètes publient contre les solitaires des bouts rimés irrévérencieux. Les pamphlets auxquels Antoine Arnauld, imperturbable, répond, pullulent. Madame de Sablé paraît bien tentée de se jeter au milieu d'une mêlée dont on pressent la prochaine importance; mais pourquoi se hâter? Madame de Guéméné s'était crue mûre pour le renoncement... Ne vient-elle pas de rompre avec Port-Royal et de s'abandonner de nouveau à la « dissipation »? Il est vrai que cette princesse pouvait regretter encore, avec son charmant visage, ses formes épanouies, de se travestir en dévote... Mais madame de Sablé!

Pourtant madame de Sablé, en l'an 1652, fait un effort. Elle quitte la Place Royale, vient habiter aux alentours mêmes de Port-Royal, rue Saint-Thomas-d'Aquin, dans ce faubourg Saint-Michel où si peu de gens de la société rêvent de s'exiler[2]. Là, elle se met plus facilement aux aguets. C'est le temps où Jacqueline Pascal lutte contre son frère et sa famille et se réfugie sous l'aile protectrice de la mère Angélique. C'est le temps aussi où, devant la cour de Rome, se juge le procès des Cinq Propositions. Les jansénistes se démènent pour faire triompher leur cause et la guerre de pamphlets prend une plus grande intensité.

Haletantes, attendant une condamnation, calomniées par leurs adversaires « sorbonnards » et jésuites, les révérendes mères ne devraient guère accorder d'attention à cette marquise de Sablé qui les vient sans cesse importuner. Pourtant la mère Angélique et la mère Agnès ont entrepris de répondre

1. *Acte du* 5 *mars* 1651. *Archives nationales*, Y 188, f° 8 v°.

2. Son adresse nous est fournie par une *Donation de* 6 000 *livres à Antoine de Montsainct, Dr régent en la Faculté de médecine de Paris, en date du* 10 *juin* 1652 (*Archives nationales*, Y 189, f° 143).

aux billets de la capricieuse pénitente. Travail absorbant! Il n'y a pas de plus féconde épistolière que madame de Sablé. La correspondance ne traite à la vérité que de sujets futiles. Tout d'abord la marquise manifeste, après des hésitations interminables, le désir de posséder, à son tour, une maison dans le monastère. Elle veut du bien-être. Volontiers, elle chasserait madame d'Aumont de la place qu'on lui a assignée et qui est fort avantageuse. Elle se résigne pourtant à accepter de voisiner avec elle rue de la Bourbe; mais elle discute sur les vues, multiplie les plans, organise sa retraite avec un soin minutieux.

Trois années sont nécessaires pour établir une convention définitive. En 1656 seulement, sous le triennat de la mère Marie des Anges Suyreau, madame de Sablé s'installe. Elle a choisi elle-même son emplacement, tout proche du chœur, empiétant sur les jardins. Son hôtel consiste en deux corps de logis séparés par une cour. L'un des corps de logis, à un étage, contient une cuisine, quatre pièces et des garde-robes. Il cause beaucoup d'incommodités aux révérendes mères, car de ses fenêtres on peut assister à l'existence de la communauté, laquelle doit demeurer secrète.

C'est pourquoi le chapitre a cru devoir singulièrement circonscrire les droits de madame de Sablé. Défense est faite à celle-ci de loger aucune autre personne que ses filles et ses domestiques. Quiconque la viendra visiter devra s'introduire chez elle par la porte de la rue de la Bourbe. Les fenêtres de son appartement du premier étage resteront vitres et volets clos, ceux-ci fermés à clef. Nul autre que la marquise et ses filles ne pourra jeter un regard sur les jardins et le cloître. Si madame de Sablé veut entendre la messe, elle en avertira les religieuses en tirant le cordon d'une sonnette. On lui ouvrira alors une porte de son appartement donnant sur l'oratoire de Sainte-Anne d'où, par une fenêtre ouverte sur le chœur, elle pourra participer aux exercices religieux. Elle ne circulera pas librement dans l'abbaye, mais, avec l'autorisation de l'archevêque de Paris, elle séjournera autant qu'il lui plaira dans une dépendance de son logis, située dans les jardins. Elle entretiendra de ses deniers ses bâtiments et elle en fait d'ores et déjà donation entre vifs à la communauté [1].

1. *Acte du 5 février* 1656. *Archives nationales*, Y 193, f° 2 v°.

La défiance des religieuses se manifeste dans toutes les lignes de cette convention. De fait le monastère va endurer de la part de sa nouvelle hôtesse une persécution qui, pour être moins grave que celle des Jésuites, n'en sera pas moins importune.

Madame de Sablé arrive en effet à cette période de sa vie où la travaille une bizarre maladie imaginaire. Au fond, nulle dévotion en elle, sinon celle dictée par sa terrible crainte de la mort. Ses capacités d'affection sont réduites; un égoïsme forcené la domine. Volontiers elle assujettirait l'univers pour assurer son confort. La mère Angélique et la mère Agnès, l'une de Port-Royal des Champs, l'autre de Port-Royal de Paris, la première avec rudesse, la seconde avec ironie, vont essayer d'arracher cette âme inquiète à ses imaginations et de lui inspirer un véritable désir de vaquer à son salut. Madame de Sablé épuisera leur admirable patience.

Son soin principal, c'est d'éloigner d'elle la maladie. Elle voit sans cesse la maladie entrer par toutes les fenêtres et avec toutes les personnes. Le rhume, voilà l'ennemi. Est-elle enrhumée? elle n'ira point à confesse; elle refuse de s'approcher de la sainte table. Toute sa foi, retirée de Dieu, se reporte sur le médecin. Encore faut-il que celui-ci se purifie avant de l'approcher. Un jour, ce rhume tant redouté lui fait perdre l'odorat. Calamité inouïe! Tout le monastère retentit de ses plaintes. « Ce sont vos pénitences, lui écrit la mère Angélique, pour ce que le mauvais air de la cour vous a fait autrefois. Dieu se paie de tout. » « Faites servir, ajoute la mère Agnès, à la pénitence la privation où vous êtes de prendre de la satisfaction dans les bonnes odeurs. » Elles enveloppent la leçon dans des phrases chattemites. Madame de Sablé ne comprend point son ridicule. La mère Agnès lui racontant qu'un jour sa sœur, la mère Angélique, perdit non seulement l'odorat, mais le goût, voici qu'elle se persuade à son tour que le goût lui est enlevé; et elle se répand en nouvelles lamentations.

Il y a, entre ces religieuses et elle, un abîme de pondération et de résignation qu'elle ne franchira jamais. Elle s'accoutume mal à la sécheresse de leurs lettres d'où les congratulations et les mignardises sont proscrites. Elle leur garde parfois

rancune de ramener sans cesse dans sa pensée l'image de la mort qui l'effraie, qui la fait fuir lorsque, par exemple, on enterre avec pompe une sœur disparue. « Que nous sert, lui écrit la mère Agnès, de craindre la mort que nous ne pouvons éviter? » et elle lui conseille de lire : *De la mortalité*, ouvrage de saint Cyprien. Et la mère Angélique : « Le jour s'avance, ma très chère sœur, et le couchant s'approche toujours. » Paroles affreuses qui enlèvent à madame de Sablé toute amitié pour ses correspondantes.

De temps à autre une violente tension se manifeste entre les directrices et la pénitente, énervante comme une mouche. Madame de Sablé, gênée par une odeur de cire que répand la fabrique de cierges du couvent, menace de vider les lieux si on ne l'en délivre pas. Il faut pour lui plaire reléguer les ouvrières dans l'apothicairerie. Une autre fois, par des méfiances successives, des impertinences transmises par mademoiselle de Chalais, sa suivante, la marquise fait pleurer sœur Candide, provoque l'indignation de toute la communauté.

Madame de Sablé gémit aussi de voir l'indifférence, à son égard, de M. Singlin, qui refuse sans cesse de l'assister. Cet homme de Dieu lui paraît aussi injuste qu'inaccessible. Elle ne considère pas que son rôle d'apôtre l'accable et qu'il juge sans doute son âme insuffisamment préparée au suprême enseignement. Ses doléances provoquent une réplique de la mère Angélique contre l'insoumission des « dames qui ont été trop adorées autrefois ».

Visiblement on ménage son influence. On la sait puissante, capable d'amener bien des sympathies à Port-Royal qui en a tant besoin : « Madame la Princesse Palatine vous va voir, lui écrit des Champs la mère Angélique. Gardez-vous bien de lui témoigner vos peines : vous feriez plaisir au démon. Faites-lui au contraire dépit de témoigner du courage et le vrai désir que vous avez de mourir toujours davantage au monde pour vivre en Dieu... Vous êtes doctissime dans les passions, les dégoûts, les instances et les fourberies du monde; de sorte qu'en en faisant un bon usage vous pouvez aider cette princesse à s'en dégoûter. »

Voilà le secret de la longanimité que lui témoignent les

religieuses, car lorsque madame de Sablé parle de mourir au désert, c'est-à-dire de se cloîtrer à Port-Royal des Champs, on l'en dissuade, lui montrant l'incommodité des bâtiments, l'insalubrité de l'air, l'impossibilité, en cas d'épidémie, de se réfugier en un endroit quelconque de cette région désolée.

Reléguée dans la vallée de Chevreuse, elle ne pourrait plus servir par sa propagande la cause janséniste; or les heures sont dures et Dieu ne ménage pas ses créatures de prédilection. Emporté dans sa lutte contre d'affreux suppôts du démon, Port-Royal a besoin de soutiens et d'argent.

A la vérité, les soutiens d'argent ne lui manquent point, mais il faut les payer de trop de concessions. Si par exemple, en l'an 1651, Messire Charles d'Albert, duc de Luynes, s'efforçant de racheter par la dévotion les fautes de sa mère, madame de Chevreuse, consent à donner 2 000 livres tournois de rente annuelle au monastère, c'est apparemment, comme il le dit, pour assurer « la nourriture et l'entretènement » de quelques filles sans dot, mais c'est aussi pour que Dame Marie Séguier, sa femme, obtienne permission d'entrer et de coucher « quand bon lui semblera » sous le toit sacré [1].

On éprouve certes satisfaction à acquérir la protection d'un si grand seigneur; néanmoins on apprécierait davantage de l'acquérir sans ouvrir le monastère à sa femme. Les conversations édifiantes que celle-ci quémande pour « s'exciter à mener une vie plus chrétienne » font perdre un temps précieux. D'autres bienfaiteurs abusent aussi de leur munificence pour exiger de trop grands privilèges. Madeleine de Saint-Simon, veuve de Charles-François de Gouffier, marquis de Crèvecœur, par exemple, offre à Port-Royal en 1653, 32 000 livres, en 1654, 12 000 livres.

En échange, il lui faudra servir deux rentes annuelles de 2 000 et 800 livres. Cela ne lui suffit point : par contrat, elle se réserve en l'abbaye « une retraite pour sa vie [2] ». Mauvaise affaire dont on ne tirera qu'ingratitude et offenses :

1. *Acte du* 1er *mai* 1651. *Archives nat.*, Y 188, f° 237. Plus tard Luynes deviendra, pour un temps limité, l'un des solitaires de Port-Royal-des-Champs.

2. *Actes des* 4 *octobre* 1653 *et* 8 *octobre* 1654. *Archives nationales*, Y 190, f° 400; 191, f° 347.

plus tard, cette dame comptera parmi les adversaires acharnés de Port-Royal [1].

Les donations volontaires faites par esprit de charité comme celles de MM. Singlin [2] et Paul Le Pelletier sieur des Touches, celui-ci jadis secrétaire de Saint-Cyran [3], servent bien mieux les intérêts de l'abbaye; elles accroissent son trésor sans lui créer de difficultés. Sur le chapitre financier l'abbaye n'aime point les complications. Certes elle fut pleine de gratitude pour cet admirateur de province Pierre de Quincarvon, seigneur de La Gravelle, domicilié à Bazas, qui, en mourant, lui légua ses biens. Mais comment administrer ces biens et remplir le vœu du testateur qui rêvait de voir, dans sa maison de Gravelle, Port-Royal instituer une succursale des Petites Écoles? Ces largesses lointaines suscitent des procès, mille embarras dont on ne parvient plus à sortir [4]. Port-Royal préfère à ces libéralités encombrantes des placements viagers qui lui donnent les moyens de subvenir à ses dépenses immédiates. Les Akakia, gens peu fortunés, dont l'un, Simon Akakia, sieur du Plessis mène, à la maison des Champs, une existence mi-partie de solitaire, mi-partie d'homme d'affaires, aideront de cette manière à la prospérité du groupe janséniste, reconnaissant à la fois, par un versement de 8 100 livres, « les grandes obligations qu'ils

1. Le R. P. Rapin, *Mémoires*, édit. Léon Aubineau, 1865, III, 281, prétend, — mais c'est un ennemi acharné de Port-Royal — que madame de Crèvecœur versa 113 000 livres à l'abbaye et que les religieuses lui dérobèrent, quand elle les quitta, une cassette contenant d'autres richesses. Des factums violents furent échangés entre la marquise et ses anciennes amies jansénistes.

2. Antoine Singlin, sachant « les grandes charges et dépenses que les R. M. abbesse et religieuses de P. R. sont tenues de faire pour leur subsistance et pour l'entretènement de ladite abbaye, le peu de revenu qu'elles ont pour y subvenir et présentement leur facilité à se charger des filles qui ont une véritable vocation.... sans qu'elles y apportent aucuns biens », fait donation de 1 111 livres tournois 2 sols 2 deniers de rente à lui constituées par son frère Pierre Singlin, marchand de vins, et sa belle-sœur Marie Briou, 27 juin 1652. *Archives nationales*, Y 189, f° 157 v°.

3. Par contrat du 18 avril 1658, complété par acte du 25 avril 1659, des Touches donne à Port-Royal 72 000 livres tournois garanties par sa seigneurie de Montigny pour la nourriture et l'entretien de six filles sans dot. *Archives nationales*, Y 195, f° 181 v°; 196, f° 386.

4. Sur cette affaire dont parle la mère Angélique Arnauld (*Lettres*, Utrecht, 1744, III, p. 17, 18, 20) V. *Archives nationales*, Y 192, f° 418. Le 1er septembre 1655, Port-Royal fit donation des biens de Quincarvon aux Ursulines de Bazas.

ont aux Révérendes Mères abbesse et religieuses », mais s'assurant en même temps « un revenu certain de 400 livres leur vie durant [1] ».

Ainsi des uns Port-Royal reçoit, vers le même temps, un secours moral et des autres une assistance matérielle. Madame de Sablé considérera toujours que sa collaboration de langue suffit à lui valoir la gratitude de l'abbaye. Dès que son installation est terminée elle appelle à elle ses amies, elle cherche véritablement à entourer le groupe janséniste d'un cercle d'appuis. Madame de Choisy, qui brille dans la société pour son esprit primesautier, se montre réfractaire à l'attraction augustinienne. Elle vient chez Madame de Sablé pour blâmer les rénovateurs de l'Église. Elle ne s'établira pas dans son entourage. La comtesse de Maure au contraire accourt habiter auprès d'elle, non pas certes dans les bâtiments du monastère, mais près d'eux, « en son hôtel hors et proche la porte Saint Michel, faubourg Saint-Jacques-du-Haut-Pas [2]. » Piètre acquisition pour le jansénisme. La comtesse de Maure est presque autant que madame de Sablé brouillonne et malade imaginaire. Toutes deux s'entre-effrayent sur les contagions possibles, cultivent ensemble l'appréhension du rhume, échangent à l'infini des doléances. Lorsqu'elles s'affrontent sur la question religieuse, elles constatent que leurs opinions diffèrent grandement. Madame de Maure s'offusque qu'on lui demande, pour postuler le paradis, une grâce particulière et suréminente. Elle ne comprend point ces docteurs qui veulent à tout prix peupler l'enfer d'une foule si dense de bonnes gens privés de cette grâce ou ignorant de quelle manière on l'acquiert. Saint Augustin ne peut être pour elle l'oracle de la chrétienté. Hélas! Madame de Sablé pense, au fond, comme elle, mais s'entête à soutenir l'enseignement de ses maîtres.

Elles ne discourent pas tout le temps sur cette question difficile. Bien d'autres questions emplissent leurs journées de bavardages. L'heure a sonné où M. Pascal est venu appor-

1. *Acte du* 13 *mai* 1654. *Archives nationales*, Y 191, f° 242 v°.

2. Cette adresse nous est fournie par un acte du 29 février 1656. *Archives nationales*, Y 193, f° 145 v°. En 1661, madame de Maure occupera encore ce domicile.

ter à Antoine Arnauld le secours de sa plume sarcastique Madame de Sablé a connu ce jeune homme extraordinaire, si docte dans le domaine des sciences et qui, un jour, frappé par un avertissement de Dieu, méprisa « la mathématique », la philosophie, tous les prestiges de la fortune pour s'ensevelir dans la solitude. Elle a vu son visage maigre et pâle où brûlaient ses yeux de feu, tandis qu'il s'en allait au parloir de l'abbaye, recevoir les directions de Jacqueline de Sainte-Euphémie, sa sœur.

Maintenant les *Lettres écrites à un provincial par un de ses amis*, subrepticement imprimées, volent de mains en mains et vont secouer la sérénité des sorbonnistes et des Jésuites. Madame de Sablé et ses amies s'en délectent-elles? Qu'en croire? Ces lettres traitent de sujets si éloignés de leurs propres préoccupations! Mais il y a le mystère de cette lutte d'imprimés. Les policiers furettent partout, essayant de retrouver l'imprimerie clandestine, de mettre la main sur ce M. de Mons ou de Montalte, — pseudonyme de Pascal, — qui passe comme une anguille à travers leurs filets.

M. de Mons, dit-on, se cache dans une maison appartenant à M. Pierre Patrix, officier de Gaston d'Orléans [1]. Que de conciliabules délicieux, que d'enquêtes pour arriver à connaître les faits et gestes de ce polémiste vigoureux qui attire vers Port-Royal les rieurs! Les Révérendes Mères se méfient des indiscrètes et peut-être ne savent-elles rien elles-mêmes. Les solitaires ont entre eux arrêté le plan de cette stratégie; mais durant une année l'attention des pénitentes ne chôme point. Quel dommage que M. Pascal, pris d'un scrupule, ait arrêté brusquement son œuvre vengeresse!

Il faut de ces événements considérables pour animer le trotte-menu de la vie quotidienne. Après 1657, les pénitentes ne trouvent guère plus dans le monastère matière à conversation. Que Philippe de Champagne, dont la fille — future miraculée de la Sainte-Épine — vient de faire profession,

1. On ne paraît pas jusqu'à l'heure avoir connu la situation de la maison où Pascal élut domicile, à l'origine des *Provinciales*, sous le nom de M. de Mons. Cette maison était située rue des Fossés, dans la paroisse Saint-Sulpice, la fameuse paroisse dont Monsieur Olier, fondateur du séminaire de Saint-Sulpice, était curé. Le 19 février 1664, Patrix donne cette maison à son fils Pierre (*Archives nationales*, Y 205, f° 93).

mette son illustre pinceau à la disposition de Port-Royal [1], que Charles Maignart de Bernières, pour le noviciat de sa fille, enrichisse l'abbaye d'une foule de terrains, jardins, maisons, masures et autres logis attenant à l'enclos [2], ces faits offrent peu d'attraits pour madame de Sablé et ses voisines. Par contre, fût-ce le plus grave des péchés que de le lire, elles se passent l'une à l'autre le tome sixième de la *Clélie* où mademoiselle de Scudéry représente, dans un style galant, méprisé des docteurs, une peinture de Port-Royal-des-Champs. M. d'Andilly y figure dans son enjouement et dans son culte exagéré de l'amitié. C'est une bien grande malice que de l'avoir dessiné prodiguant, comme en sa vie profane, les embrassades à toute la terre; car M. d'Andilly a renoncé à ses manies anciennes. Il s'est fait jardinier. Il dessèche les marais de Port-Royal-des-Champs, cultive les arbres fruitiers et se dévoile si bon horticulteur que les seigneurs embarrassés pour refaire leurs vergers lui demandent conseil. De temps à autre, madame de Sablé reçoit de lui quelques poires musquées dont elle fait ses délices.

Le temps passe de cette sorte pour les uns et pour les autres jusqu'en l'année 1659. Cette année venue, madame de Sablé est chapitrée par les Révérendes Mères. Celles-ci, en effet, voient poindre peu à peu une nouvelle persécution que les jésuites préparent en sourdine. Elles voudraient s'assurer des défenseurs puissants. La marquise ne pourrait-elle agir sur l'esprit de madame de Longueville, la frondeuse, maintenant tout entière abandonnée à la dévotion? Lorsqu'elle quitte son exil de Normandie, où déjà le germe des idées jansénistes a été jeté en elle, madame de Longueville fait de longues retraites au Carmel.

Quelle belle occupation pour madame de Sablé que de la conquérir! Elle s'y livre aussitôt. Madame de Longueville l'écoute avec sympathie. Elle est avide de pénitence et considère qu'aucune rigueur ne saurait la purifier d'avoir aimé

1. Il devait être pauvre. Le 15 mai 1659, il fait, en considération de sa fille, Sœur Catherine de Sainte-Suzanne, donation à l'abbaye d'une rente de 8 livres 10 sols tournois et d'une somme de 35 livres 1 sol 6 deniers. *Archives nationales*, Y 196, f° 407 v°.

2. *Archives nationales*, Y 194, f° 431 v°, *Acte du 26 octobre* 1657.

Maurice de Coligny, La Rochefoucauld, et le duc de Nemours aux dépens de son mari. De méchantes langues prétendent qu'elle a perdu beaucoup de sa beauté et assurent que son désir de solitude lui est dicté par cette constatation. Calomnie, sans doute. Les Révérendes Mères vantent sa douceur attirante et la jugent « toute d'or fin ». Sa vertu, disent-elles, édifie leurs sœurs. Elles voudraient la voir plus souvent, car elles découvrent à chaque visite, que la grâce peu à peu s'épanouit en elle. Mais madame de Longueville ne séjourne à Paris qu'à des intervalles irréguliers.

A son défaut et par l'entremise de madame de Sablé, Port-Royal conquiert mademoiselle de Vertus, victime amoureuse, dit-on, de La Rochefoucauld, et qui aidera à circonvenir madame de Longueville.

Le groupe des pénitentes s'agrandit ainsi peu à peu. A l'heure où l'on s'y attend le moins, voici qu'un homme vient s'y joindre, tout éperdu de ferveur. Il se nomme le chevalier Renaud-René de Sévigné. Cet oncle de l'épistolière est âgé de cinquante-trois ans. Il a longtemps mené vie guerrière sur les champs de bataille de l'Europe et s'est, aux jours de la Fronde, ridiculisé pour avoir conduit à la défaite le régiment de Corinthe levé par le cardinal de Retz. Son mariage avec Elisabeth Pena, veuve de M. de la Vergne, l'a fait beau-père de madame de La Fayette. Il manie aisément la plume; durant plusieurs années, il fut le nouvelliste favori de la duchesse de Savoie.

L'exil dont il a payé sa participation à la Fronde, la mort de sa femme, l'âge, maintes réflexions l'ont déterminé à prendre retraite et il s'est présenté à la porte de cette abbaye où il sent que les vrais dévots trouvent un avant-goût de la béatitude. Il ne veut être à la charge de personne. Il est riche. Tout de suite il propose à la mère Agnès d'édifier la maison où il vivra tranquille et soumis. On l'accueille avec faveur. On l'autorise à bâtir non loin de l'hôtel de madame de Sablé, « en la cour de l'abbaye, devant l'église, le long du mur nouvellement construit sur la rue de la Bourbe », son ermitage, à condition qu'après sa mort, il en laissera la propriété aux religieuses [1]. Il s'y installe et son désir d'atteindre la sainteté

1. *Acte du* 10 *février* 1660. *Archives nationales*, Y 198, f° 45 v°. « Ce brave homme

est si ardent qu'on ne lui fait guère attendre l'intervention de M. Singlin. Les mères Angélique et Agnès qui, de leur côté, le soutiennent, échangeant avec lui d'actives correspondances, sont obligées cependant, de-ci, de-là, de tempérer son humeur impérieuse, de corriger ses habitudes mondaines. Elles le tancent, lorsque, de sa plume allègre, il les couvre « d'exorbitantes et fausses louanges » et tend « des pièges à leur vanité ». Il multiplie les cadeaux, donne, donne sans cesse [1], se dépouille peu à peu de ses biens et son carrosse facilite les voyages de la maison de Paris à celle des Champs.

Il semble qu'il soit venu en ce lieu pour assister aux effets de l'injustice des hommes. A peine y est-il établi qu'éclate contre le jansénisme la haine longtemps contenue des Jésuites. Les temps héroïques de Port-Royal sont arrivés. La bataille du Formulaire est ouverte...

Les sentiments éprouvés par les pénitents au cours de cette tourmente diffèrent selon le degré de sincérité de leur foi. Tout de suite l'égoïsme de madame de Sablé se manifeste. Elle s'étonne que le monastère ne renie point d'un coup les cinq propositions de Jansénius et la doctrine de Saint-Cyran. Elle blâme les religieuses. Que Jacqueline Pascal, fleur fragile, meure d'être violentée dans ses convictions, peu lui importe. Quand la mère Angélique disparaît de ce monde, désespérée de voir son œuvre anéantie, elle se réjouit presque de cette mort, espérant que cette sainte plaidera sa cause devant Dieu.

Absente de son domicile lorsque le lieutenant civil vient faire visite du monastère et traite les religieuses « comme les balayures de ce monde », madame de Sablé ne proteste

avait, en 1638, recueilli une petite fille trouvée par une dame La Francèse sur un monceau de pierres. » Il l'avait élevée et vouée à Dieu. Cette petite fille, Marie Dorgelle, devint, sous le nom de Sœur de Saint-Joseph, religieuse au prieuré de Lagny sur Marne. Par acte du 4 avril 1663, Renaud-René de Sévigné lui fit donation d'une rente viagère de 200 livres tournois. *Archives nationales*, Y 202, f° 384 v°.

1. Plus tard, retiré aux Champs, il fera rebâtir le cloître des religieuses. Nous le voyons le 16 novembre 1673 offrir à l'abbaye, pour une pensionnaire présentée par lui, et qui désire faire profession, une rente de 300 livres. *Archives nationales*, Y 228, f° 36 v°.

point contre l'incivilité de ce maraud. Ce qui la fâche, c'est qu'il ait ordonné de murer les portes par lesquelles les pénitentes se rendaient librement aux prêches et aux offices.

Pour éviter d'être inquiétée par les enquêteurs, elle fuit ce lieu où l'on se dispose à subir un martyre. Elle n'assiste point à l'expulsion des pensionnaires et novices, à la dispersion par la force des religieuses. S'enquiert-elle de M. Singlin réduit à vivre caché sous un habit de médecin? Rien ne l'indique. Elle se borne à envoyer quelques douceurs de bouche à la mère Agnès exilée.

Lorsqu'elle rentre, non sans hésitation, dans son hôtel de Port-Royal, elle en fait rouvrir, sans se préoccuper des conséquences, la porte murée, puis elle y reprend les occupations frivoles auxquelles depuis longtemps elle employait ses journées. Elle pratique la morale, la pharmacie, et la cuisine. Elle préside ce groupe étrange de désenchantés qui besognent sur des Maximes. La Rochefoucauld apporte des thèmes, recueille les rédactions et leur donne le tour définitif. Sur ce concile règne le plus noir pessimisme et la moitié de ses participants ne goûte ni le jésuitisme, ni le jansénisme. Ces hommes et ces dames tirent leurs jugements non d'une inspiration prise dans les lectures pieuses, mais de leur propre expérience de la vie.

Madame de Sablé écrivant au profit d'autrui ces lignes : « Tout le monde est si occupé de ses passions et de ses intérêts que l'on en veut toujours parler sans jamais entrer dans la passion et dans l'intérêt de ceux à qui on en parle, encore qu'ils aient le même besoin qu'on les écoute et qu'on les assiste », semble se considérer elle-même.

Elle continue, en effet, à harceler la société entière de ses petites affaires. Tel qui l'a vu et nous la décrit comme une « grosse dondon » inventive sur le chapitre des plats, dédaignant le *Cuisinier francais*, comme le plus insuffisant des livres, conviant ses amis à des festins raffinés, s'étonne de la rencontrer toujours alitée, toujours geignante, réduisant à merci son médecin particulier le docteur Vallant. A la vérité, sa maladie imaginaire persiste malgré l'âge et s'accroît avec lui. A cette heure, elle possède toute une officine d'apothicaire où elle fabrique les remèdes les plus extravagants, composant sa

propre pharmacopée où domine la « poudre de vipère », osant même pratiquer les sciences maudites.

La ruelle janséniste de madame de Sablé ressemble, en définitive, comme on l'a dit, au village de *Petits Soins* inscrit sur la carte de Tendre. On nous assure qu'il en sort de grandes pensées et que ses habitants ont rendu à la cause augustinienne d'éminents services. Pourtant à peu près tous les personnages que nous y rencontrons sont de tièdes dévots surtout préoccupés de leur propre bien-être.

M. de Sévigné, animé d'un pur sentiment religieux, n'y figure guère. Il en appréhende la frivolité. Il ne tarde point, le calme revenu dans l'Église, à partir pour la région plus sereine des Champs. Madame de Longueville, instruite en cachette au cours de la persécution, par M. Singlin, puis privée par la mort de l'apôtre, d'un enseignement substantiel, hésite, entre le Carmel et Port-Royal, à fixer son choix. Elle fréquente l'un et l'autre, pleine de sollicitude pour le second, qu'elle sauva, par d'actives négociations auprès du Saint-Siège, d'une destruction totale.

En l'an 1669 elle manifeste cependant le désir d'achever à Port-Royal ses jours; mais elle ne s'établira pas auprès de son amie, madame de Sablé, celle-ci d'ailleurs encline, à cette époque, à pactiser avec les Jésuites. C'est à Port-Royal-des-Champs qu'elle demandera un abri [1]. Elle y fera élever un hôtel par crainte de souffrir de la « difformité des bâtiments » et de la « mortification de la vue ». Les « portes des chœurs et celles de la clôture » lui seront largement ouvertes, au dire de la mère Agnès, certaine de sa réelle contrition.

1. *Acte du* 26 *février* 1670. — Les bâtiments, dit cet acte, consisteront en deux corps de logis, l'un destiné à la demeure de madame de Longueville « duque l'étage en bas sera en dehors et l'étage d'en haut au dedans de la clôture ». On ne pourra circuler de l'un à l'autre étage que par une petite porte, dont les religieuses auront la clef. L'étage d'en haut sera relié au monastère par une galerie conduisant à une tribune ayant vue sur le maître-autel. L'étage d'en bas, avec ses dépendances, écuries, remise de carrosse, etc. sera occupé par les officiers et domestiques de la duchesse. Les bâtiments seront entretenus aux dépens de madame de Longueville et resteront après la mort de celle-ci la propriété de l'abbaye. (*Archives nationales*, Y 233, p. 303 v°).

***

En somme, ne supportent l'atmosphère de Port-Royal de Paris que les pénitents peu soucieux de macérations et de solitude. L'auteur de la *Relation du Pays de Jansénie*, ex-janséniste pourtant, cède-t-il au plaisir de médire, écrivant : « La *Jansénie* est une province fort agréable et fertile, située entre la *Libertinie* qui la borne à l'Orient par ses vastes et grasses campagnes, et la *Désespérie* (quasi toute en sables et en rochers) qui ferme sa partie occidentale [1] ? » Nous ne le croyons point, car madame de Sablé et ses pareilles semblent lui donner raison.

Mais les vrais croyants s'accommodent mal de ces voisinages mondains. A l'exemple de la mère Angélique, les religieuses souhaitent de s'ensevelir dans le cloître silencieux de Port-Royal-des-Champs. La paix agreste de la vieille abbaye attire de même, comme un sûr asile d'austérité, hommes et femmes aspirant à une complète purification.

ÉMILE MAGNE

1. Dans ce petit livre (édit. de 1674, p. 38) on rencontre un passage se rapportant à Pascal qui paraît n'avoir point été jusqu'à l'heure signalé : « Cette province (la Jansénie) produit des mines d'or et d'argent qui la font estimer sur toutes les autres. Le mercure y est très commun et quantité de gens s'y occupent à chercher le secret de le rendre fixe; mais au lieu d'en venir à bout, il leur monte toujours à la tête et enfin, par une suite nécessaire, il leur cause de grands tremblements. »

AVEC LES SÉNÉGALAIS

PAR DELA L'EUPHRATE[1]

14 *mai*. — Nos vivres s'épuisent, aussi nous décidons-nous à moissonner l'orge des environs. Couverts par de petits postes, nous nous attaquons à un champ d'Alava. Cinquante hommes déployés en ligne arrachent les tiges des céréales avec leurs racines : une autre équipe les transporte au camp dans les toiles de tente. Mes noirs travaillent avec acharnement. Je les ai alignés par races : Dafis, Bobos, Malinkés, Baoulés, Bétés; je leur ai dit : « Moi, y en a voir quelle nation y en a plus meilleur pour travail la terre! » C'est un plaisir de les sentir rivaliser d'entrain.

Au loin, nos ennemis nous observent avec consternation : leurs lointains coups de fusil ne nous dérangent pas.

Dans l'après-midi, Serceau déménage à la mitrailleuse des groupes travaillant depuis plusieurs jours dans les récoltes de Kar-Bey. Les balles de la première bande font voler la poussière à gauche de ces travailleurs lilliputiens qui s'agitent dans la plaine. La deuxième bande est en direction, mais un peu courte. Elle provoque un gros émoi parmi les silhouettes minuscules. Celles-ci se groupent apeurées, puis soudain détalent comiquement. Serceau allonge son tir, tandis que le serveur charge les bandes dans un rythme parfait. La distance étant trop grande, il n'y aura pas de victimes, mais quelle peur ces braves gens auront eue!

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mars.

Le soir, le capitaine nous réunit. Il a décidé d'aller enlever les récoltes mises en tas par nos ennemis. Les tirailleurs sont tout réjouis à l'idée de jouer cette bonne farce.

16 *mai.* — D'importantes parties de cartes se disputent dans la cour quand le soleil descend à l'horizon. Les joueurs mènent grand tapage, puis soudain, sur un mot, reviennent à leurs sombres pensées et mesurent leur abandon... Ils sortent, se promènent indéfiniment sur le rail qui s'allonge à droite ou à gauche vers la même solitude.

Parfois, une sorte de panache gris se tord vers l'est en montant contre le ciel; nous escaladons les toits pour mieux voir, éperdus d'espoir. Nous avons déjà été déçus tant de fois par ces grands tourbillons de poussière qui errent lentement à travers les étendues! Malgré tout, nous voulons espérer, parce que cette fumée grise suit le rail... puis le doute s'insinue, puis la déception certaine; le panache du sirocco a escaladé une lointaine colline et s'enfuit lourdement. Les Algériens qui tout à l'heure disaient : « J't'y jour c'est le train! » sacrent et soupirent.

Autour de nous, il n'y a plus que l'air dansant sur la terre vide, l'eau bleue des mirages et, dans le silence écrasant, seul le cri des rails que dilate la chaleur!

. . . . . .

17 *mai.* — Je viens de me coucher. Déjà des bataillons de puces montent en colonne par quatre le long de ma jambe droite tandis qu'une autre armée circule sur la gauche... Soudain, des cris retentissent dans la nuit. Je me lève et entend clamer par delà nos tranchées : « Malakof ! Malakof ! » Quelqu'un court dans l'obscurité : nous reconnaissons Ailloud. Celui-ci nous conte brièvement qu'il vit depuis deux mois à Kul-Tépé avec Rouaux : un Arabe et deux chevaux l'accompagnent. Nous sifflons l'homme qui se tient à quelque distance avec les bêtes.

Rouaux nous fait dire que tout va bien à Kul-Tépé. Il a pu repousser aisément de petites attaques. Il laisse faire les moissons autour de lui, à condition qu'on lui apporte des moutons. Il a ainsi un peu de viande. Par contre, il ne lui reste

plus ni farine, ni sucre, ni café : « J'ai soixante sacs de blé, de quoi tenir à la rigueur six mois, mais envoyez-moi si possible de quoi varier cet ordinaire », nous demande-t-il dans sa lettre.

Le brave sergent nous annonce encore qu'il a entendu parler de l'arrivée prochaine d'une colonne. Ailloud, fort animé, se répand en détails extravagants sur les forces françaises qui opèrent dans la région d'Arab-Punar. Les Turcs ont été battus à Seroudj; les Français campent près de cette ville qu'ils ont brûlée. « Leurs tentes sont si nombreuses et pressées, qu'une aiguille tombant du ciel ne saurait toucher terre. »

Fous de joie, nous posons mille questions aux deux hommes. L'Arabe qui accompagne Ailloud nous parle de Rouaux. Le « chaouch » de Kul-Tépé est célèbre là-bas pour son courage. On sait qu'il se ferait hacher plutôt que de se rendre et on le craint fort. « Je suis l'ami du sergent, continue notre visiteur, et au risque de ma vie je suis venu dans la nuit chercher les vivres dont il manque : j'espère que vous me récompenserez! »

Durant quelques jours, la petite garnison nourrit l'espoir d'être incessamment secourue, puis elle apprend que la colonne s'est retirée pour se porter au secours d'Aïn-Tab.

22 *mai*. — Morne tristesse d'un pays desséché. Dès 7 heures, le soleil pompe ce qui peut rester de sève dans l'étendue roussie. Les alouettes, les cailles, leur nichée envolée, ont émigré. Les hirondelles se tiennent haletantes, le bec entr'ouvert, au bord de nos toits. Elles restent seules avec les chasseurs d'Afrique qui criblent le mamelon de Montbatah de leurs milliers de trous, et les huppes qui bercent la torpeur de midi de leur « houp! houp! » monotone semblable à un aboiement très lointain. La nuit, des plaintes douces s'élèvent au sommet des poteaux télégraphiques, voix de toutes petites chouettes en proie, semble-t-il, à une mélancolie obscure... Ce matin, tandis que Serceau mettait en fuite à coups de mitrailleuses un groupe de moissonneurs, des cavaliers ont surgi sur une éminence et nous ont considéré longuement.

Une de nos distractions est de nous étendre sur la plate-forme de la mitrailleuse, en haut du réservoir. Vers l'Ouest, l'étendue est faite d'immenses vagues d'un gris calciné qui courent les unes derrière les autres jusqu'aux pâles eaux d'un

mirage. Celles-ci baignent le pied d'une chaîne de montagnes fauves qui murent notre horizon. Parfois, très loin, passent des troupeaux, des gens à pied, des cavaliers venant d'Harran dont la tour rouge se dresse au milieu des huttes de boue. Au Nord, un grand « Tépé » appuie son front lourd contre le ciel. Des tentes couvrent ses flancs, semblables à de grands oiseaux noirs... Une fumée grise monte des vapeurs bleues qui baignent les collines où disparaît le rail; mais nous ne croyons plus à l'arrivée des trains, nous ne regardons pas. Nos yeux stagnent sur la plaine, où l'air semble comme la palpitation d'une vie ardente, tandis que près de nous le petit violon à deux cordes de Kala Hou, le guetteur, jette son cri grêle.

La traite de notre vache est une des attractions du poste. La bête a comme soigneur Bakary, vieux tirailleur aux trois quarts impotent. Au milieu d'un cercle de curieux attentifs, Bakary applique sa bouche sous la queue de l'animal et souffle de toutes ses forces. L'air effaré, la vache fait le gros dos et ne bouge plus une patte. Bakary s'assied alors près de son ventre et la trait en tournant vers son public une face que dilate l'orgueil.

24 *mai.* — Nous recevons la visite du vieil Hammadi, chef de Monbatah. Le vieillard nous explique qu'il n'a pu entrer jusqu'ici en relations avec nous, menacé qu'il était par Faick, Kadri et le Caïmakan d'Harran. Il demande la permission de moissonner ses champs qui s'étendent devant le poste et voudrait établir ses tentes à 1 200 mètres, derrière le ruisseau. Il aimerait retrouver ses huttes de Montbatah où sont nos tirailleurs : nous nous y opposons formellement. Quant aux récoltes, il peut les moissonner, à condition de nous vendre chèvres et moutons. Nous sommes sans viande depuis vingt jours. Notre visiteur nous confirme le désastre d'Ourfa.

Attaquée par au moins 4 000 hommes, cette garnison de 400 soldats avait d'abord résisté aisément malgré les facilités d'infiltration et d'assaut qu'avaient les assaillants.

L'ennemi utilisa dès le début des canons qu'il pouvait pointer de tout près, à 500 mètres, dans le Sérail. Nos Sénégalais détruisirent l'un d'eux, dans une sortie de nuit, à la grenade.

Les Français jouèrent aux Turcs et aux Kurdes mille tours ingénieux avec des amorçages de grenades, et, s'ils n'avaient pas d'artillerie, ils firent de beaux tirs fauchants de mitrailleuses. Le printemps vint; les semaines passèrent sans nouvelles, sans secours. On dut se restreindre, épargner les munitions. On fut obligé de démolir des fours à pain pour avoir le sel dont ils étaient imprégnés : on abattit des maisons pour en prendre le bois. D'autres jours passèrent avec le même effrayant silence de l'arrière; un matin, l'eau même manqua : on avait coupé et détourné la source alimentant le camp.

Après une résistance de soixante-dix jours, la garnison française, privée d'eau, de vivres et de munitions, dut enfin capituler. Elle avait subi l'assaut de plusieurs milliers d'hommes et certains jours un bombardement de sept ou huit cents obus. Malgré les pertes, les Français auraient sans doute tenu indéfiniment s'ils n'avaient manqué de tout. Donc, on se rendit avec les honneurs de la guerre, les Turcs ayant promis au commandant de le laisser se retirer sur Arab-Punar, suivi de ses troupes non désarmées. Soixante gendarmes devaient les escorter pour leur montrer la route et prévenir les fusillades des gens disséminés dans la campagne. Cette escorte fit si bien son métier qu'elle conduisit les malheureux dans un défilé où des milliers d'ennemis les attendaient. Étant sans munitions, nos hommes se firent massacrer. Ceux qui furent épargnés, quelques musulmans algériens sans doute, se virent ramenés en chemise à Ourfa...

Nous couchons au milieu de la cour ou sur les toits, car l'air est étouffant dans nos chambres. Je sommeille vaguement, frôlé par le vol mou des chauves-souris, entouré du trot menu des lapins du père Schwab, agacé par le petit violon à deux cordes de Boitou qui jamais ne se tait, même la nuit. Damné Boitou! parfois nous cachons son instrument et espérons être à jamais tranquilles. Nous le regardons avec une goguenardise féroce, lorsqu'il erre désolé, réclamant à l'un ou à l'autre : « *Mon misique, ousqu'il est mon pitit misique*? » Notre joie ne dure pas longtemps; au moment où nous nous y attendons le moins, l'énervant « dig! dig! don! dig! dig! don! » retentit près de nous. Boitou apparaît la pipe au bec, le cou penché, recueillant d'une oreille émue les sons que lui verse un nouveau violon...

Quelquefois Sliman entreprend avec Sajo O Brou une discussion sur les mérites comparés du catholicisme et de l'islamisme :

— Catholic mon ami : quisce qui c'est cit zafir? La prière, ti fair : Nom du Père, di fils, di Sait Osprit, Si soit-il : rien di tout quoi! Moi, ji fis debout, ji fis à genoux, ji fi couchez! Vous, les bras y marchent tout le temps. Pour baptiser! toi tu jettes un peu l'eau sur la tête! Barka! ça y est! Nous y a faire circoncision! Çà, mon ami, c'est quelque chose!

Des forces turques se sont concentrées aux environs : elles envoient des émissaires aux défenseurs du poste de Tell-Abiad. Pour la première fois, ils entendent sur les lèvres de leurs ennemis le nom de Moustapha Kemal. Ils apprennent qu'un armistice de vingt jours est conclu entre les forces françaises et les Turcs.

Parmi les clauses de cet armistice, figure l'obligation d'évacuer le poste de Tell-Abiad avant le 20 juin. La petite garnison est plongée dans une cruelle incertitude. Si une colonne ne vient pas la chercher, il lui sera impossible d'opérer seule une retraite de 100 kilomètres : dès que sa présence sera signalée en rase campagne, elle se verra assaillie par des milliers d'hommes et, malgré l'armistice, subira le sort de ceux d'Ourfa... Elle est à bout de vivres. D'un autre côté, si elle a résisté facilement aux attaques décousues des Arabes et des Kurdes, la perspective d'un assaut mené par des réguliers turcs renforcés de canons et de mitrailleuses l'inquiète, en raison de la faiblesse de son effectif réduit à 120 hommes valides.

En attendant, les escarmouches ont cessé depuis quelques jours, un calme apparent renaît.

4 *juin*. — Les quinze ou vingt tentes de Montbatah se pressent, noires et basses, au bord de l'oued, à un kilomètre du poste. Cette confiance est de bon augure... à moins que le vieil Hammadi ne soit de mèche avec les Turcs pour nous inspirer confiance et nous faire relâcher notre surveillance.

Au sud, derrière Tell-Abiad, de lents troupeaux de chameaux coulent en flots interminables, depuis le matin. D'après Ailloud, ce sont là des bêtes de tribus Anazès. Quel chef les commande? Metchem notre allié ou Hatchem notre ennemi? Plus tard, dans la journée, un nom est sur toutes les bouches : Medouet. C'est la première fois que nous entendons parler de ce cheik qui pousse devant lui cette armée de chameaux. Le vieux Boizo, Ailloud, qui ont vécu dans sa tribu, nous le représentent comme un chef puissant, n'ayant jamais toléré le joug

des Turcs. Les Arabes sédentaires tremblent partout où cet errant passe, escorté de ses cavaliers. Il razzie les troupeaux des tribus nomades qui ne lui laissent pas le champ libre et pille les caravanes.

Les taches jaunes des blés et des orges se rétrécissent, rongées peu à peu par les infatigables moissonneurs en loques grises, à longues tresses de cheveux noirs. La chaleur continue de crevasser le flanc des collines arides que les oueds taris balafrent comme des blessures. Hammadi vient nous voir vers le soir; ce grand vieillard très doux, timide, rusé et naïf à la fois, gagne nos sympathies. Il s'avance vers nous lentement, posant avec insouciance ses pieds nus recouverts de poussière sur les épines et les chardons; il déploie, en nous tendant la main, son large manteau de laine brune. Ses lèvres crevassées par le jeûne sourient tristement. « Alors, nous dit-il, c'est vrai? Vous allez partir? » Devant nos mines intriguées, il s'explique : les Turcs, Kadri en particulier, affirment que nous viderons les lieux dans les dix jours. Une colonne française doit venir nous chercher ou bien encore les Kemalistes nous escorteront. Le capitaine affirme que rien de tout cela n'est vrai. Les Français ne veulent pas quitter Tell-Abiad. Hammadi répond :

— Tant mieux; nous vous préférons aux Turcs. Toutefois il n'est d'aide qu'en Allah le Très-fort.

Le vieillard s'est assis parmi nous; la nuit tombe rapidement. Il guette le « coup de canon » par lequel Abdouleye, notre sergent marabout, annonce la cessation du jeûne. Une sourde détonation retentit : Hammadi tire alors une cigarette de sa poche et fume voluptueusement. Inutile de dire que nous n'avons pas de canon, mais de simples grenades. Pour renforcer notre prestige, nous faisons croire aux gens de l'extérieur que nous possédons une pièce d'artillerie. Ils en sont d'autant plus persuadés que, chaque soir de ramadan, une grosse détonation ébranle les échos. D'après Hammadi les forces turques concentrées à Harran en vue de nous détruire se montent à 1 000 hommes. Il y aurait six mitrailleuses et quatre canons.

6 *juin.* — Il fait 39 degrés dans ma chambre pendant la journée et 36 la nuit. Autour des ruisseaux les dernières ver-

dures agonisent. Le vent roule de lentes vagues de feu sur la flamboyante étendue et d'immenses colonnes de poussière s'en vont avec majesté à travers la plaine. C'est à peine si le soir nous apporte une légère détente : allongés sur les nattes de roseaux que nous ont tressées nos tirailleurs Mossis, nous rêvons côte à côte, échangeant de très rares paroles. Nos yeux errent sur la terre baignée de lune. Quelle tranquillité nous verse cet astre! Avec lui pas de surprise possible; l'ennemi ne peut s'approcher sans révéler sa présence. Mais les nuits noires où la sentinelle ne voit pas le bout de sa baïonnette, de quelles inquiétudes ne s'emplissent-elles pas? Nos groupes de combat sont très éloignés : des assaillants hardis et rusés peuvent franchir nos fils de fer en un point dégarni de défenseurs et surprendre nos hommes.

Cependant, c'est la paix idéale des nuits bercées par la plainte de petites chouettes qui coiffent les poteaux télégraphiques. Parfois, là-bas dans le camp d'Hammadi, chez ces êtres qui se nourrissent de galette d'orge, et boivent du lait caillé dans des vases d'argile, un chant traîne. Il est rude comme ce sol brûlé, pauvre en nuances comme leur vie terne et chaque jour pareille, résigné comme l'âme de leur race dont la philosophie se résume en le fatidique : In chah Allah! (S'il plaît à Dieu.)

Je quitte mes compagnons pour faire ma ronde. Voici la tranchée de Seydou Bangoura protégeant le Sud-Ouest. Elle se découpe toute noire en forme de demi-lune dans l'herbe pâle. Deux tirailleurs debout veillent silencieusement. J'entends les respirations profondes des hommes qui dorment dans leurs abris. J'échange quelques mots avec les sentinelles, puis je suis les fils de fer. Je franchis le rail et longe les terrassements qui font face à Alava. Loyé Séré et Kalou Zala se dressent immobiles sur le bord de leur trou et veillent leurs compagnons. Je poursuis ma ronde vers le souk dont je connais à la longue chaque pan de mur; vers la tranchée Nord; vers celles qui défendent le hall des machines à l'est. J'ai si souvent parcouru ce terrain à toute heure du jour ou de la nuit! J'en connais chaque trou, chaque pierre, chaque touffe de chardons, comme si j'étais né sous une de ces huttes de boue qui couronnent le Tépé de Montbatah. Si nous ne devons

pas périr ici, peut-être sentirai-je un léger arrachement le jour où je quitterai à jamais des aspects si profondément entrés en moi.

7 *juin*. — Au petit jour, une lointaine fusillade retentit vers l'est. J'escalade aussi vite que possible l'échelle du réservoir. Stupéfait, je contemple dans la lueur confuse de l'aube une immense tache noire posée dans la campagne, au nord de la voie ferrée. A la jumelle je distingue un campement, fait d'une multitude de tentes, autour desquelles grouille un monde affolé de gens et de bêtes. Tout à coup, une mitrailleuse entre en jeu et la situation s'éclaire : c'est le groupe turc d'Harran qui attaque ces Bédouins. Ceux-ci sont les Anazés de Medouet très certainement. Soudain, deux panaches blancs éclosent au-dessus des nomades; des grondements sourds passent sur la plaine. Voilà bien les canons annoncés. Il doit y avoir deux pièces de 77, car les shrapnells arrivent par couples sur le campement. En un clin d'œil, les femmes ont mis les tentes à bas, et la vaste tache que forme cette foule se replie vers le sud. Cependant, les Turcs ont réussi un bon coup de filet sur des troupeaux qui s'étaient trop aventurés. Une trentaine de leurs cavaliers pressent vers Harran des centaines de moutons.

Une sorte de long serpent noir, soulevant de ses anneaux la poussière grise, s'étire à travers la campagne. Ce sont les cavaliers Anazés qui tentent un mouvement tournant pour reprendre leur bien. Le claquement de la mitrailleuse turque rompt leur élan. Ils tournoient sur place : leurs rangs s'empanachent de mille coups de fusil. On les sent peu disposés à affronter les hasards du combat rapproché. Les Turcs eux aussi n'essaient pas d'exploiter l'avantage que leur a donné la surprise. Ils semblent se contenter de leur razzia et n'ont aucune envie d'aller bousculer le camp qui se replie. Inutile de risquer un mauvais coup.

Medouet ne paraît pas d'ailleurs effrayé outre mesure par cette aventure brutale. Il se contente de repasser la voie : nous voyons sa horde s'établir à quelques kilomètres au sud de Tell-Abiad. Hammadi est venu; sa physionomie est empreinte de satisfaction et une hilarité silencieuse détend ses rides. Il est évidemment ravi de la frottée que vient de recevoir le chef nomade.

8 *juin.* — Vers le sud-ouest, par delà Tell-Abiad, les collines se couvrent d'une immense marée de bêtes, moutons et chameaux. Toute la matinée, leur multitude roule lentement vers la plaine où sont établis les nomades. D'autres tentes grossissent rapidement la tache noire que fait sur le désert brûlé ce grand camp de Bédouins. La tribu finit de se grouper. Au dire de quelques villageois qui viennent d'arriver, elle comprend quinze cents tentes et est puissamment armée. Maintenant, elle se trouve au complet et il est probable que le groupe turc d'Harran n'osera plus l'attaquer.

Nos visiteurs nous annoncent une intéressante nouvelle : Medouet nourrirait envers nous une grande sympathie et tiendrait à nous voir. Nous voici pris entre deux feux et il va falloir user de diplomatie. Nous ne pouvons faire d'amabilité à ce Bédouin sans exciter la fureur des Turcs. D'un autre côté, la prudence nous conseille de le ménager et d'en faire si possible un allié au cas où les Kemalistes viendraient nous attaquer.

10 *juin.* — Cependant notre inquiétude croît chaque jour. Il y a certainement armistice, autrement les troupes d'Harran nous bombarderaient. Si celui-ci n'est que de vingt jours, sa fin approche. Que ferons-nous quand il cessera? A quoi bon se défendre sans espoir jusqu'à notre épuisement total, si nous ne devons jamais être secourus? D'un autre côté quels risques nous attendent si nous nous rendons à cette armée de brigands cruels et sans discipline? L'autorité des chefs qui les commandent suffirait-elle à nous protéger? L'exemple d'Ourfa n'est pas pour nous rassurer! Nos jours passent dans l'énervement et la fièvre. Serceau, Malakof, Cheffick et Naïm, continuent leurs parties de cartes, mais ils sont maintenant silencieux, leur pensée est ailleurs. Les Arméniens, tassés dans un coin d'ombre, s'absorbent dans ces visions de massacre qui ont déjà épouvanté leur esprit tant de fois.

Les Algériens se disputent, hurlent de fureur et, à la seconde qui suit, emplissent la cour de leurs rires. Ils entonnent avec Dupain, le boulanger, des refrains bachiques devant un quart d'eau puis, soudain mélancoliques, constatent que ce ne sera

pas drôle de crever ici. Dupain est à la fois le camarade et la victime de choix des spahis. Tantôt il partage avec eux un plat savoureux de pois chiches et tantôt, au plus profond de son sommeil, il sent sa paillasse, allumée par une main vengeresse, flamber sous lui. C'est qu'il aura simplement refusé de prêter quelques sous à Saïd ou à Sliman. Ceux-ci déclareront innocemment qu'une cigarette aura sans doute été jetée sur le dormeur par un tirailleur distrait.

Les Sénégalais gardent leur belle impassibilité. Quand je les plains sur la médiocrité de leurs repas, ils répondent : « Nous pas faire réclamation : tout manger y a fini dans magasin. C'est pas ton faute mon lieutenant! »

11 *juin.* — Une mer de chameaux déferle autour de notre poste. Ils couvrent la plaine de leur multitude et envahissent les collines. Ce ne sont que longs cous balancés et dents jaunes avidement tendues vers les chardons bleus durs comme l'acier. A leurs grondements se mêlent les cris rauques des gardiens indolemment accroupis sur les bosses les plus grosses et les hurlements joyeux des gamins demi-nus, jouant au chat perché sur ces immenses bêtes. Semblables à d'énormes chenilles, des troupeaux de moutons se traînent en ondulant à travers la plaine, submergeant tout. Les tentes de Montbatah ne sont plus qu'un îlot, parmi l'infinité de ces dos mouvants.

Dans l'après-midi, nous voyons une quinzaine de cavaliers se présenter aux tentes de Montbatah. Un instant après, Hammadi vient à nous et annonce l'arrivée à son douar du chef Anazé et de sa suite. Medouet exprime son désir de nous rendre visite : nous acceptons.

Sans attendre d'ailleurs notre réponse, trois cavaliers ont quitté Montbatah et s'élancent vers nous au galop. Ils laissent leurs montures à la garde d'un tirailleur et s'avancent, leurs longs manteaux traînant dans la poussière. Hammadi nous désigne les trois hommes : ce grand maigre est Medouet, ce jeune page son fils et ce noir colossal un de ses guerriers.

Medouet a quarante ans environ, ses traits amaigris, fatigués, s'encadrent de longues boucles de cheveux châtains qui lui descendent jusque sur la poitrine. Il est très simplement vêtu d'un long burnous gris. Seule coquetterie, une cordelette

d'or serrée sur ses tempes maintient son voile noir. Il a un regard éteint, abruti presque, mais où passe par instants l'éclair de l'intelligence la plus vive. Son fils, le jeune page de quatorze ans, est charmant : son cou élancé jaillit d'un long manteau de soie rouge lamé d'or. Il a un mince et frais visage que caressent de longs cheveux flottants. Sous son front qu'étreint un voile tissé d'argent, ses sourcils sont largement arqués sur d'immenses yeux tristes, des yeux obscurcis par la lourdeur des cils et par l'étrangeté des paupières teintes. Contraste à tant de grâce, sa main fine caresse, tandis qu'il bavarde, un lourd « mannlicher ».

Le noir qui accompagne Medouet et son fils, est une large brute drapée dans des étoffes bleues et bardé de ceintures de cartouches. Une courte barbe entoure sa mâchoire prognathe. Son rire sonne, exprimant sa joie de vivre, et on sent en lui un puissant orgueil de guerrier.

Cependant, tirant de lentes bouffées du narghilé de Malakof — que de bouches l'auront sucé ce narghilé! — Medouet nous décrit sans se presser la puissance de sa tribu. Avec un sourire de coin vers Hammadi qui l'écoute béant, il nous fait part de la crainte qu'il inspire, du Levant au Couchant.

— Ceux d'Alava, d'Aïn-Arrouss, de Kaar-Bey, de Djeman-Bey et bien d'autres encore, dont assurément l'ami Hammadi, sont, sans doute, venus vous demander de les protéger contre moi!

Hammadi, à ces mots, tourne vers nous un œil terrorisé et proclame ce mensonge :

— Par Allah, Seigneur, je n'ai rien demandé aux Français!

— Vieux parjure, — répond simplement Medouet, — sache que par amitié envers le capitaine, je ne vous toucherai pas.

A ces mots, Hammadi se précipite tout sanglotant de reconnaissance et baise le manteau du chef bédouin.

Tout environné de fumée, ce dernier continue. Il nous dit son peu d'estime pour les Anglais et son dédain des Turcs, qui l'autre jour, malgré tout l'avantage de la surprise, ont simplement réussi à lui prendre douze cents moutons et à lui tuer deux hommes! Cependant, pour être sûr d'avoir la paix, Medouet voudrait faire avec nous une alliance. Il rapprocherait de notre poste ses tentes. Comme cela, les Turcs d'Harran

n'oseraient plus tenter un coup de main, soit sur nous, soit sur ses troupeaux; nos forces liguées leur en imposeraient. Il a connaissance de notre situation précaire, des dangers que nous courons avec cette suspension d'armes qui va prendre fin et il est certain que nous ferons bon accueil à son offre de loyale amitié.

Je reconduis Medouet. Les feux de son camp brillent au fond de la lande et clignotent comme des yeux sur la croupe d'une colline. La lune tardive émerge de l'horizon et jette sa lumière bleue sur l'étendue semblable aux vagues pétrifiées d'une mer infinie. L'air est plein d'un parfum d'herbes séchées et de poussière. Voici les chevaux du Bédouin qui s'ébrouent à son approche, la haute stature de leur gardien drapée de laine grise. Je serre des mains et les cavaliers s'éloignent en silence.

13 *juin*. — Toujours nul espoir de secours et des bruits inquiétants circulent au sujet des renforts kemalistes arrivés à Harran. Pourvu que la tribu de Medouet reste encore quelque temps dans la région. Pourvu que les Turcs ne gagnent pas le chef Anazé à leur cause. Chaque soir, ce dernier arrive, à cheval, suivi d'un ou deux serviteurs. Il s'assied au milieu de nous et bavarde, tandis que dans ses yeux endormis passent de brefs éclairs de malice.

A fréquenter Medouet, nous nous rendons compte que, s'il reste le moins connu de nos services de renseignements, il est par contre, à coup sûr, le plus puissant des chefs bédouins dont nous avons entendu parler jusqu'alors. Il est à lui seul aussi fort qu'Hatchem et Metchem réunis, mais il est plus modeste. Alors que ces derniers intriguent, complotent, se montrent à Alep et à Damas, lui ne quitte jamais les déserts où erre sa tribu. C'est le Bédouin resté très primitif, ne sachant même pas lire. Comme ses ancêtres il tue ses poux à l'urine de chameau et se parfume d'herbes écrasées entre des pierres. Ne connaissant ni maîtres, ni lois, il fonce à la tête de ses guerriers quand on l'attaque, pille les caravanes, coupe les routes, prélève la dîme sur les moindres tribus et s'enfonce librement à travers l'étendue immense qui va de l'Euphrate au Tigre, suivi de ses cinq mille chameaux et de ses quarante-neuf mille moutons.

Medouet nous a averti hier que les Turcs d'Harran veulent entrer en pourparlers avec lui. Il nous montre aujourd'hui une lettre du commandant kemaliste. Malakof traduit avec une légère émotion ce violent appel au fanatisme religieux : « Le Croissant gît aux pieds de la Croix... Nous devons nous unir pour exterminer l'ennemi commun! » L'officier termine en annonçant pour le soir sa visite au chef Anazé.

Ce langage ne semble pas influencer notre ami; il continue à tenir les Kemalistes pour ses plus dangereux voisins. Ne sera-t-il pas toujours, pour les Turcs, le pillard, le perturbateur, celui qui ne se soumet pas à l'impôt? On lui fait bonne mine aujourd'hui parce qu'on a besoin de lui, mais, tôt ou tard, il sera la proie de l'ennemi héréditaire...

Nous avons vu les cavaliers turcs se diriger vers les tentes de Medouet au soleil couchant et nous attendons anxieusement dans la nuit l'arrivée du chef Anazé. Couchés sur nos nattes de roseaux, devant les rails, nous échangeons de rares paroles. Voici que de la tranchée ouest une sentinelle appelle. Quelqu'un s'est présenté devant nos fils de fer. Ce ne peut être encore Medouet. Je vais voir et reconnais l'habituel messager de Rouaux. Après échange de politesse, l'homme nous raconte qu'un avion venant de Djerablous est tombé hier entre Karamnas et Kultépé. N'ayant pu reprendre leur vol, les deux aviateurs ont été assaillis par des moissonneurs. Ils ont essayé de faire tête à coups de revolver, mais leurs adversaires nombreux en sont venus à bout. Le pilote, un sergent, a eu la tête tranchée à coups de faucille; le soldat mécanicien, grièvement blessé, a été livré aux miliciens kemalistes. L'avion a été brûlé. Le courrier, les documents et une somme importante d'argent qui nous était destinée, tout cela a été remis aux gendarmes turcs d'Harran.

Tandis que nous commentons cet événement, Medouet arrive. Il connaît notre messager et lui tend la main, puis il nous prend à part avec Malakof. Le commandant turc qui vient de le quitter lui a bel et bien proposé d'oublier leurs vieilles querelles pour s'allier contre nous. Il lui a offert de l'argent, des munitions, un instructeur pour ses guerriers, et notre ami a dû user de toute sa diplomatie pour repousser ces offres. « Mes sympathies me portent vers vous et, ajoute-t-il

avec un sourire, je crois avoir davantage à gagner en m'alliant aux Français. La puissante nation française me récompensera mieux, je l'imagine, que ces brigands. »

Medouet nous quitte très tard dans la nuit, nous laissant rassurés sur ses intentions. Toutefois notre situation est critique. Nous ne savons rien des desseins de l'arrière et demain à minuit l'armistice prend fin. Et puis, quoi qu'il en soit, nos vivres sont épuisés. Il nous reste encore quelques moutons et nous pourrions en acheter d'autres à Medouet, mais nous sommes sans argent. Ce serait sans doute indisposer le Bédouin que de lui réclamer des bêtes à titre gratuit.

Que faire? Nous ne pouvons nous éterniser à Tell-Abiad sans espoir d'être secourus. Il est aussi impossible d'évacuer le poste et de battre en retraite sur Arab-Punar : nous serions obligés d'abandonner une vingtaine de malades et d'éclopés. D'autre part, notre fuite serait immédiatement signalée par des feux allumés sur les collines. Des centaines d'ennemis accourraient pour nous barrer la route. Attaqués en rase campagne, nous ne pourrions percer; pas un de nous n'arriverait. Tandis que nous agitons ces noires pensées, il me vient une idée. S'il ne nous reste d'autre alternative que de périr ici, soit de faim, soit sous les coups des Turcs, pourquoi ne tenterions-nous pas de rejoindre un poste de l'arrière avec l'aide de Medouet. Ce dernier nous fournirait les chameaux nécessaires pour transporter nos éclopés et notre matériel qui est considérable. Comme il est très craint, les populations n'oseraient nous attaquer, surtout si nous étions renforcés par une centaine de ses guerriers. Seule, la poursuite des Turcs serait à craindre. Le capitaine et Serceau acceptent ma suggestion. Ils craignent toutefois que le chef bédouin, tenté par notre matériel de guerre : mitrailleuses, fusils, grenades et cartouches, ne cherche à nous faire périr de soif dans le désert.

Tandis que nous errons de long en large sur le rail en dépit d'un soleil accablant, Malakof vient nous trouver. L'excellent garçon s'offre pour aller lui-même aux nouvelles à Djerablous. Il saura de façon nette si nous sommes, oui ou non, condamnés à l'abandon. Il fera le voyage sur un chameau de selle, accompagné de deux chameliers choisis parmi les hommes de Medouet. Il est facile de décider ce dernier à prêter des

bêtes, en disant qu'on va faire des propositions le concernant au colonel commandant le cercle.

Nous nous récrions sur les dangers d'une pareille entreprise, dangers certains, puisqu'on ne trouve aucun émissaire même à prix d'or pour traverser la région kurde, d'Arab-Punar à Djerablous. Mais Malakof paraît décidé. « Autant vaut périr sur une piste que dans ce trou, nous déclare-t-il. D'ailleurs je suis certain que je réussirai et je me fais fort d'être de retour dans quatre jours. »

Malakof lit le doute dans nos yeux, la colère le transporte : « Sans doute je ne suis qu'un Syrien, s'écrie-t-il, mais vous verrez ce que vaut ma parole d'honneur! »

24 *juin.* — Malakof devrait être rentré. S'il n'est pas là demain, nous quitterons Tell-Abiad avec les guerriers de Medouet. Nous prenons dès aujourd'hui nos dispositions. Medouet est convoqué et nous nous enfermons avec lui pour organiser cette question de départ. Le chef bédouin reste d'abord sidéré. Loin de nous approuver, il préférerait nous voir rester. Il craint que nous n'abandonnions définitivement le pays, réduisant ainsi à néant l'espoir qu'il a de se voir adjuger la police de la voie ferrée : nous lui affirmons que notre absence ne sera que provisoire. Seul, le manque de vivres nous oblige à nous retirer momentanément. Convaincu par nos raisons, Medouet s'offre très volontiers à nous escorter. Il nous prêtera cent chameaux et fournira cent cavaliers armés dont il prendra le commandement.

Medouet nous quitte et nous étudions avec le capitaine notre dispositif de marche. Nous pouvons avoir, non seulement à parer une attaque ennemie, mais encore à nous défendre contre Medouet s'il prenait fantaisie à ce dernier de se jeter sur nous. La quantité prodigieuse de munitions que nous possédons n'est pas sans allumer des convoitises dans son âme de pillard.

25 *juin.* — Nuit noire, étouffante. L'inquiétude nous étreint, nous cherchons en vain le sommeil. Pourvu que les Turcs nous laissent encore tranquilles jusqu'à demain! Autour de moi, c'est le vol mou des chauves-souris, et le trot silencieux

des derniers lapins du père Schwab. A mes pieds, une tache blanche et une tache bleue : ma chienne et mon ordonnance. Mon vieux tampon dort et rêve béatement. Quand un lapin vient à le frôler, il se croit sans doute caressé par une main céleste, car il murmure : « Hammdullah! Bissimillah! » Quant à ma chienne, elle est si accoutumée aux familiarités de ces petits animaux qu'elle ne remue pas une patte.

A quelques pas, Cheffick et Naïm gisent, vautrés sur des nattes, tandis que le père et la mère Schwab, étendus sur leurs couchettes, parlent à voix basse sans troubler le sommeil tranquille de Carméla...

Soudain, un bruit d'armes et des exclamations secouent ma torpeur. Je me suis levé rapidement. Au même instant Seydou Bangoura accourt : « Mon lieutenant, Malakof est là avec les deux Arabes! » Fou de joie, je me précipite à la rencontre des voyageurs, tandis que Seydou va prévenir le capitaine. Je vois les trois hautes bêtes qui se dandinent sur leurs hanches souples, Malakof se précipite vers moi dans son manteau blanc. Le brave garçon rayonne : « J'ai une bonne bouteille de « raki », s'exclame-t-il, et je vais vous raconter mon expédition tandis que nous nous rafraîchirons! —Mais, vient-on nous chercher?— Oui! la colonne de secours est à Djerablous; elle va partir! »

30 *juin.* — Depuis hier tout le monde est sur les toits, les yeux fixés sur les collines de l'ouest d'où jaillit l'éclair du rail. Il n'est pas de jour où notre regard ne se soit posé longuement, désespérément, sur cet horizon vide où errent les majestueux tourbillons des sirocos. Chacun de nous, sans vouloir l'avouer, a tant cru au définitif abandon dans cette solitude aride, où vivait seule certains jours l'universelle vibration de l'air brûlé, où ne retentissait dans le silence des heures que la plainte du rail sous le soleil...

Nous travaillons activement à nos préparatifs de départ, car, de toutes façons, nous espérons être relevés...

Dans le soir qui glisse sur la lande, un tourbillon de cendre roule vers nous, enveloppant les silhouettes galopantes de trois cavaliers. L'un d'eux est un enfant. Nous reconnaissons la fougue ombrageuse de la monture de Medouet; le chef

bédouin vient nous voir, accompagné de son fils et d'un serviteur.

Nous nous sommes avancés et, tandis que les trois bêtes soufflent et s'ébrouent, Medouet, penché sur sa selle, s'écrie : « Il y a du bonheur pour vous! Vos troupes sont à Kul-Tépé! »

1er *juillet.* — La journée s'est passée dans la fièvre joyeuse de l'attente. Un avion est venu, a tournoyé longtemps au-dessus de nos têtes, puis s'est enfui sans se poser. Le pilote a été visiblement effrayé par l'immense campement de Medouet qui vient de s'établir à quinze cents mètres au sud, par delà le ruisseau. Au milieu de la multitude des tentes noires et du grouillement des troupeaux, il n'aura pu distinguer le vaste drapeau blanc que le chef bédouin faisait agiter en signe de paix.

Dans le soir accablant qui tombe, nous attendons. Soudain, du haut du réservoir, la sentinelle signale des fumées. En un clin d'œil, nous avons envahi les toits. Par delà le crâne chauve des collines où s'enfonce le rail, trois panaches gris montent dans l'air tranquille. Les locomotives doivent être arrêtées par une brisure de la voie. Notre regard s'éternise sur ces fumées, pareilles à celles qui montaient des feux de tribus errantes et qui arrachaient des cris d'espoir aux Algériens; si semblables aux décevantes colonnes de poussière suscitées par les sirocos. Mais voici qu'un rond de vapeur s'élève vers le ciel, puis un autre. Les machines repartent pour s'immobiliser à nouveau l'instant d'après. Cependant, semblables à des insectes affairés, des cavaliers ont garni le front dur d'un « tépé ». De longs vers gris glissent au flanc des collines leurs lents anneaux parallèles. « Les tirailleurs! les tirailleurs en colonnes par un! » hurle-t-on autour de moi.

Derrière cette avant-garde, d'autres sections ondulent comme autant de reptiles. Les cavaliers contournent déjà Alava, où Kadri les contemple atterré. Deux gendarmes turcs s'enfuient vers Harran au galop de leurs maigres chevaux. Nous courons aux nouveaux venus : l'un d'eux est l'officier adjoint au colonel. Serrements de mains chaleureux; notre camarade s'écrie :

— Vous devez une fière chandelle au colonel Andréa. Il y

a deux mois, la division avait donné l'ordre de vous transmettre par avion un message vous enjoignant de rejoindre Arab-Punar par vos propres moyens, après avoir détruit dans Tell-Abiad le matériel intransportable : autrement dit, on vous abandonnait. On savait bien, en effet, que vous ne feriez pas dix kilomètres sans vous laisser accrocher. Le colonel a supplié qu'on lui envoyât des troupes afin de vous délivrer. Il n'a pu les réunir que tout dernièrement.

Nous nous taisons : ainsi, le désespoir qui nous envahissait certains jours était bien justifié. Il fut un temps où l'on avait décidé de nous abandonner!

— Mes pauvres amis, — continue notre camarade, — oui, on vous croyait bien fichus, après l'histoire d'Ourfa et si vous n'aviez pas eu de vivres pour tenir, vous étiez rasés. Avec toutes ces affaires de Cilicie, il était impossible de vous secourir. J'ai entendu un officier d'état-major dire en montrant une carte : « Vous voyez le petit drapeau français épinglé sur Tell-Abiad : il va falloir l'enlever. »

Cependant qu'une multitude minuscule et lointaine ruisselle des collines de l'ouest, les trois fumées des locomotives allongent sur le ciel leurs crinières immobiles. Puis de grosses bouffées noires montent dans l'air avec des gerbes d'étincelles. « Les machines font de la pression », déclare le père Schwab, l'air compétent. Il fait plaisir à voir, ce vieux. Sa bonne figure ravagée par la fièvre et la crainte est radieuse. En lui renaissent enfin les espoirs de vache laitière, de chaumière et de gendre sur un coin du Carso. Il fumera dans des pipes de faïence en bêchant son jardin et la tête de madame Schwab, cette tête de vieille dame à habitudes dévotes, à potins de petite ville, retrouvera son cadre.

Dans la nuit qui tombe, les chenilles noires et bruissantes des sections rampent vers leurs emplacements. Déjà les tentes se montent et retentissent les pioches creusant les tranchées individuelles. Les corvées d'eau se pressent vers notre puits. Nos noirs ont flairé dans l'air le relent de leurs congénères : ils se précipitent vers le sud où s'installe le 1er bataillon du 17e Sénégalais. Dans la nuit, je distingue les exclamations joyeuses des Dafis retrouvant leurs « petits frères »; le rire en fusée des Bambaras. En voilà qui organisent une sauterie.

Je reconnais la fameuse chorégraphie : « Doucement, Sénégal! Doucement! » inventée par Seydou Bangoura, génial créateur de danses. Cela se chante sur un pas de pavane, avec des gestes tour à tour lascifs, effarouchés et pleins d'une pudeur charmante; cela mime, avec un sentiment nostalgique, l'émoi des odalisques assaillies les soirs de paye par de noirs godelureaux...

Nos dix Algériens se sont répandus à tous les coins de la colonne. Ils souhaiteraient cinq paires d'oreilles pour entendre et vingt bouches pour se raconter...

Les trois trains arrivent enfin à la vitesse d'un rouleau à vapeur de célérité moyenne. Leurs chauffeurs doivent être puissamment intrigués par la manœuvre de l'élève-aiguilleur de Malakof qui agite une lampe-signal pour se conformer sans doute au paragraphe numéro 32 de son manuel. Le colonel Andréa sort d'un des wagons, assez déprimé par une fièvre qui le tient depuis quinze jours. Tandis que je lui prépare un gîte, il s'entretient avec Medouet qui vient d'arriver et que le capitaine présente. Il envoie en même temps un Arabe sur Harran pour demander au commandant turc de venir lui rendre visite en ami : soin inutile; ce dernier s'en gardera bien...

Serceau a débouché une des bouteilles que Sojo Obrou a pour mission d'entretenir dans une perpétuelle fraîcheur. Nous trinquons, parcourus par des sentiments simples et béats, débarrassés du manteau d'inquiétude qui nous étouffait depuis des mois, transportés d'un frénétique désir d'arpenter le bled et de voir se dresser d'autres horizons que celui qui nous servait de prison. Nous savons que Tell-Abiad et Kul-Tépé doivent être abandonnés, peut-être aussi Arab-Punar. D... nous conte l'aventure de Jeannot à Karamnas, poste situé sur le rail à vingt kilomètres de Kul-Tépé, à trente d'Arab-Punar. Comment Rouaux n'a-t-il jamais eu de renseignements certains sur ce désastre? Toujours est-il que le brave Martiniquais Jeannot, qui tenait le poste avec vingt noirs, se vit un beau matin sommé de se rendre. La petite gare qu'il occupait était placée entre deux falaises rocheuses : on pouvait l'écraser sous des éboulis, sans qu'il pût tirer un coup de fusil. Se rendre, lui qui avait du sang de blanc sous sa peau noire! Jeannot n'y songea même pas et renvoya orgueil-

leusement les émissaires, cependant qu'à ses pieds se traînaient terrifiées ses compagnes, la sœur et la femme du chef de gare. Aussitôt, pointée du haut de la falaise, une pièce de 77 se mit à tirer. Elle lui envoyait des obus de plein fouet à une distance de 150 mètres. Puis des quartiers de rocs roulèrent et écrasèrent ses toits. Cependant, Jeannot n'arrivait pas à placer un coup de fusil sur l'adversaire invisible. Vers la nuit, ayant perdu presque tout son monde, Jeannot capitula. Emmené d'abord à Ourfa, il a été rendu avec d'autres prisonniers au début de l'armistice.

Arab-Punar a été violemment attaqué et bombardé. La lettre que nous apporta le vieil Ahmar ne mentait donc pas! Heureusement pour la compagnie sénégalaise, celle-ci avait été renforcée par un bataillon algérien et un escadron de spahis qui occupaient un mamelon situé derrière la gare. Les Kemalistes poussèrent un assaut qui fut arrêté à trois cents mètres des fils de fer par le feu des mitrailleuses. Il est probable que si nos camarades Sue et Dumas avaient été réduits à leurs propres forces, je n'aurais pas le plaisir de leur serrer la main dans quelques jours...

Dans l'obscurité, je reconnais la haute silhouette de Medouet qui s'éloigne : son entretien avec le colonel est terminé. Le Bédouin paraît fort satisfait! Pauvre diable! que lui aura-t-on fait croire! Mais nous sommes excusables. Impossible d'avouer que nous allons quitter le pays et que ses espoirs de voir s'attribuer la garde de la voie seront anéantis.

2 *juillet.* — 6 heures du soir... les trois trains que nos 2 000 soldats escortent à pied sont sous pression. Déjà, les avant-gardes allongent à travers la plaine leurs minces rubans. Pesamment, les machines démarrent. J'ai déployé les sections de ma compagnie en colonnes par un : nous marchons en flanc-garde de gauche. Nous nous enfonçons dans les hautes herbes séchées du marais. Sur l'échine des collines, contre le ciel, les spahis galopent, minuscules insectes. Je passe à cent mètres des tentes noires d'Alava, tassées le long de l'eau, devant les murs que nous avons détruits.

Je reconnais la haute stature de notre vieil ennemi Kadri, au milieu de sa horde. Immobiles dans leurs longs manteaux,

ces paysans nous regardent passer. Ils n'ont pas eu notre peau comme ils l'espéraient; du moins l'idée à laquelle ils ont collaboré a vaincu : le nationalisme nous chasse de ces régions. Une partie de leurs biens a disparu dans la lutte, mais qu'importe : l'Européen et le Chrétien détesté se retirent...

En me retournant, je vois pour la dernière fois, au fond de la plaine grise, les bâtiments cubiques de la gare, le Tépé de Montbatah couronné de ses huttes de pisé et un grand îlot noir, le camp de Medouet. Que doit-il penser ce bédouin?...

La nuit tombe. Nous progressons à travers les ondulations pierreuses couvertes des éternels réglisses, tandis que la pleine lune surgit à la hanche d'un coteau. Les fumées de nos trains s'échevèlent dans le ciel; le souffle languissant des machines scande la torpeur de notre marche. Parfois, le vent rabat sur nous une senteur de charbon. Perchés à l'avant de la première locomotive, des hommes regardent de tous leurs yeux pour voir si des boulons de rails ne manquent pas...

Notre multitude roule en avant parmi des transparences bleuâtres. Seule s'entend la rumeur lourde des wagons à notre droite, la marche piétinante et pressée des pesants brodequins et la chanson des bidons qui dansent contre les baïonnettes. Parfois, derrière nous, un artilleur jure pour enlever son attelage, un mulet pousse une sorte de long miaulement, des roues sonnent sur un roc. Ma chienne trotte devant moi, ombre blanche et légère; ce voyage incompréhensible l'émeut : elle me tend son museau avec des gémissements interrogateurs.

Les Sénégalais avancent à grands pas nonchalants, tanguant des hanches. Leurs mains sont allongées sur le fusil tenu en travers de l'épaule. Mes soldats européens, Daniel et Lathoud, causent à voix basse. Le pinard clapote dans leurs bidons. Lathoud a découpé dans le drap qui recouvre le sien de larges lettres; la lune me permet de lire : « Force Morale ». Daniel s'est contenté d'un : « Santé, Valeur, Discipline. » Ils vont ainsi côte à côte, réunissant en faisceau leur force morale, leur santé, leur valeur, leur discipline... La santé, je ne dis pas! Mais je ne voudrais pas garantir le reste.

Les trains, parfois, se mettent à souffler précipitamment, puis s'arrêtent. Un rail a été déboulonné, emporté au loin. Tandis que l'équipe des cheminots arméniens répare, les

hommes exténués s'agenouillent et se couchent. Serceau me hèle dans la nuit. Dilaté de bien-être, il me tend une bouteille de bière, tiédie à trente-cinq degrés; un liquide d'exportation japonaise abominablement alcoolisé. Je m'étouffe de mousse tiède, absolument ravi, car ce que je bois, ce n'est pas de la bière, mais un an de privation de bière : il me semble soudain que ce breuvage est indispensable à mon existence. — Estimant qu'il a risqué sa vie dans cette randonnée, le mercanti qui nous ravitaille ne craint pas de nous vendre dix francs chaque bouteille. Très étrange figure que celle de ce commerçant français : C'est un grand vieillard de mine fière. Il abandonne sa marchandise à des prix exorbitants sans quitter une sorte de nonchalance élégante et lassée. Il nous glisse ses tarifs d'un air détaché en pensant à autre chose. Impressionnés, nous ne marchandons jamais les denrées entassées dans son wagon-cantine. Moulé dans un splendide veston, mais privé de faux-col, un gentleman arménien le seconde avec un sourire fastueusement tendu sur des gencives cloutées d'or...

Nous allons toujours... Parfois, la mince ligne d'une section surgit à notre droite, contre le ciel; quelques cavaliers s'immobilisent sur l'arête d'une colline. Fantomatiques, des villages de pisé sortent de terre au creux des ravins, ou bossuent le front d'un « tépé ». Nous longeons leurs murs bas d'où monte une odeur de pauvre humanité et d'étable. Je me glisse avec mes Algériens curieux parmi les huttes basses et pressées. Nul bruit ne parvient du trou béant des portes. Tous les habitants se sont momentanément enfuis avec leurs troupeaux.

Dans chaque douar, même vide, même silence. Mes cinq tirailleurs se précipitent dans les cônes de terre qui leur paraissent les plus cossus. Ils craquent des allumettes, fouillent des débris, prennent le pas de gymnastique pour rattraper leur place dans la colonne avec un tapis, un vieux burnous, un sabre rouillé qu'ils abandonnent bientôt. Il peut être minuit quand nous apercevons les murs de la petite gare de Kul-Tépé, blanchis par la lune, au fond d'une plaine. Les éléments des compagnies reçoivent la consigne de faire halte et de camper sur place en encadrant les trains dans leur ordre de marche. Tandis que les hommes montent leurs tentes, je vais recueillir les impressions du sergent Rouaux, le défenseur de Kul-

Tépé. Je le trouve au milieu de ses vingt soldats. Ceux-ci chargent déjà sur un wagon télégraphe portes et matériel de la gare. Rouaux se précipite vers moi. Sa figure maigre, barrée d'une moustache raide, est à peine changée. On sent que ce vieux rengagé ne « s'en est jamais fait » durant ces cinq mois de terrible solitude. Les privations ont peu marqué ses tirailleurs. Ils viennent me dire bonjour, poussent une exclamation joyeuse et retournent à leur travail.

Je pars au long des trains, à la recherche de notre cuisine roulante, chargée sur une plate-forme. Je veux dire aux cuistots de préparer pendant la nuit un repas substantiel pour la compagnie : nous pouvons nous remettre en marche dans la matinée. Une équipe de Kurdes et d'Arméniens travaille dans l'obscurité à embarquer les rails d'une voie de garage. Un civil européen stimule les travailleurs. Il a en main une cravache fort agitée et sa voix martèle d'épouvantables jurons à l'adresse des maladroits. Hier, j'ai déjà vu ce géant blond aux traits alourdis d'une barbe pesante. Pour lui l'accablante torpeur des midis de juillet ne semblait pas exister. Balafré de rigoles de sueur noire, les yeux cernés d'un halo gris, il arpentait la voie de ses longues jambes cuirassées de cuir fauve, hurlait des ordres, jetait un manœuvre à terre avant de lui montrer la manière de s'y prendre. Certes, la nonchalance orientale ne pouvait s'épanouir à l'aise devant cet homme que nous surnommions « le boche », sans pouvoir deviner quel brumeux pays du Nord nous l'avait envoyé. Grâce à lui, les réparations de la voie, l'embarquement du matériel n'avaient pas traîné...

Une voix connue me hèle au moment où je vais arriver aux plates-formes des cuisines. Des têtes se penchent par la porte d'un wagon de marchandises, des bras me hissent à l'intérieur, sans autre explication. Me voilà au milieu de mes vieux amis Malakof, Cheffick, Naïm, Ailloud et l' « élève aiguilleur turc ». Ils me paraissent pleins jusqu'au bord de « raki »; une immense béatitude noie leurs faces qu'éclaire une bougie fichée dans une bouteille. Après tant d'inquiétudes et de souffrances morales, quitter Tell-Abiad comme cela, au grand complet, vautrés sur des paillasses, dans un train qui vous emmène sans secousses à quatre à l'heure, c'est trop de chance! Pouvoir déguster son

« raki », tandis que le panorama lunaire se déroule à petite allure; être couchés sur le ventre et bercés par la rumeur confuse des braves soldats qui vont à pied pour mieux vous garder, çà c'est un plaisir riche qu'on ne retrouve pas dans la vie. Malakof, qui vient de toucher l'arriéré de seize mois de traitement, a des gestes arrondis de millionnaire pour remplir mon verre. Il voudrait voir ma soif inextinguible; il regrette que je ne sois pas un fût où il pourrait vider sa provision de bouteilles afin de courir en chercher d'autres chez le mercanti. Je comprends son ennui : il a trop de bank-notes, cela le gêne pour boutonner son veston...

Ayant quitté à grand'peine ces compagnons et le confortable fauteuil où ils prétendaient me clouer pour le reste de la nuit, j'allai réveiller mes cuisiniers qui ronflaient depuis Tell-Abiad, étendus près de leurs fourneaux. Ils se levèrent en m'exposant les souffrances du pauvre cuistot « lui qui jamais gagner la pause, toujours « barqué travail »! Je leur intimai l'ordre de se mettre aussitôt à l'ouvrage, sous peine de se voir à l'instant remplacés et d'aller « marcher la route » avec leurs camarades. Je rejoignis enfin mes tirailleurs allongés sur le sol à quelques centaines de mètres. Tous ronflaient puissamment, terrassés par le sommeil. Je m'étendis sur ma peau de mouton, et, sans prendre le temps de desserrer mes guêtres, je m'endormis.

3 *juillet*. — Brusquement, une salve d'artillerie crève sèchement le silence de l'aube. Les guitounes volent, comme balayées par un vent d'ouragan; des rangées de dormeurs se dressent en se frottant les yeux. Les obus éclatent au loin derrière nous; sur quel objectif nos 75 peuvent-ils taper?

Nouvelle salve... Cette fois, les projectiles passent fougueusement au-dessus de ma tête pour aller exploser par delà les trains. Je comprends... ce ne sont pas nos 75 qui s'occupent, mais bien des pièces turques qui tirent sur nous. Elles sont si proches que j'ai pu me tromper tout d'abord. Je crie : « Aux armes! » Le même appel court au long de la colonne tandis que les dormeurs se lèvent par longues files. D'autres obus creusent l'air devant moi, pour aller éclater à une grande distance. L'ennemi tire sur le train. Mais ses projectiles,

lancés de plein fouet, passent trop haut; c'est pourquoi ils vont se briser si loin dans la campagne. Il fait d'ailleurs encore très sombre et il doit être difficile aux Kemalistes de régler un tel tir.

Nous avons rapidement pris nos formations de combat; il faut à tout prix repousser l'assaillant, car s'il réussit à démolir nos locomotives, nous serons forcés d'abandonner les wagons et leur contenu. Notre situation est critique : on comptait ne repartir que vers les 10 heures; les machines sont éteintes, il faut un certain temps pour les remettre sous pression. Quand elles pourront avancer, nous continuerons notre route vers Arab-Punar en nous protégeant par des combats d'arrière-garde.

En attendant, face aux Turcs! Toute notre ligne avance vers le long plateau où se tient l'ennemi. Nous allons, l'échine courbée, silencieux, attendant à chaque instant la rafale de balles qui révélera l'infanterie kemaliste. J'entends le léger râle des hommes oppressés par leurs équipements, le cri des brodequins sur les pierres, le clapotis rythmique de l'eau dans les bidons...

Une haie de lueurs se projette soudain au long du plateau. Une fusillade pétille, s'étend, court devant notre front, cependant qu'un foudroyant essaim de balles tranche l'air avec des clameurs aiguës. Des tirailleurs se sont jetés à terre. « En avant! En avant! » hurlent les gradés sur toute la ligne d'assaut. Il faut à toutes forces nous porter plus loin pour donner de l'air aux trois trains. Notre élan s'accélère sur les pentes, cependant que d'autres rafales cinglent le sol, cependant que Bakary porte la main à sa joue où nait une fontaine de sang, cependant que là-bas, à ma gauche, un homme s'agenouille en criant. Une touffe de chardons saute devant moi, arrachée par une poigne invisible.

Nos 75 clament, et devant nous quatre nuages blancs se plaquent sur le ciel en tonnant. Alors, sur le sol encore embué de nuit, des burnous pullulent, s'éploient en tourbillons, s'enfuient, malgré les vociférations de gaillards coiffés d'astrakan, incapables de maintenir ces timides guerriers. Parmi ces Bédouins encadrés de soldats turcs, quatre nouveaux shrapnells suscitent un tourbillon de sable et précipitent la

panique. Des murs d'un bordj ruiné, des attelages décampent, traînant les 88 ennemis. Aussitôt, sur notre ligne, les fusils mitrailleurs se prennent à tousser; la voix de nos lebels déchire l'air comme une soie. Nos compagnies s'immobilisent, maîtresses du plateau. — Maintenant, les trains ne seront plus inquiétés par les tirs de l'infanterie ennemie, ni nos locomotives exposées aux coups droits de l'artillerie. Le soleil monte, éclairant le front circulaire de nos sections d'assaut, plaquant des lueurs brèves sur les larves humaines écrasées contre terre.

Tandis que le vent bouscule les herbes devant notre nez, nous attendons des ordres. Nous aurons probablement à fixer l'assaillant jusqu'au moment où les trains pourront reprendre leur marche. Je puis, en me retournant, voir le long convoi qu'environne la multitude effarée des émigrants arméniens[1]. Des clameurs me font tressaillir. Une patrouille progressant vers le bordj en ruines a mis en fuite un guerrier kurde resté là on ne sait comment. Il détale magnifiquement dans l'envol de son long manteau. Une rafale de mitrailleuse pique le sol derrière lui, le rejoint, l'enveloppe de poussière. Il semble une sorte de chiffon ballotté par le vent avant de s'abattre parmi les chardons.

A douze cents mètres au Nord, les huttes d'un village nous inquiètent. Sans nul doute, l'ennemi s'est réfugié à l'abri de ses murs avec son artillerie.

Devant moi, à des touffes de jujubier sautent, arrachées par de fulgurants soleils; des pierres volent parmi la fumée qui roule et s'évanouit : les pièces turques ont réglé leur tir sur nous. De toute la ligne, les coups grêles des pelles-bêches retentissent, écorchant péniblement la rocaille. La fusillade ennemie claque à nouveau, appuyée par deux mitrailleuses qui tapent sur notre aile gauche. A cette distance, le tir n'est pas dangereux : nos hommes répondent par des feux à volonté sur les guerriers qui se déplacent aux abords du village enveloppé des foudres de nos 75.

Je tente d'inutiles cartons avec mon fourrier qui vient de me communiquer l'ordre de rester sur ma position. Ce manieur

1. Au moment du départ de Tell-Abiad, une foule d'Arméniens, hommes et femmes, surgis on ne sait d'où, s'étaient joints à la colonne par crainte des Turcs.

de porte-plumes, ce bavard ciseleur de vérités premières, manie prestement son fusil. Je considère mes hommes et crie à So Dualtura de choisir une autre place pour tirer. Maladroitement il vise sans jamais faire partir le coup, troublé par le chant aigu des balles. Laminé Keïta, lui, ajuste son arme avec un rictus qui étire ses balafres de Bambara. Après le tonnerre de l'explosion, il écarquille les yeux pour voir si, là-bas, un minuscule pantin ne bat grotesquement l'air de ses bras avant de s'abattre. Nouhoun Kaouri, le guerma, mon meilleur tireur, s'est mis à genoux, dédaigneux d'un éclatement subit qui vient de déchaîner derrière nous une tempête de fer et de cailloux. Je vois de temps à autre sa joue écrasée sur la crosse, ses lèvres ballantes, son geste précis pour éjecter la douille et remettre un chargeur, son air gouailleur, insouciant, son regard au feu sombre.

Toutes les vingt secondes, les obus turcs se plantent dans notre ligne. Parfois, un long cri jaillit, un de nos hommes se sauve en boitant vers les trains. Il en est deux qui se plaignent, accroupis sur le sol, regardant à travers leur chemise défaite...

Étrange et brutale impression que de se retrouver ainsi parmi la clameur des canons par un mois de juillet 1920. Cependant, ce n'est plus l'orage des artilleries françaises et boches, fracassant le ciel, hersant furieusement l'étendue terrestre, le convoi brutal des obus tendu en voûte de ferraille grondante. Notre fusillade prudente ressemble si peu à ce tourbillon de coups de fouet qui vous enveloppait en France dans le combat rapproché des tranchées! Je conserve mon calme et regarde avec une certaine indifférence le bref soleil des 88 piquetant le plateau, les panaches des deux 77 fusants se plaquant sur le ciel dur dans un grondement, arrachant au sol de petits volcans de poussière. Que je sois tout à l'heure pareil à l'un de ces cinq ou six corps allongés sinistrement ou tordus par la mort au long de notre ligne me paraît peu probable.

Soudain, une vocifération brutale me tord les nerfs, m'enfonce le nez en terre, cependant que des graviers me criblent. Je relève la tête, abruti : un projectile percutant est là à quelques pas, non éclaté. Ya Mhama, mon fidèle ordonnance, a poussé une exclamation. Il crache à travers le créneau de ses dents taillées, d'un air méditatif, et questionne :

— Mon lieutenant : pourquoi marmite — lui y en a pas cassé?

Le canon turc nous abandonne, chassé sans doute par nos 75 qui donnent à pleine voix derrière nous. Les artilleurs ennemis cherchent à régler leur tir sur les trains : il y parviennent assez bien, quoique manquant d'observatoires. Certainement, il y a parmi eux des pointeurs expérimentés. Des explosions encadrent la longue file des wagons où pullule la foule timide des émigrants. Dans un grouillement de fourmilière, ce monde s'affole et s'enfuit par la plaine. Une flamme gicle près de nos cuisines : nos marmitons doivent avoir eu chaud, s'ils ne sont pas touchés.

Aux abords de la gare, l'équipe des travailleurs kurdes s'affaire sous les ordres du « boche » et du vieil ingénieur français. A chaque salve de projectiles, la bande se précipiterait dans les caves de la station si elle n'était maintenue par ces deux chiens de berger.

Un avion arrive de l'Ouest en grondant. Il parcourt quatre ou cinq fois le front de l'ennemi, sa mitrailleuse retentit. Des coups de fusil lui répondent sans paraître l'émouvoir. Il descend encore, puis va se poser près des bâtiments de la gare. C'est l'aéro de la division de Katma qui vient de parcourir 200 kilomètres pour se renseigner sur la marche de la colonne.

Des agents de liaison viennent nous communiquer les instructions. L'avion a observé qu'une partie de l'ennemi a dû se retirer : il ne reste plus environ que deux cents fusils. Nos trains, qui sont sous pression maintenant, vont s'ébranler. Nous suivrons en interdisant aux Turcs d'approcher...

Les locomotives démarrent vers les 9 heures. L'artillerie kemaliste s'est tue, car l'avion règle efficacement le tir de notre batterie sur leurs pièces. Je me lève avec mes hommes de la poussière où nous sommes vautrés depuis l'aube. Deux compagnies algériennes restent en arrière-garde avec leurs mitrailleuses pour protéger la retraite. Les Turcs manquent de mordant et paraissent n'avoir aucune envie de nous inquiéter davantage.

Mes hommes se sont remis en route en bon ordre, maugréant toutefois parce qu'ils ont le ventre creux et leur bidon vide. Les blessés, les morts ont été emportés...

Nous allons... A ma droite, les fumées des locomotives souillent le ciel bleu de leurs noirs panaches. A travers plaines et collines se répandent les longs serpentements de nos sections. J'ai été jusqu'au wagon des cuisines. Je trouve Sojo Obron fort occupé : il nettoie nos assiettes avec une vieille chemise.

— S...! quoi toi y a faire là?

— Y a pas mauvais, — répond mon cuisinier épanoui — Mon chemise y en a déjà saleté beaucoup!

Mal désarmé par cette candeur, je le tance vertement et lui demande s'il n'a pas eu trop peur de l'obus qui a démoli le wagon situé derrière le sien. — Moi jamais peur parce que Bon Dieu, lui trop content moi! répond dignement Sojo Obran.

Hum! je suis bien certain que ce bon serviteur s'est sauvé en entendant éclater le projectile, mais n'insistons pas. Je me restaure, fais provision d'eau et reprends ma place dans la colonne.

Nous allons maintenant à travers de petites montagnes que brûle un soleil fou. Mes hommes, exténués, se traînent avec peine, aveuglés de sueur. Un pont démoli oblige les locomotives à stopper. J'en profite pour envoyer des corvées chargées de bidons aux wagons-réservoirs. Il y a devant ceux-ci une bousculade insensée que Rouaux maîtrise à grand'peine, secondé par deux sergents indigènes. Chargé de gris-gris, Ya Diarra, mon caporal, se lamente devant deux camarades pensifs : son bidon a été troué par une balle.

— Je savais bien qu'il m'arriverait malheur explique-t-il : le poulet blanc que j'ai sacrifié hier est mort tourné vers le soleil!

Ma pauvre chienne a si chaud, qu'elle vient se tasser contre moi, cherchant à profiter des dix centimètres d'ombre que je lui offre.

Nous repartons... Nous sommes maintenant sur un territoire kurde. De place en place, des vestiges de culture, de sombres villages que leurs habitants viennent d'abandonner. A chaque instant, des coups de fusil claquent, tirés de très loin. De petits panaches de poussière soulevés par les balles naissent entre nos sections. Nous allons sans leur prêter aucune attention, dédaigneux des timides insectes

que nous voyons s'agiter dans la distance. On le dirait : ces Kurdes tiennent absolument à nous voir mettre le feu chez eux. Bons diables, nous nous privons de ce plaisir. Nos spahis piquent une charge sur trois malandrins qui les ont ajustés. Ils réussissent à les saisir : le colonel les gardera comme otages.

Vers 2 heures, des coupures de rails nous immobilisent péniblement sur d'âpres collines. Malgré ma fatigue, je m'en vais jusqu'aux trains, pour me rendre compte de l'étendue du dégât. Par les wagons entr'ouverts, j'aperçois la cohue des Arméniens dormant veulement. Ces gens semblent trouver tout naturel que nous, nous marchions et qu'eux se reposent. Ceux qui sont réveillés m'adressent des sourires protecteurs en grattant leurs poux. La famille Schwab m'interpelle du wagon où elle est installée : on trouve que j'ai l'air fatigué; on veut me faire boire du raki. C'est étonnant la place que tient ce liquide dans la vie de tous ces civils : les trains traînent avec eux une atmosphère de raki.

De larges croupes fardées de chardons bleus s'offrent au fougueux soleil. Parasites de passage, nous les parcourons sans émouvoir leur peau rude. Nos arrière-gardes passées, le silence retombe comme un rideau sur les grands mamelons où vibre la caresse de l'astre.

A chaque pas, nous nous desséchons. La sueur ruisselle au front de mes hommes, comme l'eau au fond d'un bidon percé; aussi vorace qu'une sangsue, l'ardente canicule pompe l'eau qui nous baigne : comment notre peau ne devient-elle pas semblable à l'aride parchemin de notre gosier?

Un village de pisé, sorte de furonculose salissant le dos d'une colline, apparaît à nos yeux las. Des roches trouent le sol de larges cicatrices : elles dissimulent à demi quelques terriers humains. Cela aussi est vide.

Trois chiens hurlent : expriment-ils la peine des abandonnés, la fureur du gardien réclamant une aide vaine?

L'avion de Lavigne [1] est là, tordu comme un corps carbonisé. J'ai fait le tour de ce cadavre de chose, comme si j'espérais retrouver celui du malheureux soldat. J'imagine le drame : l'appareil titubant, cahotant parmi ces pierres noires,

1. Lavigne, sergent pilote tué en juin 1920, en venant porter des nouvelles au poste de Tell-Abiad.

avant de s'arrêter; les terriers, là-haut, vomissant leurs habitants, et Lavigne braquant sur eux sa carabine. On dit qu'il fut tué tout de suite. Plus tragique me paraît le sort de son mécanicien, qui, le cou entamé par une faucille, fut ensuite conservé comme prisonnier.

Pas un de mes hommes ne s'est détourné pour contempler le sinistre appareil. Tous vont le cou tendu par un fil invisible vers un puits qui ouvre au ras du sol ses lèvres gercées. Un cri de fureur râpe leur gorge : le puits a été gavé de cailloux jusqu'à la gueule.

Les pieds percés, semble-t-il, par les cent clous de leurs semelles, les chairs coupées par les équipements, les tirailleurs escaladent de nouvelles pentes. Leurs mâchoires pendent, tendant les balafres, alourdissant les faces vieillies sur lesquelles les mains délaient une poudre blanche et grise : cela fait de mes hommes de sinistres pierrots. Au-dessus de nos têtes, les vautours kurdes tendent leurs cercles, remplaçant pour l'ennemi les avions de signalisation.

Pareil à une couleuvre tordue au fond d'un vallon, un oued nous apparaît, eaux vertes et croupies, sous des mousses aquatiques. Une brûlante haleine de marécage assaille nos visages, déferle dans nos poumons. Sous les courroies qui les ligotent, les poitrines de mes tirailleurs crient leur joie...

Enfoncés dans l'eau jusqu'au ventre, les noirs grognent de plaisir : ils collent à leurs bidons leurs mufles blanchis de bave séchée... Une douceur les inonde parce qu'une large coupure immobilise à nouveau les trains. Nous avons une heure pour nous reposer.

Je me suis assis pour manger avec Serceau et le capitaine. Le raki irise l'eau boueuse dans nos quarts : nous nous emplissons de liquide tiède. Il glisse, sans panser la plaie que laisse dans nos palais la sécheresse. A chaque nouveau quart, nous sentons notre estomac se tendre comme un sac. Le pain nous semble être de liège, les sardines laissent sur la langue une saveur de pétrole; le riz nous cimente l'œsophage... Nous laissons tomber nos fourchettes; les cigarettes s'allument...

Boitou pince derrière nous sa petite guitare de fer-blanc à deux cordes : alors, passe devant mes yeux, en vision de silence,

la gare de Tell-Abiad et le cortège des jours nostalgiques écoulés là-bas...

Malo Poa vient me dire que Loyé Séri va mourir, dans le wagon des blessés. Le moribond a demandé à me voir. Je m'en vais vers les trains.

Je longe les voitures; me voici arrivé. Par la porte largement ouverte, une rangée de pieds apparaît, une senteur d'iodoforme sature mes poumons. Il y a là huit hommes vivants, mais la mort en a déjà choisi deux : l'un est Loyé Séri.

— Loyé Séri! me voici! — ai-je crié.

L'œil noir de l'agonisant cherche son équilibre sur le mien puis sombre à nouveau dans le vide.

— Toi y a pas foutu, camarade! toi revoir la côte, ton pays, les femmes...

— Femmes! — murmure l'homme.

Il se raidit soudain pour l'agonie... Est-ce la vision d'une « dafi » aux seins hauts, aux cheveux tressés en cimier de casque qui passa autour de son cou le noir collier de ses bras pour l'aider à entrer dans la mort?...

Est-ce une de ces Levantines des ports aux somptueuses prunelles de biche lassée, au sourire souillé par des aurifications à bon marché?...

. . . . . .

Nous sommes repartis au travers d'un plateau chaotique, puis une plaine, infinie comme la mer, s'est lentement précisée devant nos yeux. Nous nous arrêtons vers 18 heures au rebord de la falaise qui plonge sur cette lisse étendue : nous allons probablement camper là pour la nuit.

A nos pieds, quelques verdures, un oued immobile et à demi tari, un village de terre abandonné et, ô miracle, quelques arbres au feuillage massif, arrondi : on dirait des choux. Nous sommes à Karamas. La malheureuse gare surgit, éventrée par les obus, brûlée, tragique. Comment a-t-on pu, après les premières alertes, laisser un poste français dans ce bâtiment situé au fond d'un entonnoir? Perché à l'endroit où se tenait l'ennemi qui écrasa Jeannot, je me rends compte de la triste situation de l'assiégé. Il lui était bien impossible de tenir plus de quelques heures, même contre un assaillant qui se serait contenté de basculer des rochers sur son poste.

Allongés sur les roches, mes hommes dorment. Le capitaine est venu s'étendre près de moi. Serceau, après m'avoir dit, il y a au moins quatre heures : « Je vais vérifier le harnachement de mes bêtes », avait reparu juché sur un mulet. Sa vérification ne lui a pas réussi : il est aussi fatigué que moi.

Le colonel passe devant nous, étique, épuisé de fièvre, la face emprisonnée dans un filet de rides grises. Force de la discipline! nous nous levons, nous saluons, nous nous campons de trois quarts, comme l'oncle des albums de famille, qui fit 70, dans une attitude évocatrice de vigueur et de mélancolie. Mais voici que notre chef vient à nous :

— C'est dur! hein, les amis! on ne s'en est pas mal tiré, mais ça pourrait n'être pas fini! Les avant-gardes ont aperçu, avant que nous arrivions ici, un fort parti de cavaliers. On signale d'autre part que deux mille Turcs vont chercher à nous couper la route avant Arab-Punar... C'est pour vous dire que nous allons nous remettre en marche dans une heure. Il faut gagner l'ennemi de vitesse pour éviter l'accrochage. J'enverrai des ordres.

Le colonel s'éloigne : quelques coups de fusil claquent devant nous, tirés par des paysans kurdes qui nous en veulent. Personne ne se dérange. Seul, Lathoud, se soulevant sur un coude, a posé son quart sur son oreille en manière de récepteur téléphonique; il grogne :

— Allo! Allo! c'est vous les Turcs... bien... envoyez bande de mitrailleuse de 250 dans la direction du colonel qui prend les Enfants du Bon Dieu pour des canards sauvages...

. . . . . .

21 heures... la lune émerge au fond de la plaine. Une à une, les sections s'arrachent des rochers où le sommeil les clouait et la colonne se remet en route.

Nous avançons à travers un immense lac d'argile, dur et sonore, sans une pierre. Aux réglisses succèdent les chardons, aux chardons les éteules de froment, les asphodèles, l'herbe jaunie.

Nous allons, accablés, endoloris, silencieux, séparés les uns des autres par la fatigue, comme par un mur... Lentement la nuit coule...

Les étoiles se sont éteintes, le jour va naître et nous allons toujours...

Le ciel, posé sur l'immense étendue comme une cloche d'acier semble soudain vibrer. Un éclair subit fusille nos yeux, fauche la plaine et le soleil surgit, nous découvrant Arab-Punar...

Devant la nécessité qui s'impose de concentrer leurs forces pour parer aux menaces de l'émir Fayçal et défendre Aïn-Tab, les troupes françaises continuent leur repli à l'ouest, évacuant Arab-Punar et Djerablous sur l'Euphrate. Les Turcs attaquent timidement. Nos unités regroupées pourront vaincre un mois plus tard l'armée chérifienne. Les « encerclés » de Tell-Abiad participeront au siège d'Aïn-Tab.

10 *juillet.* — J'ai retrouvé à Djerablous quelques survivants d'Ourfa dont le petit Deloir, seul officier échappé au massacre. Ils ont été échangés contre des prisonniers kémalistes durant l'armistice de juin. Deloir est remis de ses émotions : il porte le costume de touriste que lui ont donné les Américaines de Diarbékir et a l'air détaché d'un homme qui vit désormais en dehors des événements.

Il me raconte le siège d'Ourfa.

« Cela commença le matin du 9 février par une attaque à coups de fusil menée par des Kurdes éparpillés sur les crêtes dominant la ville et nos cantonnements. Ces gens appartenaient à deux tribus venues de quarante kilomètres. Le capitaine de gendarmerie congédié par nous, les commandait ainsi que des brigands accourus de Séverek. Les premiers jours, ce fut très amusant : les bons tireurs firent maints cartons. — Puis les mitrailleuses et le canon s'en mêlèrent : alors tout changea.

» Une nuit, des centaines d'hommes enlevèrent les deux petits postes de la colline qui nous dominait à l'est. L'aspirant qui les commandait fut tué avec leurs défenseurs. La position fut reprise à la baïonnette, puis on l'abandonna pour resserrer la défense.

» Les tranchées étaient fort difficiles à établir en raison du terrain rocheux. Un canon pointé de la citadelle nous envoyait des obus de plein fouet; d'autres pièces embusquées à trois cents mètres à peine nous firent grand mal à cause de nos abris précaires : il y eut, pendant les soixante-dix jours de siège, cent dix blessés et quinze tués...

» Nos vivres touchaient à leur fin; chevaux et mulets étaient mangés, quand nos ennemis nous coupèrent l'eau. Comme tu le sais, nous nous rendîmes, sous réserve que nous pourrions nous retirer en armes sur Arab-Punar. Les Turcs, très corrects, nous offrirent des chameaux pour remplacer nos mulets de bât, mangés pendant le siège. Protégés par une escorte de leurs cavaliers, nous partîmes sans méfiance.

» J'allais en avant-garde, dans la nuit, entouré de quelques gendarmes, quand je fus saisi, renversé, ligoté. Derrière moi éclata une terrible mousqueterie. Mes camarades se défendirent six heures contre des hordes qui les fusillaient au fond du défilé où ils étaient engagés. Puis le corps à corps commença. Le commandant Augé eut la tête tranchée, le capitaine Sajous enleva sa veste pour ne pas être reconnu, pour que son cadavre ne fût pas profané, puis il se fit tuer. Lafitte, le joyeux compagnon, mourut à sa cinquième blessure... Tous les officiers, sauf moi, y passèrent. Je connus ces détails quand je me retrouvai le lendemain à l'aube parmi une cinquantaine des nôtres que cessauvages avaient épargnés...

» Et alors, mon vieux, ce qui advint ne fut pas drôle, mais on avait tout de même la vie sauve. Pour commencer, on nous mit à poil et on se partagea nos souliers et nos frusques en gueulant : puis en route pour Serindj. De là, on nous ramena en sept heures à Ourfa : quarante-cinq kilomètres! et cela avec un chiffon autour des reins et un morceau de tapis en guise de brodequins. Jamais nous ne nous serions crus capables de marcher aussi longtemps et aussi vite : dès que nous nous sentions flancher, un coup de chicote, un léger lardage à la baïonnette nous redonnait du nerf. Un excellent moyen aussi consistait à nous décharger un fusil aux oreilles. Je te dis que nous avons battu de loin tous les Marathon du monde...

— Et qu'avez-vous fait à Ourfa?

— Après nous avoir retapés deux jours par une nourriture saine, mais peu abondante : galettes et pois chiches, on nous expédia à pied sur Diarbékir. La mission américaine fit ce qu'elle put pour nous : on la laissa nous habiller et nous nourrir... Nous avons eu cette chance. »

LIEUTENANT X

TABLEAUX DE PARIS

Le « Directeur ». — Certaines personnes rebelles à l'originalité, dans quelque domaine qu'elle paraisse, voudraient une humanité semblable à un rassemblement de têtes de cire dans les vitrines des coiffeurs. Elles n'admettent ni la décrépitude, ni les manies représentatives, ni les types accusés. Elles trouvaient M. Meyer un peu ridicule. Et c'est par les côtés qui paraissaient offrir le plus franchement à l'ironie que l'on s'aperçoit aujourd'hui qu'il marquait pourtant, qu'il était quelqu'un. Mais il y a des peines que nos contemporains prennent à notre intention et dont nous ne leur sommes jamais assez reconnaissants ou, plutôt, dont nous ne leur sommes redevables qu'à réflexion, trop tard, après qu'ils sont à jamais partis.

Il avait grand soin d'arranger ce qui n'eût pas été très seyant dans sa personne, cette calvitie, par exemple, qui avait envahi le crâne, mais il ramenait, il *remontait*, avec une si évidente coquetterie, il donnait à ses cheveux un tour si adroit, leur couronne argentée avait si bonne tenue que, déjà, l'on était bien forcé de reconnaître que l'homme, le vieillard qui se faisait ainsi calamistrer chaque matin — et bien probablement aussi chaque soir, avant de s'en aller dîner au dehors, aurait pu apporter quelque négligence dans sa tenue et ne prenait tant de soins de sa personne que pour faire honneur au prochain. D'ailleurs, il n'avait d'amnésie sur rien. Il croyait à maintes formes, qui passent pour surannées, et de ces ves-

tiges qu'il honorait, le Monde était encore certainement celui pour lequel il éprouvait les plus douces délectations.

Il aimait respirer l'atmosphère d'un salon élégant, l'ambiance d'un milieu aristocratique. Nous connaissons des hommes qui traitent de snobs ceux qui préfèrent aux bridges et aux pokers du cercle, le soir, après dîner, la conversation de femmes qui se sont mises en frais de toilette et s'efforcent de montrer, en plus de leurs grâces, autant d'esprit et d'intelligence qu'il leur est donné. Il s'accoudait au dossier d'un fauteuil avec suffisamment d'abandon et de formes pour que, si nous avions encore été au temps des perruques et que Largillière eût vécu, celui-ci ait pu brosser un portrait magistral.

Il savait juger les individus, et, lorsqu'il les appréciait, ne craignait point de le dire. Ce qui est rare. Il admirait, en somme, ce qui forme les élites. Eh! mon Dieu, c'est faire un bien mauvais grief à un homme que lui reprocher ses préférences pour ce qui contient une parcelle de perfection.

Le goût de la sélection n'est pas donné à tous. C'est mieux qu'une qualité, c'est une vertu. Celui qui sélectionne, élimine et, d'éliminations en éliminations, arrive forcément à mieux... Et, mieux faire c'est toujours monter un degré vers Dieu.

M. Arthur Meyer y était venu depuis longtemps déjà.

On l'avait aussi blâmé qu'une duchesse eût été requise pour le tenir, à près de soixante ans, sur les fonts baptismaux.

Mais, à tant faire que de choisir une marraine, ne trouvez-vous pas qu'il est préférable de se voir intronisé dans une religion que l'on souhaite embrasser, par une personne dont les ancêtres depuis quelque six cents ans ou davantage se sont battus pour elle?

Non, — plus on considère cette existence, plus on découvre que les brocards qui l'escortèrent étaient injustifiés et plus la personne de celui qui vient de disparaître prend de relief au milieu des ombres qu'elle est allée rejoindre.

Il avait une qualité, entre autres : il aimait Paris. Il le connaissait; il savait discerner, — ce que bien peu de personnes font aujourd'hui, — ce qui est d'ici de ce qui n'en est pas. Il était, — on l'a dit, et le mot a perdu de sa signification, — *boulevardier*, autant qu'on peut l'être encore, en un temps où le boulevard est devenu un cloaque, un grand collecteur, une

artère faubourienne sans personnalité, sans élégance, sans aucune « sélection ».

Il y avait un *Boulevard*, du temps, j'imagine, où quelques hommes d'esprit et quelques femmes aimables y passaient au moins un quart d'heure chaque jour, le montaient, le redescendaient, de la rue Drouot à la Madeleine et, même, auraient pu s'y asseoir, s'ils l'avaient souhaité, car je me souviens d'y avoir vu dans ma toute enfance des chaises de fer jaunes, comme aux Champs-Élysées. Scholl rencontrait Meilhac, qui sortait d'une répétition aux Variétés, ou Sardou, la nuque enfouie dans un foulard blanc, après avoir fait répéter Sarah Bernhardt à la porte Saint-Martin... On montrait Maupassant qui, de passage à Paris, traversait la chaussée; Catulle Mendès appuyé au bras de Dierx ou d'un autre; Henry Fouquier, le jeune Georges Feydeau et des comédiens, Daubray, qui avait l'air d'un dahlia cramoisi dans un faux-col, ou Baron, qui hochait la tête en faisant entendre des sonorités pareilles aux échos de la voix dans les grottes profondes.

Arthur Meyer évoquait ce temps où un bon mot était à l'instant colporté et faisait le sujet d'un *écho*, le soir même, pour le *Figaro* du lendemain, car c'était encore le temps des *échos*.

Les *Échos*! Le Directeur du *Gaulois* en avait le culte. L'écho piquant, pimpant, mordant, alerte, que tout le monde ne comprendra pas, qui ne doit pas être compris de tout le monde, mais qui fera la joie de ceux pour lesquels il est écrit. Temps révolu. Il y a des journaux d'échos, mais il n'y a pas plus d'*échos* dans les journaux, à présent, qu'il n'y a de *boulevardiers* sur les boulevards. Et voilà pourquoi nous avions plaisir à voir M. Meyer, pourquoi nous l'aimions. Il est si rare de trouver un être qui soit représentatif de son temps et que ni l'âge, ni le temps en passant n'aient entamé.

Il avait eu sa jeunesse aux dernières années de Napoléon III, comme nos contemporains ont eu la leur avant 1914. Ses manières, son goût pour ce qu'on appelait un mot, ses façons évoquaient la terrasse de la rue Royale, du temps de M. Haas et la salle des Variétés, aux soirs d'Hortense Schneider. Il y avait dans son atmosphère quelque chose de cette grâce parfumée que Théophile Gautier appela jadis le *tatafouillon*

du Second Empire et qui fait image, qui évoque la crinoline et les hauts talons de la femme de Ghys, le refrain d'Offenbach et le parfum de l'*opoponax*.

Dans ses yeux, couvait ineffaçablement la nostalgie de ce passé, mêlée à d'autres nostalgies, d'autres regrets de n'avoir pas été primitivement l'homme qu'on aurait souhaité d'être, d'être né en marge d'une société, dans laquelle on eût aimé se sentir des racines, alors qu'on n'y devait jamais fleurir qu'à la manière un peu de ces plantes annuelles que les jardiniers apportent toutes poussées dans de petits pots, et qui peuvent reprendre, certes, et qui reprennent, mais qui s'en iront, qu'on arrachera, lorsque la corbeille où on les a placées aura fait son temps.

Il en souffrit. Ce fut une plaie qui jamais ne se cicatrisa.

Mais cet homme de théâtre, d'échos, de boulevard — ce journaliste, avait des qualités qui passent, à tort sans doute, pour être l'apanage d'un monde moins brillant, car pourquoi le bénéfice de l'esprit ferait-il tort de quelque façon aux qualités du cœur? S'il fallait admettre que les gens d'esprit sont méchants, il faudrait reconnaître, à l'instant, que les sots ont le privilège exclusif de la Bonté, ce qui lui ferait bien du tort.

M. Arthur Meyer était fidèle. Il était un ami toujours préoccupé de rendre un service, de témoigner par des attentions son désir d'être un auxiliaire aimable. Dans tous les mondes, il a laissé des obligés et l'on sentira son absence dans ces circonstances particulières, où, parmi les plus frivoles apparences, le monde s'efforce à la charité. Il était peiné de ce qui advenait de désobligeant à des personnes auxquelles il avait voué son admiration et rendait hommage. Il excellait à venir apporter un conseil, comme le prêtre chargé du viatique approche du chevet de ceux qui sont en danger de mort.

Son journal était l'unique préoccupation de cet homme qui se donnait apparemment à tant de besognes. Il lui voulait jusqu'à la publicité, cette bonne tenue que son goût recherchait en toutes choses et, pendant de longues années, il aura pu connaître cette fierté qu'il ambitionnait, que pas une ligne, pas un mot, pas un nom même aient pu désobliger l'être ambigu, complexe, multiple, étrangement homogène dans sa disparité, qu'on nomme une *clientèle*.

Même pendant les vacances, où chaque forçat de la galère *Paris* s'efforce d'aller respirer un air renouvelé, il ne pouvait s'éloigner de l'entresol où il régnait. Il partait pour Versailles. Le cadre, les souvenirs qu'on y évoque lui convenaient. C'est de là qu'il téléphonait à ses collaborateurs immédiats, expédiait ces courts billets d'une fine écriture pressée, dans lesquels on relevait toujours une expression piquante, aimable, amusante, qui faisait image, qui avait l'air d'une ligne empruntée à l'un de ces *échos* qu'il avait tant aimés.

Mais, ses plus longues vacances ne duraient guère six semaines. Aux premiers jours raccourcis, aux premiers dîners qui se passent tout entiers aux lumières devant des fenêtres enténébrées, vers la mi-septembre, il regagnait Paris, qu'en réalité il n'avait point *quitté*.

Chaque soir, vers onze heures, il rentrait rue Drouot, en habit noir, sa longue houppelande d'hiver l'enveloppant, le haut de forme posé sur la tête, de manière à ne pas détruire la factice plantation des cheveux. Il rapportait dans son cabinet cette atmosphère de société qu'il affectionnait. Il y semblait quelque vieux duc, un peu de Balzac, beaucoup d'Halévy, qui avait, en plus des aristocrates, ses modèles, la conscience de ce qu'un homme se doit à lui-même, lorsqu'il a dû gravir, contre vents et marées, tous les échelons.

Il avait raconté ses débuts avec infiniment de philosophie et de bonne grâce, ce qui est encore la meilleure manière de s'en excuser, aux yeux des gens qui ne pardonnent qu'à eux-mêmes. Un semblant de *pardon* est toujours acquis d'avance, d'ailleurs, lorsque le narrateur a du talent. Il avait beaucoup vu, beaucoup entrevu, beaucoup interrogé, beaucoup entendu, beaucoup deviné, il aurait pu beaucoup dire, mais il savait ce qu'on doit taire, — et il considérait, en toute humilité, que, malgré les bonnes et les mauvaises grâces de la Providence, il avait beaucoup obtenu, — tout de même.

***

Visite a la Malade. — Une grande chambre tendue de soieries brodées à fond jaune. De l'ordre, de la grâce. Des masses de fleurs sur les commodes anciennes, les guéridons...

La pénombre qui précède cinq heures du soir, en février. Les grands rideaux viennent d'être tirés sur ce crépuscule gris, qui n'a peut-être rien de plus mélancolique qu'un autre crépuscule de février, en France et dans presque tous les pays d'Europe, car chaque soir, sur la *Côte d'Azur* même, lorsque tombe la nuit, le spleen paraît, — mais crépuscule, tout de même!... L'avenue de Wagram est sans bonhomie, sans gentillesse. Elle est toute d'un bloc, toute d'un temps... Elle a l'air d'être sortie entièrement construite de la cuisse de M. Haussmann. Mais, puisque les rideaux sont tirés!

La chambre baigne dans une lueur rose. On se dit que, peut-être, ce sont les bouquets qui éclairent...

Mais non, c'est du lit, du lit de milieu, que vient la clarté, parmi les oreillers, sur lesquels la malade ne reste pas longtemps appuyée.

Le sourire, la voix, — la voix!... Comment exprimer ce sourire, cette voix qui évoquent, un peu traînants d'abord, l'accident d'avant-hier, la chute banale dans les coulisses des Variétés, à la fin d'une répétition.

— Je m'en allais... Je m'en allais... Heureusement!... Un homme aurait été tué, un homme eût été tué net à ma place, parce que les hommes laissent leurs pardessus de l'autre côté, tandis que moi, j'avais déjà remis mon manteau et je le tenais croisé contre ma poitrine... Si j'avais été un homme, j'étais tuée net!

Elle mime l'accident, dessine en l'air, d'un doigt, la *costière*, le boulon de fer qui dépasse cette rainure, dans laquelle glissent les décors...

— On m'a posé cinquante ventouses dans le dos... Non, mais regardez!...

Par l'échancrure de la chemise sur les épaules, j'aperçois, en effet, quelques-uns des disques noirs laissés par les ampoules de verre...

— Je ne peux pas vous dire quelle douleur encore au creux de l'estomac, là, entre les côtes... Non, je n'ai rien de cassé... Et, au moment de passer, à deux jours de la première!... Une si jolie pièce!... La plus jolie pièce de Robert et de Caillavet!...

Elle n'est plus appuyée aux oreillers. Elle s'est assise

dans son lit. Des dames, des amis, viennent, repartent assez vite, *pour ne pas la fatiguer.*

Ils ne la connaissent donc pas?

— Si j'avais été un homme, j'étais tuée net.

Sur le lit : *Acte* I, *Acte* II, *Acte* III... Son rôle!

— Bien entendu! Il ne me quitte jamais... Et, celui-là, c'est le plus long de tous. Je suis tout le temps en scène...

« ... Ce *Bois Sacré*!... On a déjà changé trois fois de remplaçantes pour le rôle de Lavallière... Ce pauvre Max Maurey a la grippe depuis cinq semaines...

Jeanne Granier! Jeanne Granier dans son lit — ce n'est pas celui de Bobette Langlois, dans le *Vieux Marcheur*!... La première fois que je l'aperçus, c'était à une répétition, de je ne sais plus quoi, j'étais très jeune et je pénétrais, pour la première fois aussi, sur le *plateau* d'un théâtre. Il me semblait assister à quelque chose de précis et de flou, de lumineux et d'obscur, qui n'avait point d'équivalent en ce bas monde pour le mystère et l'agrément. Les choristes me paraissaient belles. Quant à elle, la diva, enveloppée dans un manteau de fourrures et enrhumée et qui ne faisait que fredonner, j'aurais été moins impressionné par n'importe quelle princesse régnante : Jeanne Granier! Le camarade dont le père avait écrit le livret et qui m'avait emmené là, un jeudi, regardait ce spectacle d'un air qui me paraissait affreusement blasé. J'aurais voulu l'embrasser, cette femme, qui avait ce sourire, cette moue, ce regard brillant, spirituel...

— Mais oui, ma chère Granier... Seulement, vous ne m'avez même pas aperçu et moi, je vous revois encore...

...Vous n'avez pas changé!

***

PAYSAGE. — Quelques jours de neige, à Paris, un « spectacle » pour Gérard d'Houville. Il faudrait la grâce enjouée, émue, volante de « ses pinceaux », pour exprimer dans tout son éclat, tout son brillant, toute sa froide vénusté, le pittoresque, la féerie de cette neige qui recouvre avec tant d'ampleur et de minutie les jardins; à la fois comme avec une large brosse de décorateur et la houppette de Colombine.

La Seine entre les quais de pierre prend des tons glauques de vieux reptile mou. Un peintre debout sur le drap blanc des berges a l'air d'attendre des curieux devant son chevalet, sans doute aussi un acheteur, qui ne viennent pas. Il fait de grands gestes de la main droite pour aller rejoindre la palette accrochée à son pouce gauche, comme s'il donnait à manger à des oiseaux, des colombes peut-être, immobilisées autour de lui par le gel. Il est mince, ne porte point de pardessus, il est long, il est planté là, tantôt comme un point d'exclamation, tantôt comme un X, jambes et bras écartés, au milieu d'un effeuillement de fleurs d'aubépines, car la neige s'est remise à tomber.

Ce doit être un Norvégien, un Esquimau, un Canadien; son enfance s'est écoulée sans doute dans les paysages de Maria Chapdelaine et nos trois petits degrés au-dessous de zéro lui paraissent suaves, édéniques. Peut-être peint-il comme Monet ou Dufeu, Courbet ou Sisley? Est-ce un impressionniste, un cubiste, est-ce un amateur, un artiste? Un novateur, un fantaisiste? Il est romantique, il me fait penser à lord Byron sur son cheval blanc à Venise, devant le palais Mocenigo et aussi à quelque Gérard de Nerval, ce Byron modeste, qui a pour Missolonghi une ruelle infecte de Paris et dont la mince silhouette se balance à jamais au réverbère où il se pendit...

La neige recommence à tomber, passons...

De l'autre côté du pont, sur les Tuileries, voici que, glissé parmi des nuages qui n'ont plus tout à fait la mollesse sans contour des nuées d'hiver, à travers les flocons qui s'espacent, un rayon de soleil a l'air de briller sur un verger en fleurs.

Certains après-midi d'automne resplendissants, l'hiver paraît déjà tout entier parmi les feuilles dorées de la Saint-Martin, qu'un doux soleil couve. Ainsi, dans le sourire d'une jeune fille, sans autre expression que celle de l'enfantine adolescence, la femme se devine parfois subitement, tout entière, dans un éclair, avec sa volupté, sa perversité, son inconsciente mission, toute sa misère, toute sa douceur... De même, sur ce vague ensoleillement de la neige, c'est déjà comme l'enivrante approche, la première trouée de la grande vague éblouissante, odorante, fluide et tiède du printemps.

***

Le Goncourt des Portraitistes. — Onze heures et demie du matin. A Auteuil, une rue dans les jardins. Le soleil fait déjà croire au printemps. C'est une mystification dont il est coutumier, dès que les jours se sont mis à rallonger. A l'exposition du midi et à l'abri du vent, vous vous donneriez deux mois de plus. Hélas! pourquoi faut-il toujours rêver d'être plus vieux qu'on n'est, comme si ce n'était pas suffisant déjà d'avoir... ce qu'on a! Un rayon de ce soleil éternel vaut-il une heure de notre fugitive existence?

La maison de M. Jacques-Émile Blanche ne ressemble guère, extérieurement, à beaucoup de maisons de Paris. Intérieurement, la dissemblance est plus marquée encore avec ce que nous avons l'habitude de connaître en France. Son pittoresque n'est point récent; l'aspect en est demeuré le même dans son anglicisme général et, pour l'arrangement, cette indifférence des styles, cet éclectisme dans le choix des œuvres d'art, cette prédilection pour le chinois, qui a sévi sur la France et l'Angleterre depuis une vingtaine d'années déjà si violemment, et, souvent, avec une absence de discernement étrange.

Corot, Manet, Degas sont aux places les plus en vue, parmi des toiles aux coloris brillants, certaines placées sur des chevalets bas, qui offrent toutes droites, comme vivantes, les effigies qui s'y trouvent représentées.

Le hall, on ne fait que le traverser : il n'est guère habité.

Une grande intelligence comme un labeur acharné s'accommodent mal de pièces où les choses conservent la place qui leur fut assignée une première fois et toutes leurs distances. On cite sur le désordre un proverbe qui n'est, comme beaucoup de proverbes, que trop vrai. Un homme qui produit ne sait plus garder autour de lui cette espèce d'architecture arbitraire que nous créons avec les meubles et les objets. Le temps lui manque aussi pour ranger, détruire ce que chaque jour apporte, avec la régularité de la marée, de lettres, de journaux, de livres, d'invitations, de papiers de toutes sortes, qu'on voudrait pour son plaisir et qu'on devrait pour son repos lancer au feu, sans y avoir jeté les yeux, car l'indiscrète publi-

cité s'en est mêlée, et nous recevons, sous l'apparence de billets à l'écriture féminime, des feuilles de propagande pour des produits dont nous sommes immédiatement résolus à ne jamais vérifier l'excellence.

... Nous montons le petit escalier en colimaçon qui aboutit à la galerie du premier étage, elle aussi encombrée de toiles, de haut en bas, même non accrochées, face au mur... pour nous trouver aussitôt dans le réduit où travaille M. Jacques-Émile Blanche, l'atelier, plus envahi encore de châssis, de tableaux et d'ébauches que les pièces précédemment traversées, mais qui, cette fois, ne sont d'aucun autre peintre que lui.

Dans deux jours, M. Blanche va exposer faubourg Saint-Honoré, dans les salles Charpentier, de nombreuses toiles, dont certaines remontent à 1885, époque de sa jeunesse. Cette exposition est de celles qu'un artiste, ayant atteint ce qu'on peut appeler le plateau de la soixantième année, se plaît à considérer avec un émouvant intérêt. Elle résume toutes les phases de sa vie et lui montre son œuvre telle que les générations suivantes pourront la considérer.

De taille plutôt au-dessus de la moyenne, traînant légèrement la jambe, plus par habitude que par faiblesse, le front barré de plis profonds, toujours correctement vêtu, le col raide, M. Blanche est seul dans son atelier. Comme son modèle n'est pas venu ce matin, — le lettré et actif M. Grasset, l'éditeur, — le peintre s'est instantanément mué en écrivain et, sur le divan couvert de tchintz à fleurs, d'où il s'est levé pour nous recevoir, des feuilles blanches couvertes d'une fine écriture sont étalées. Nous l'avons ainsi souvent surpris, au milieu de ses chevalets, de ses toiles entassées, écrivant sur un carton dans un coin de ce divan.

On trouverait difficilement pareille activité. Le régime des yeux au plafond, — hélas! si nuisible à la production et si doux à l'imagination, — lui doit être inconnu. Il est double, il vit deux personnages, — il en vécut d'autres, puisqu'il habita, jadis, souvent Londres, sortit beaucoup, reçut et se trouve être, en même temps qu'un peintre célèbre, un grand bourgeois et posséder des amitiés dans tous les mondes.

Même lorsqu'il sourit, une onde d'amertume erre sur son visage, les narines et l'extrémité des lèvres se pincent; dans

l'indécision combattue des mouvements des mains, une angoisse se devine. Cet homme qui réussit en tout, qui reçut tant de dons, qui n'a point connu, comme tant de confrères, la misère des débuts, ne donne point l'impression du bonheur, — du bonheur tel qu'on le conçoit, du moins chez un artiste, amoureux de la vie et chargé d'en fixer le flot à jamais changeant et mouvementé et qui, pour l'exprimer fidèlement, doit, avant tout, la chérir.

La misanthropie est à l'usage du littérateur, de l'essayiste et du philosophe. Le peintre, de Rubens à Corot, de Pérugin à Boucher, de Hals à Tiepolo, de Robert à Monet, nous ne pouvons l'imaginer sans indépendance, légèreté, joie d'être, bonté, expansivité, altruisme. Mais, c'est peut-être le littérateur qui souffre en M. Jacques Blanche. Il a produit une œuvre écrite déjà considérable, d'une haute tenue littéraire, des études artistiques, *De David à Degas*, remarquables, un journal fidèlement, éperdument tenu pendant la guerre et qui sera plus tard un monument à consulter. Des études psychologiques aiguës, comme *Aimerys*... Tout ce qui est nouveau, devient un aimant pour sa sensibilité; sa curiosité d'enquêteur est infatigable. Il y a en lui du Saint-Simon et du Prévost-Paradol, le document et la polémique l'attirent, il n'a rien de Fromentin : ce peintre n'écrit pas comme un coloriste. Il analyse et préfère, naturellement, l'inventaire à la description.

Ses toiles, au contraire, — il semble qu'elles soient toutes là réunies, en ce moment, à la veille de l'exposition, — ses toiles sont l'ouvrage d'un coloriste inépuisablement retenu par l'attrait de certains tons voisinant. Il y a des amas d'étoffes chatoyantes sur les sièges et, sur un petit paravent, autour d'une belle jeune femme dont il vient de faire trois portraits de même grandeur, dans un même luxe, une même prodigalité de broderies de satins...

Mais, le souci de l'amateur de documents, du contemplateur de l'actualité, reparaît dans la qualité des modèles que M. Jacques-Émile Blanche s'est choisi. Il est le seul, absolument le seul peintre de ce temps et de beaucoup d'autres, qui aura laissé un ensemble si considérable de portraits, d'études de visages d'hommes de lettres et d'artistes de son temps, d'Henri de Régnier à Barrès, de M. André Gide à M. Max Jacob, de

la comtesse de Noailles à Marcel Proust, de Rodin à Degas, de M. Poulenc à M. Paul Morand, de Debussy à Paul Adam, de Strawinsky à Radiguet, de François Mauriac à Jean Cocteau. Depuis vingt ans et particulièrement dans ces dernières années, il a établi une sorte de Panthéon, qui lui assurerait, à défaut de talent, déjà une place importante dans l'histoire de l'époque à laquelle il vécut.

D'autres portraits exécutés en Angleterre, celui du romancier George Moore, ceux d'Aubrey Beardsley, de Conder, de la duchesse de Ruthland, de lady Diana Manners, de jeunes Anglaises dont j'ai mal retenu le nom, sont parmi les meilleurs de l'artiste, et la série de toiles, peintes d'après cette jeune fille appelée Béatrix et qui est si heureuse dans l'ensemble de cette production considérable. Mais, M. Blanche est hésitant. Certaines études de la première jeunesse d'un artiste sont intéressantes par ce qu'elles laissent deviner de sa véritable nature, de son tempérament ou des influences qui l'ont imprégné à ses débuts. Ceux-ci, pourtant, ne les apprécient guère; ils en voient les imperfections plus que les promesses. Un peintre, même lorsqu'il ne progresse plus, se croit toujours en évolution et parle de son prochain tableau comme de son œuvre maîtresse. C'est un heureux état d'esprit. Pour M. Jacques Blanche, il ne semble pas qu'il ait jamais réussi de portraits plus vivants, plus expressifs, enlevés avec plus de science et de goût. Ceux qu'il termine en ce moment, exécutés en quelques séances conservent le charme de l'ébauche dans cette apparence de pénétration que n'obtiennent les portraitistes qu'avec une persévérance où l'improvisation perd de sa fraîcheur.

Les portraits de M. Drieux de la Rochelle, de M. de Montherland, sont parmi les meilleurs qu'il ait exécutés... Ils vont donner à l'exposition des œuvres de M. Blanche une sorte d'actualité, si l'on peut dire, qui la rendra plus vivante et termine, sans l'achever, la chaîne de ces visages de passants de marque, qui illustrent la vie, se succèdent et préparent, pour d'autres qui viendront, des voies indéchiffrables.

ALBERT FLAMENT

PARMI LES LIVRES

Qu'en écrivant *Lewis et Irène*, M. Paul Morand ait composé pour l'histoire le plus savoureux témoignage, les lecteurs de la *Revue de Paris* le savent déjà. Son livre plaira dans un siècle autant qu'il amuse aujourd'hui. Quel autre romancier peut se flatter d'une pareille durée? Celui-ci sera les délices des curieux, l'orgueil des bibliophiles, la référence des érudits. On y cherchera le plus particulier et le plus intime de notre temps. Il renseignera bien mieux que ne fait M. Abel Hermant, lequel voit les passions sous leur aspect éternel. Ici rien de pareil. Tout est bien d'époque, et cette époque est une minute. M. Morand a peint un moment si fugitif qu'il échappe au temps lui-même. Un travail enfermé dans des limites si étroites ne porte point en soi de causes de caducité. Comme il n'embrasse que la durée d'un éclair, il ne vieillira point. Et ce tableau de l'instantané est parfait pour toujours.

Laissons donc là les compliments et admirons par quelle industrie l'ouvrage est agencé. C'est plaisir d'avoir affaire aux romanciers habiles, car ils laissent voir tous les tours de leur métier. Il n'y a que les écrivains naïfs et un peu gauches dont on ne puisse surprendre les secrets. M. Morand a infiniment de talent, avec de la complaisance. Il ne lui déplaît peut-être point qu'on distingue les finesses de son jeu. Il est bien entendu que le subtil et le noble de son art ne peuvent être analysés. Tout l'inconscient nous échappe. Mais peut-être pouvons-nous reconnaître ce qui a été placé tout exprès pour être reconnu.

Pour décor, une matinée d'automne à Paris. Elle est peinte

d'une phrase : « Les platanes de Paris continuaient de satisfaire à l'automne : à peine avait-on balayé leurs feuilles qu'il fallait recommencer. » On sait que ce dessin du trait, dans l'art des plus modernes écrivains, passe pour le fin du fin. On choisit un seul signe, mais qui contienne tout le caractère. Une certaine façon d'animer la nature n'est pas moins de l'esprit du temps. Ainsi tout est à la mode dans cette courte phrase.

Lewis le banquier paraît, et que fait-il? Il joue à part lui au jeu à la mode cette année-là et qui est de compter les barbes rencontrées, en marquant les points comme au tennis. Mais ce personnage lui-même est dans une foule, qui suit le premier enterrement vraiment parisien après les vacances. L'auteur a noté avec curiosité le ton des joues encore hâlées par l'été, les hallebardes des suisses, luisantes et trouées comme la cuiller à absinthe, et « la bonne humeur de cette obscure assemblée d'hommes et de femmes réunis dans la joie de sentir le matin, la pâte dentifrice et de n'être pas morts ».

Ils enterrent M. Vandémanque, grand prêtre de la finance, président de la Banque Franco-Africaine. Lewis, brutal et ambitieux, l'avait durement attaqué dans le conseil; six mois plus tard, le vieillard était mort. Lewis renouvelait la Banque et la rendait prospère.

Qui est-ce Lewis? M. Morand, en organisant, non sans artifice, une excursion dans le souvenir, nous a fait voir comment il avait déboulonné Vandémanque. Une autre scène qui se joue pendant l'enterrement même, nous montre Lewis traitant une affaire. Un journaliste italien, qui suit avec lui le cortège, lui propose une option sur un gisement de soufre découvert en Sicile. Lewis, après avoir siffloté un moment, se décide et tout en marchant signe un chèque de cent mille francs sur son chapeau haut de forme. Quelle raison a pu le décider? Aucune. Mais il a été soudain frappé du caractère italien des rues que suivait alors le convoi, aux abords de la Roquette, et cette coïncidence l'a déterminé. Il a coutume de dire : « Dans le doute, abstiens-toi de te servir de ta raison ». Et l'heure, les couleurs et la symbolique des nombres avaient dirigé ses plus graves résolutions.

Ainsi, vers la vingtième page, nous connaissons un Lewis

joueur, ambitieux, supertitieux, hardi, sportsman et de goûts anglais. Le voici trois heures plus tard sous un aspect nouveau. Il est rentré dans son rez-de-chaussée par la fenêtre; il a revêtu un jersey gris, coiffé un vieux chapeau gris, et, conduisant lui-même, il a filé, en mangeant un pâté, vers la forêt de Fontainebleau. « Au lycée, à la caserne, aucune punition n'avait jamais pu l'empêcher de gagner le large par les derniers et surtout par les premiers beaux jours, quand le printemps est encore à l'intérieur, mais que déjà il est. »

En quelques lignes, M. Morand fait un tableau qui est joli, ressemblant et particulier, de la forêt en ce temps de l'automne. Car il n'y a pas dans le livre un mot qui ne soit calculé et qui ne fasse son effet : il n'y a pas un paysage qui ne soit net, un geste qui ne soit précis; faut-il avouer que cette perfection de dessin, cette continuité de pittoresque fatiguent un peu, et qu'à la fin ou voudrait trouver une phrase molle, une image embrumée; le crépuscule et ses doutes ne descendront-ils point sur ce jour sans merci? M. Morand nous montre donc Lewis « assis parmi les blocs de grès erratiques qui collaborent à cette confusion de pierre et d'arbres qu'est la forêt de Fontainebleau, au milieu des fougères cuites par la gelée, des glands secs et des crottes de lapins ». L'amour du mot juste conduit l'auteur à user de mots inexacts : les grès de Fontainebleau ne sont pas erratiques.

Le soir venu, Lewis revient à Paris n'ayant rien fait qui ne soit caractéristique, révélateur de son caractère, et propre à instruire le lecteur.

Il se rend tout crotté chez sa maîtresse, madame Magnac, dans le temps qu'elle reçoit le prince de Waldeck et quelques personnes. Et cette visite encore est astucieusement ménagée par M. Morand pour éclairer son personnage d'un nouveau jour. « Lewis entra lourdement et s'assit à terre, sans avoir dit bonjour, mettant devant le feu deux grosses bottes fumantes, installant entre ses genoux son chien qui répandit une odeur affreuse; un excès de recherche le poussait à se montrer négligé dans les endroits élégants, parce qu'il ne lui déplaisait pas de donner une impression de force et de mauvaise éducation. »

Comme il entrait, M. Morand l'a fait passer dans un ves-

tibule aux murs de glace, et d'un crayon rapide a noté le reflet : de beaux yeux bruns, durs et rapides, de la mâchoire, des cheveux massifs, très noirs, en désordre, un gilet de chasse entr'ouvert. Inutile de dire que la maison de madame Magnac est d'un goût original. L'auteur n'a placé sur l'escalier que deux motifs, mais choisis : au premier palier, un vase aztèque; au second étage, une lanterne de gondole, ornée de glands pris à un chapeau de cardinal. Le portrait de madame Magnac est un morceau charmant :

Tout chez madame Magnac était implacablement parfait. Son nom sans éclat, le mystère dont elle s'entourait, les lettres de protestation qu'elle écrivait aux journaux qui, par oubli des instructions reçues, avaient reproduit dans leurs mondanités les noms de ses invités; l'appareil tonitruant d'un incognito de reine, lui permettaient de ne point passer inaperçue.

Voici donc Lewis au milieu de gens du monde. C'est une nouvelle épreuve que M. Morand lui fait passer. Et la réaction du banquier à ce milieu où nous ne l'avons point encore vu est une révélation nouvelle. Fils naturel d'un banquier belge qui lui a laissé l'habitude du luxe et peu d'argent, élevé par les domestiques, ayant compris sa situation à leur école, il n'a jamais pardonné à ses camarades ce qui le séparait d'eux. Pour se venger de l'injustice première, il est devenu plus fort qu'eux. Il n'est ni taquin, ni perfide; il eût sans doute vivement ressenti leur perte. « Il se fût mis dans de grands embarras ou dangers pour leur rendre service, mais en même temps il ne lui déplaisait pas de les sentir à sa merci. Il les battait au jeu, il leur prenait leurs maîtresses, — et cela depuis douze ans au moins, — sans qu'aucune de ces petites revanches l'eût apaisé tout à fait. »

Lewis revient chez lui, dîne d'un café au lait, se couche. Il feuillette quelque temps l'abominable petit carnet rouge, où il tient registre de ses maîtresses, et dont il fait vanité; car en amour il est cynique, avide, utilitaire, et ses aventures lui servent au besoin de publicité. Puis comme il ne dort presque jamais, quelques heures à peine à la fin de la nuit, il tire de dessous son oreiller un ouvrage sur la possession du sous-sol dans les législations européennes; il prépare l'affaire des soufrières de Sicile.

Ainsi les cinquante premières pages pourraient s'appeler *Une journée de Lewis*; elles sont faites de cinq ou six tableaux, vivement peints : Lewis à l'enterrement, Lewis à Fontainebleau, Lewis chez madame Magnac, Lewis dans son lit... Tout cela est amusant, adroitement écrit, noté avec esprit. C'est, autant qu'il me semble, le meilleur du livre, et je n'y vois guère à M. Morand d'autre défaut que l'excès de ses qualités : historien du temps, il note avec amusement, les traits par où ce temps diffère des autres. Il excelle au détail spirituel. Mais dès qu'on a engagé des personnages dans une action, un moment vient où ils sont contraints de révéler non plus le moi à la mode, mais l'âme profonde. Attendons là le romancier.

Lewis nous étant assez connu, M. Morand peut maintenant lui faire rencontrer Irène. Il leur a ménagé une entrevue piquante et digne du roman. Lewis est parti brusquement pour la Sicile, où il lève l'option qu'il a acquise sur les soufrières de San Lucido. Un jour en se baignant (mais, comme vous pensez, ce bain de mer est le bain à la mode du dernier jour, le bain de soleil alternant avec la plongée) il voit sur un bateau une femme en maillot qui semble pêcher et qui, au vrai, relève les fonds à la sonde. Et le même jeu des actes caractéristiques, par quoi M. Morand nous a fait connaître Lewis, recommence pour nous faire connaître Irène. Cette Grecque aux yeux clairs, qui a le sens des affaires et qui est capable de conduire une banque, nous apparaît au moment où elle étudie l'établissement d'un port, et M. Morand ne l'a mise nue que pour rendre la scène plus agréable. Comme tout à l'heure il a fait pour Lewis devant un miroir, maintenant il fait lever la tête à la jeune femme, et nous la voyons. Le portrait est d'ailleurs admirable. « Dans une figure de fer, des yeux d'un gris pâle, décolorés par l'extrême lumière, si francs, si doux, et pourtant si incapables de jamais reculer, qu'il sentit l'eau se refroidir. » Mais il est dit que M. Morand n'abandonnera jamais rien au hasard. Ce portrait, qui semble si aisément tracé, est concerté, calculé, plein d'intentions et de prémonitions. C'est de tout le caractère d'Irène que l'auteur nous avertit. Comme Lewis tente de lier conversation, elle plonge et nage vers le rivage. Lewis la suit. Vous croyez que c'est une chose toute simple. Mais non; ces personnages, surveillés

sans merci, ne peuvent faire une brasse sans qu'elle concoure au dessein général; pour la première fois qu'Irène et Lewis sont en présence, l'auteur a voulu qu'une lutte s'engageât entre eux, et que cette course au rivage annonçât cette rivalité qui, mêlée à l'amour, est l'objet même du livre.

Il me semble, et je le regrette, que cette partie principale n'est guère poussée au delà de l'esquisse. Il a fallu soixante pages pour mettre mes personnages en présence. Il en faut encore vingt pour nous apprendre qu'Irène, dirigeant avec ses frères la Banque Apostolatos, est venue à San Lucido comme Lewis pour acheter les soufrières. Son rival l'a devancée, et elle lui propose une transaction qu'il refuse. La première partie finit là, au tiers du livre.

La seconde partie raconte le duel. Franchement, le dessein de ces pages devient un peu incertain. L'auteur recommence à composer de jolis morceaux d'analyse, en révélant toujours des traits nouveaux du caractère de Lewis; mais au point où nous sommes parvenus, il ne faut plus analyser, il faut peindre. Il apparaît de plus en plus clairement comme un instinctif, un joueur heureux, un dilettante des affaires, que sa propre veine finit par excéder, et qui, avec tout son esprit pratique, est bien près de faire de la neurasthénie.

Il se sent vaguement amoureux d'Irène; le premier effet fut qu'il prit madame Magnac en dégoût. Il vécut seul. L'univers se transformait autour de lui; sans aller jusqu'à douter de lui, il ne se dit plus que tout lui était permis et que tout s'achetait. Il s'enferma, il annota ses livres, il souhaita de devenir patient et indulgent. Sur ces entrefaites l'entreprise de San Lucido périclite. Mille difficultés l'entravent, suscitées par Irène. Lewis est vaincu. Il va à Londres, en avion naturellement et cède les soufrières aux Apostolatos. C'est là qu'il voit Irène pour la seconde fois. La scène est fort curieuse. Lewis est dominé par cette femme à la volonté ferme, et il cherche à la fois à la blesser et à la séduire. Il la blesse en effet; mais dès qu'elle n'est plus là, il ressent de l'ennui à vivre. Il lui propose de devenir sa femme, il essaie de la violer, il sait qu'elle tient à lui, mais il n'obtient rien de plus. Avec la brusquerie impétueuse qu'il met à toute chose, il rentre à Paris un soir, en frac, sans avoir pris le temps de changer de vêtements. Que

pense cette mystérieuse Irène? L'auteur, qui nous introduit à chaque moment dans la pensée de Lewis, a laissé au contraire Irène dans le lointain. Nous avons bien vu que cet étrange, brutal et fantasque amoureux ne lui était pas indifférent. Un soir elle téléphone de Londres. Là encore un de ces petits tableaux où M. Morand excelle; ce coup de téléphone dans la nuit, la voix chaude et basse, et le souffle qu'on devine avant qu'il se change en paroles. Mais dès que Lewis lui dit qu'il l'aime, Irène raccroche le récepteur. Enfin un jour, n'en pouvant plus, il lui télégraphie que sa vie est finie si elle ne devient pas sa femme. Elle répond par dépêche : « Essayons. »

Nous voilà presque aux deux tiers du livre. Irène et Lewis ne se sont vus que deux fois, à San Lucido et à Londres. L'auteur va désormais, au lieu de suivre l'histoire comme il l'a fait, jalonner seulement le récit, en laissant de grands espaces de temps sans les décrire. Et la courbe même de l'aventure va devenir très capricieuse. L'analyse a été jusqu'ici très rigoureuse. Nous avons vu comment Lewis, tenté par cette belle fille, puis battu par elle, étonné, vaguement respectueux, troublé, travaillé, hanté, repoussé au premier assaut, a fini par être tourmenté d'une brûlure intolérable. Mais à présent, la suite des sentiments devient moins rigoureuse. On dirait que l'auteur sait où il va, mais qu'il hésite un peu sur le chemin. Il est trop évident que son dessein général est de faire passer ses personnages de la passion à l'amitié qui leur convient seule, et de les changer, d'amants, en associés. Il n'est pas moins évident qu'entre l'amour initial et l'association finale, une phase de rupture sera nécessaire. Le problème à résoudre est donc bien net. Pourquoi faut-il que nous ayons une fois de plus le sentiment que l'auteur s'est proposé en effet un problème, et qu'au lieu de se laisser aller aux choses, il a composé, avec une élégante industrie, un ouvrage amusant et fragile?

Cet ouvrage est fait de deux courbes entre-croisées. D'une part, Irène et Lewis renoncent d'un commun accord aux affaires pour vivre en amants; et comme par bonheur Irène est née dans une des Sporades, et qu'ils vont s'y fixer, cette circonstance, permise par les dieux, permet à M. Morand de décrire agréablement l'archipel grec. Comment ils reviennent

à Paris, comment le goût du travail les ressaisit, comment une espèce de rivalité s'établit entre eux, c'est là ce qui s'inscrit sur la première courbe. Mais on voit bien que cette aventure ne mène pas à une de ces péripéties bien dessinées qui sont agréables à l'auteur. Cette péripétie sera l'œuvre des événements inscrits sur l'autre courbe. Ces événements sont d'un ordre plus intime. Lewis, violemment sensuel (ceci, vous vous en souvenez, a été adroitement indiqué dès le début), dresse Irène à son plaisir. Seulement un jour qu'il a, d'accord avec madame Magnac, assez vilainement abusé d'une surprise de l'alcool, Irène le quitte pour toujours. C'est justement ce qu'il fallait. La ramener à une collaboration d'affaires et finir ainsi le livre n'est plus qu'un jeu.

Quand on suit, comme nous venons de le faire, ce roman page à page, on est émerveillé de la dextérité de l'écrivain. La variété des scènes, le pittoresque des gens, la multitude des décors, Paris, Londres, la Sicile, l'Archipel, Corfou, tout en un mot renouvelle à chaque moment l'intérêt. Seulement il faut bien constater qu'un grand sujet a été traité avec un art plus joli que puissant. Surtout l'auteur s'est partout substitué au sujet lui-même. Et comme il a un très agréable talent d'ébéniste, au lieu de faire un livre, il a fait un cabinet chinois.

***

Amants, heureux amants, de M. Valéry Larbaud, est un livre exquis, formé de trois longues nouvelles. Je n'entreprendrai point de les raconter. Il se peut que la première, *Beauté, mon beau souci*, qui se passe à Londres, plaise par un arrangement plus complet des faits. La seconde, qui se passe à Montpellier, est une histoire de Femmes damnées. La troisième, que je préfère aux deux autres, n'est que le long monologue d'un homme qui, lassé d'Isabelle et amoureux d'Irène, a pris le train à Naples pour aller à Tarente. Mais dans ce monologue, le mouvement même de la pensée est saisi, avec tous les retours du souvenir, les hésitations du sentiment, jusqu'à l'anéantissement final dans le sommeil. Tout cela est vivant, profond, étonnamment riche et varié.

***

Le Pou et l'Agneau, de M. Ch. Derennes, est une suite de deux histoires. Celle du Pou est une peinture assez divertissante de certains fantoches de lettres et d'une femme peintre qui nous est donnée pour exquise. J'avoue que l'ensemble me paraît un peu partial et concerté. Mais l'histoire de l'Agneau est un chef-d'œuvre. C'est la vie même, avec toute son absurdité inexpliquée, et peinte avec une ressemblance si évidente, qu'on est bien contraint d'y croire. L'Agneau est une petite fille de la famille la plus honnête, qui, tandis que sa mère la croit au travail devant une machine à écrire, passe ses journées dans un petit café du boulevard Pasteur, et distribue ses faveurs : tout cela avec une extrême simplicité, par un vœu de la nature, laquelle n'a pas voulu qu'elle fût faite pour travailler, mais simplement pour donner du plaisir. D'ailleurs elle est fière, désintéressée, sensible; et n'était qu'elle use d'un vocabulaire de soudard, elle apparaîtrait comme très bien élevée. Pourquoi s'éprend-elle d'un homme qui a passé la quarantaine, qui n'est pas beau, et qui venait précisément demander sa main pour un autre? C'est encore un mystère de sa destinée. Cet amour sans littérature, simple comme la fièvre, grave comme la maladie, ne pardonne pas. Comme elle a entendu dire que son amant était parti pour l'Amérique, cette fille qui ne s'embarrasse pas de réflexions inutiles, accepte le marché d'un ignoble exportateur de chair humaine. Elle disparaît, perdue dans la foule sans nom des malheureuses. Ainsi sa vie s'accomplit dans une inconscience parfaite, satisfaisant à quelques instincts, tranquille dans la duplicité, portée comme une épave dès que la passion la soulève. Le portrait est criant d'exactitude; et le style, net et fin, est juste celui qu'il faut à cette œuvre où la littérature est remplacée par la vie.

HENRY BIDOU

LE MARCHÉ MONÉTAIRE DU MONDE

LONDRES OU NEW-YORK

Jusqu'à la guerre de 1914, Londres était considéré, à juste titre, comme le marché monétaire du monde et la livre sterling représentait sur tout le globe la monnaie internationale par excellence.

C'est par la centralisation de l'escompte mondial que la Cité avait obtenu cette situation unique dans l'histoire financière et ce monopole de fait avait assuré à l'Angleterre la gloire et le profit d'être le banquier de l'univers.

Cette situation privilégiée était due à la position même de la Grande-Bretagne et aux méthodes séculaires employées par son commerce et son industrie.

L'Angleterre est une île, comme aimait à le répéter Albert Sorel, et une île trop peuplée qui, malgré une émigration continue, ne peut nourrir ses habitants avec les produits de son sol. Tributaire de l'étranger pour les deux tiers de sa consommation alimentaire, elle doit acheter et transporter les produits agricoles qui lui sont indispensables; pays de grande industrie, l'Angleterre doit vendre et exporter le charbon qu'elle ne consomme pas et ses produits manufacturés; elle doit acheter enfin et transporter les matières premières qu'elle ne possède pas chez elle et qu'elle transformera ou revendra ensuite, par exemple : les métaux, le pétrole et les matières textiles.

Londres, marché monétaire du monde : ce rôle a dicté à la Grande-Bretagne sa politique intérieure et extérieure; « politique de marchands », mais de marchands dont les intérêts sont épars sur tous les océans et tous les continents. Ses banquiers, ses industriels, ses affréteurs, ses assureurs et ses commissionnaires sont, par tout le globe, les agents de la politique de la livre sterling, mais aussi de la plus grande Angleterre.

Sir Ernest Harvey, le bill broker réputé, a analysé, il y a plusieurs mois, dans le *Times Trade Supplement*, le fonctionnement du marché de l'escompte à Londres et l'étude de ce mécanisme délicat a semblé susceptible d'intéresser des lecteurs, au moment où le désordre progressif des changes met à la mode, peut-être un peu tardivement, l'examen par le grand public des problèmes économiques et financiers.

Londres n'a commencé à drainer les effets du monde entier que quand les exportateurs, à quelque pays qu'ils appartinssent, ont pu trouver, chez les banquiers de la Cité et en espèces, le règlement des marchandises transportées dans tout autre pays. Mais quand cet état de choses a été acquis, Londres est devenu indispensable au reste du monde, puisque toutes les marchandises pouvaient passer, par son entremise, des acheteurs aux vendeurs, dans toutes les directions possibles.

Ces résultats n'ont été obtenus que grâce à une organisation parfaite qui a demandé des années d'expérience et de coûteux efforts.

Les exportateurs, pour que leurs traites soient acceptées sans discussion à Londres, s'adressent aux banques d'acceptation, qui, moyennant une commission ordinairement fixée à 1/4 p. 100 pour trois mois, prêtent en somme leurs noms à leurs clients. Ces banques d'acceptation sont tenues au courant continuellement par leurs agents et correspondants, non seulement de la situation actuelle d'une clientèle répartie sur toute la surface du globe, mais de la « situation de place » de l'émission de la traite et de « la tendance » du commerce auquel elle se réfère.

Cette commission d'acceptation, étant donnés les frais considérables nécessaire peut cependant rester minime par suite de la multiplicité des acceptations données par une même

firme. Il n'était pas rare, avant la guerre, de voir quinze millions de livres sterling acceptés par la même maison. Les services rendus à l'Angleterre et au monde entier par les banques d'acceptation de la Cité sont considérables. Sir Ernest, chargé par la Trésorerie britannique d'établir le compte des effets acceptés en août 1914, avait trouvé le total énorme de 325 millions de livres sterling, soit plus de 8 milliards de francs-or.

Les traites, une fois acceptées, sont achetées par les maisons d'escompte et les bill brokers, qui pour se procurer les fonds nécessaires à ces achats les empruntent à la Banque d'Angleterre, aux banques de dépôts ou à leur clientèle. Ces maisons d'escompte sont relativement peu nombreuses à Londres (15 maisons particulières et 5 sociétés anonymes) et opèrent par l'intermédiaire de leurs courtiers qui achètent et vendent chaque jour les traites acceptées disponibles et établissent ainsi le coût de l'argent au jour le jour.

Sir Ernest Harvey, qui croit à la reprise par Londres du marché monétaire mondial, espère voir les banques anglaises, fidèles au mécanisme qui vient d'être décrit, revenir à leur ancienne politique de division du travail bancaire tout en continuant à coopérer sous l'égide de la banque d'Angleterre. Il semble résulter de ses écrits et de ses conversations qu'il y a lieu d'espérer que les Banques anglaises vont enfin reprendre l'exécution de leur tâche propre, spécialement les banques de dépôts, qui s'étaient lancées exagérément dans les affaires d'acceptations et dans les participations aux banques coloniales et étrangères.

Peu de temps avant la guerre, l'Allemagne avait voulu s'affranchir de la tutelle anglaise du marché monétaire et se créer un système allemand d'escompte mondial. Mais pour avoir un crédit digne de lui, il aurait fallu à l'Empire allemand de larges disponibilités; or malgré l'accroissement de l'épargne populaire, il lui a toujours été impossible de réunir des fonds suffisants pour alimenter son commerce et son industrie qui croissaient trop rapidement. Ses emprunts intérieurs étant toujours incomplètement couverts, l'Empire a dû depuis plus de quarante ans avoir recours aux capitaux

étrangers et ces capitaux ne se sont jamais fixés d'une façon stable, par suite des crises de crédit qui ont éclaté en Allemagne à intervalles réguliers.

Ces crises, dont la gravité était particulière à l'Allemagne, furent dues surtout aux immobilisations causées par la multiplicité des affaires à longue échéance, entreprises par ses industriels et ses commerçants. Ambitieux et sans pondération, ceux-ci furent amenés, pour conquérir les marchés ouverts à l'Angleterre et drainer le papier commercial vers Berlin, à consentir des conditions plus avantageuses que celles de Londres, surtout comme durée. Grâce aux crédits à long terme, l'Allemagne obtint certains succès qui inquiétèrent la Cité, mais ces succès, sans lendemain, ne pouvaient aboutir qu'à une nouvelle crise allemande, ou à une guerre générale, pour l'éviter. La victoire éclatante de l'Empire allemand, escomptée dès 1913, pouvait seule, de l'avis de ses financiers, lui donner, grâce aux tributs de guerre, la maîtrise définitive du marché monétaire mondial.

Quant à l'Amérique, jusqu'à la grande guerre, elle appliqua strictement, sauf pour l'expédition de Pékin, ses deux grands principes de la « porte ouverte » et de la « doctrine de Monroe » et se tint relativement à l'écart des grands problèmes financiers internationaux. Elle borna son activité financière extérieure à l'ouverture de débouchés importants aux Philippines, à Cuba, à Hawaï, en Amérique Centrale, au Mexique, et enfin en Amérique du Sud, comptant sur l'ouverture prochaine du canal de Panama pour fortifier ses relations économiques et financières avec tout l'hémisphère américain.

A l'intérieur, les États-Unis avaient pratiqué une politique financière assez large de mise en exploitation de leurs richesses; mais, dès 1913, les restrictions imposées par la politique aux banques et aux trusts, amenaient une crise industrielle et une crise monétaire qui éloignaient encore les financiers américains de l'escompte et des affaires de l'autre côté du monde.

Dès le mois d'août 1914, les besoins considérables et immédiats de tous les belligérants ne purent être satisfaits par leurs propres pays, aussi l'Amérique et l'Angleterre, pour le seul compte des Alliés, virent-elles aussitôt leurs exportations augmenter par milliards chaque année. L'Amérique surtout,

dont la balance commerciale était déjà créditrice avant la guerre, vit presque aussitôt sa crise de chômage disparaître et la baisse de ses produits industriels et agricoles enrayée. Ses exportations, inférieures aux exportations britanniques en 1913 avec plus de 12 milliards de francs-or, passent à 14 milliards en 1915, à 21 milliards 1/2 en 1916, et bondissent à près de 31 milliards 1/2 en 1917, tandis que les exportations du Royaume-Uni n'atteignent en 1914, que 10 milliards 768 millions, rétrogradent en 1915 à 9 milliards 700 millions et dépassent en 1916, 12 milliards 700 millions, soit près de la moitié des exportations américaines. En 1916, la balance commerciale de l'Angleterre est en déficit d'un peu plus de 10 milliards de francs-or, tandis que la balance commerciale des États-Unis s'inscrit avec un excédent d'exportations de près de 10 milliards. En 1923, cet excédent n'atteint plus pour l'Amérique qu'environ 1 milliard 800 millions de francs-or, mais l'Angleterre présente une balance déficitaire de plus de 8 milliards de francs-or.

Les difficultés de trésorerie des Puissances alliées devinrent presque inextricables à la fin de 1916, bien avant l'entrée de l'Amérique dans la guerre en avril 1917; ce fut pourtant grâce aux prêts extrêmement généreux de la Trésorerie américaine, encore neutre et déjà solidaire, que ce cap difficile put être franchi financièrement.

L'Amérique, aussitôt entrée dans la bataille, devint le banquier de tous les pays alliés; les crédits ouverts par elle pendant la guerre s'élèvent à plus de 50 milliards de francs-or sans tenir compte des intérêts. Ce montant formidable, même s'il n'est pas « un simple placement », comme l'a dit J. Meynard Keynes, représente pourtant un facteur très important pour le problème envisagé ici. Sur ces 50 milliards, l'Angleterre seule doit à l'Amérique 21 milliards; il est vrai que pendant la même période elle a prêté à la Russie et aux Alliés 43 milliards 1/2, et que ses financiers pensent qu'une compensation générale des dettes interalliées s'opérera quelque jour. En attendant, cette situation pèse lourdement sur le marché monétaire anglais. Faisant un sacrifice digne de sa haute tradition financière, mais qui a peut-être dépassé par ses conséquences l'importance qu'elle lui attribuait, l'Angleterre a commencé

à verser à l'Amérique les intérêts de ses emprunts. Ces paiements ont influencé défavorablement sa devise et l'écart a encore augmenté entre la livre et le dollar, tandis que la crise industrielle anglaise provoquait un chômage important.

L'or gardé jalousement par tous les États a dû jouer son rôle de libération pendant la guerre et est venu remplir les caves de l'Amérique, apportant ce potentiel de la force monétaire au Nouveau Monde au détriment de l'ancien.

L'Amérique possédait avant la guerre la plus forte réserve d'or du monde entier, soit plus de 14 milliards de francs-or, elle a vu cette réserve s'accroître et atteindre actuellement plus de 20 milliards, alors que la réserve d'or mondiale est évaluée à près de 47 milliards.

D'après Samuel Montagu, les États-Unis, exportateurs avant la guerre de leur production annuelle d'or, sont maintenant importateurs de 74 p. 100 de la production annuelle d'or dans le monde.

L'Angleterre, qui avait en 1913 une réserve d'environ 3 milliards 900 millions de francs-or, la voyait tomber à 2 milliards 870 millions en 1918.

L'excédent favorable de la balance commerciale de l'Amérique, les créances sur les alliés et spécialement sur l'Angleterre, l'énorme réserve d'or et la faible circulation monétaire, enfin le rapatriement des titres américains, qui pour l'Angleterre seule atteint 25 milliards de francs-or, ont permis aux États-Unis de prendre la maîtrise du marché monétaire mondial; c'est à New-York que maintenant les exportateurs et les importateurs se font ouvrir des crédits, et en dollars. Plusieurs États, des banques nationales, ont choisi le dollar, dont la parité est égale à l'or comme monnaie et les acceptations en dollars, comme analogue à une réserve d'or. Si Londres a gagné la première manche, actuellement l'Allemagne est « hors jeu » et New-York a gagné la seconde manche. Qui gagnera la belle?

L'avance prise par New-York est trop considérable pour que Londres puisse de quelque temps reprendre la lutte; du reste un changement ne pourrait survenir qu'à la faveur d'un règlement général des réparations et des dettes interalliées auquel est liée la restauration financière du monde. Cependant

il semble depuis quelques mois, d'après les déclarations des banquiers de la Cité et d'après le nouveau livre de J. Maynard Keynes, que des essais conjugués sont tentés, pour donner à l'Angleterre une nouvelle politique financière lui permettant de reprendre la lutte.

Dès l'été de 1923, Sir Montague Barlow, ministre du Travail, avait fait des déclarations relatives à d'importants travaux d'amélioration que le Gouvernement britannique ferait exécuter par les chômeurs, et dont les fonds seraient fournis par le Gouvernement ou par les Municipalités : dépenses plus productives pour le pays que des secours de chômage.

Puis, en octobre, la Fédération des industriels, faisant allusion à l'augmentation de la circulation monétaire que nécessiteraient ces projets, avait émis l'avis que la Grande-Bretagne aurait intérêt à abandonner la lutte engagée pour remettre la livre sterling à la parité de l'or. Pour faire renaître la prospérité de l'Angleterre, la Fédération estimait qu'il suffisait de stabiliser les prix au cours d'après-guerre et de faire une inflation limitée.

Cette thèse nouvelle fut soutenue également en janvier 1924 par M. Mac Kenna, président de la London and Midland Bank, qui déclara que la Banque d'Angleterre serait amenée à augmenter sa circulation, afin que les banques anglaises pussent satisfaire les demandes croissantes de l'industrie et du commerce. Vers la même date, M. Goodenough, Président de la Barclay's Bank, expliquait à ses actionnaires, que les paiements à faire à l'Amérique pour solder les intérêts des emprunts anglais seraient plus ou moins onéreux suivant l'écart entre les prix anglais et les prix américains calculés en or. M. Leaf, Président de la Westminster Bank, avait émis une opinion similaire en montrant la nécessité de procurer à la Cité les capitaux nécessaires à l'expansion anglaise, sans élever l'intérêt de l'argent; il est vrai que tous réclamaient pourtant le retour à l'étalon d'or. Les cercles financiers de la Cité protestèrent alors violemment contre le mot d'inflation qui avait été employé et depuis il n'est plus question que d'une émission limitée de *Currency Notes* : on mentionne l'effet, on ne parle plus de la cause.

Cette nouvelle politique entraînerait une baisse certaine de la livre par rapport au dollar, et des fonds britanniques;

elle amènerait une hausse des matières premières américaines et augmenterait l'évasion des capitaux anglais aux États-Unis, mais par contre, assez rapidement, et une fois l'opération effectuée, la devise se stabiliserait. C'est ce que désire l'Angleterre, car c'est le moyen de pouvoir établir des prix de revient fixes, nécessité absolue pour ses industriels et ses commerçants. Ce serait aussi le moyen de retrouver la clientèle d'escompte et d'acceptations, première étape de la lutte pour le marché monétaire.

Le nouveau livre de J.-M. Keynes, *La réforme monétaire*, explique la nouvelle orientation que certains économistes veulent donner à la politique monétaire de la Grande-Bretagne. La première partie du livre a pour but de montrer que tout l'ancien système monétaire est actuellement périmé et que, l'épargne étant en très grande partie volatilisée par suite de l'instabilité des monnaies, la confiance n'existe plus et qu'il faut choisir une nouvelle politique. L'inflation étant considérée par Keynes comme « injuste » et la déflation comme « impraticable », il préconise la stabilisation des prix par la régularisation du volume de la circulation monétaire.

Dans la seconde partie, l'auteur propose de renoncer à tenter de retrouver la parité de l'or pour les monnaies et d'adopter un système nouveau déjà esquissé par les Présidents des grandes banques anglaises. La Banque d'Angleterre, la Trésorerie britannique et les grandes banques fixeraient ensemble le volume de monnaie nécessaire pour la stabilité des prix et ce Comité augmenterait ou diminuerait la circulation de cette monnaie suivant la hausse ou la baisse des prix. Mais, pour Keynes, l'or perdrait ainsi son rôle de clef de voûte du marché monétaire et aiderait seulement la Banque d'Angleterre à modérer les fluctuations diverses du change.

Les idées de M. Keynes, bien que considérées comme subversives, même en Angleterre, relativement à l'étalon d'or, éclairent singulièrement les déclarations des Présidents des banques anglaises et inversement.

Pour reprendre le marché d'escompte, retrouver la clientèle séculaire de la Cité, le Gouvernement anglais stabiliserait les prix d'après-guerre, sans chercher à relever les cours de la livre, ce qui a du reste été tenté sans succès, puis, la crise mondiale passée, le commerce et l'industrie redevenus prospères, le chômage disparu, il serait possible de redresser la livre

sterling à la parité de l'or et de reconquérir le marché mondial.

Si cette politique souple et risquée, mais opportuniste, était suivie avec intelligence et abandonnée aussitôt qu'un redressement de la devise serait rendu possible, elle pourrait faire reprendre à l'Angleterre la place prépondérante qu'elle a occupée financièrement; mais la Grande-Bretagne aurait à subir de la part de l'étranger une crise de confiance grave de conséquences, pour elle et pour la France dont la devise suit toujours le cours de la livre.

Si, au contraire, l'Angleterre suit la voie qui semble pour elle traditionnelle et que vient de tracer le Comité Cunliffe, chargé de l'étude du problème monétaire anglais par la Conférence impériale, elle devra par tous les moyens s'efforcer de relever la livre sterling et de retourner le plus tôt possible au « gold standard ». C'est ce plan auquel le gouvernement de M. Ramsay Mac Donald vient de se rallier officiellement tout récemment.

Dans un cas comme dans l'autre, et dans un temps difficile à prévoir, Londres doit redevenir, sauf imprévu, le marché monétaire du globe : sa situation géographique, son armature de spécialistes en escompte mondial et toutes les forces de sa race obstinée tendront à ce but indispensable pour sa politique et peut-être même pour son existence.

Que peut être cet imprévu, et de quoi demain sera-t-il fait? Un changement dans les relations internationales est-il à prévoir? De nouveaux groupements de puissances peuvent-ils survenir ou une coopération générale des États est-elle possible devant l'imminence du péril qui menace le monde entier?

Les quatre Assemblées de la Société des Nations ont permis d'étudier, plus aisément qu'autrefois, les formations de groupements internationaux et de dégager les tendances de la vie internationale.

On est ainsi amené à penser que des groupements continentaux sont en voie de formation, du moins au point de vue économique et financier. Les États de l'Europe étudient des accords commerciaux, qui, tout en restant limités à certains groupes d'États, commenceront à cimenter économiquement ce continent; ces accords engloberont nécessairement l'Afrique, caudataire colonial de notre Europe, dépendant surtout de l'Angleterre, de la France et de la Belgique et ces états

s'orienteront plutôt vers la livre et le marché de Londres. L'Asie, bien qu'en évolution, semble susceptible de tendances continentales, en tous cas de sympathies communes, bien qu'on ne puisse préjuger actuellement des tendances qui pourront prévaloir en Russie d'Europe et d'Asie et en Chine par suite de la désorganisation actuelle et des luttes serrées qui s'engageront entre Londres et New-York pour la conquête des marchés. L'Océanie, elle-même, semble devoir conclure des ententes particulières depuis que le désappointement causé aux Dominions par la Conférence impériale les oblige à se créer des débouchés nouveaux.

Quant à l'Amérique, son emprise économique et financière sur tout le continent américain est déjà en voie de réalisation et au bénéfice marqué de New-York.

Allons-nous donc revenir à l'ancien groupement géographique des continents et à un émiettement qui serait favorable à l'Angleterre pour la reprise méthodique du marché mondial, mais qui distendrait singulièrement les liens qui la rattachent à ses Dominions? Ou allons-nous voir s'opérer enfin une coopération générale de tous les pays du monde avec les États-Unis pour entreprendre la restauration financière du vieux continent?

Quoique cet espoir, si souvent caressé, soit encore bien improbable, certains faits montrent pourtant que l'Amérique commence à se rendre compte que son propre développement et le maintien du marché monétaire mondial à New-York sont impossibles si l'équilibre financier universel n'est pas rétabli. Les déclarations si nettes des Délégués américains à la Conférence de la Chambre de Commerce internationale à Rome, délégués mandatés par les banques, les Chambres de commerce et les syndicats agricoles, ainsi que les indications récemment fournies par ses délégués officieux aux Comités des experts de la Commission des Réparations, tout semble indiquer que, si une importante majorité de politiciens américains garde comme loi suprême la stricte application de la doctrine de Monroe, les pasteurs, les financiers, les industriels, les commerçants et surtout les fermiers sentent nettement la nécessité d'une coopération mondiale.

Tout récemment encore, M. P. Warburg, le Président de la nouvelle grande banque d'acceptation américaine, faisait

à ses actionnaires les très significatives déclarations suivantes : « Notre vaste réserve d'or a commencé à servir de base fondamentale, non seulement pour notre propre monnaie et notre propre crédit, mais pour celui des autres pays. Cette situation doit s'accentuer dans les années qui vont venir et il est très important de garder nos réserves d'or élevées. Si le monde doit revenir à un état normal, il sera permis, d'une façon ou de l'autre, de lui offrir comme base de sa structure financière une part de l'excès de la propriété d'or de l'oncle Sam, qui est un luxe et un danger pour lui et une nécessité pour les autres. Nous devons donc apprendre à considérer notre or comme la réserve d'or non seulement des États-Unis, mais pratiquement comme celle du monde entier... » Si cette coopération mondiale ardemment désirée venait par extraordinaire à se nouer sous l'égide et grâce à l'or de l'Amérique, le Monde verrait enfin apparaître l'élément de solution le plus important des difficultés actuelles, et ce ne serait pas, après tout, un miracle plus grand que ne l'a été l'entrée des États-Unis dans la guerre de 1914, puisque cette fois l'intérêt national américain y est encore plus directement engagé. Des prêts d'or faits aux États de l'Europe contre des livraisons de marchandises, ou des remboursements en dollars, échelonnés sur une longue période, des emprunts internationaux émis et remboursés en dollars assureraient pour longtemps à New-York la stabilité de sa devise et la maîtrise du marché monétaire mondial.

Les conséquences rapidement indiquées de la lutte pour le marché monétaire doivent ou devraient intéresser le public français. Une coopération internationale de restauration financière semble en ce moment, en effet, le seul moyen rapide de sauver la France : cette France victorieuse après la plus formidable des guerres, qui n'a pu encore remettre complètement en état ses plus riches départements dévastés par l'ennemi et n'est pas encore parvenue, près de six ans après l'armistice, à toucher le paiement de réparations acceptées par ses ennemis, reconnues par ses Alliés et sanctionnées par les traités de paix.

PAUL-GÉRARD WEST

LES

CONVERSATIONS FRANCO-BRITANNIQUES

ET L'ALLEMAGNE

Avant que le Comité des Experts remette son rapport à la Commission des réparations, les gouvernements anglais et français sont entrés en conversation et ils ont échangé des lettres rendues publiques, par où ils manifestent leurs dispositions d'esprit. Cette correspondance révèle certainement l'un des plus grands efforts qui ait été tenté pour aider les deux nations à se comprendre et à rechercher une solution commune des problèmes européens. Ce n'est pas dire que cette solution soit encore trouvée. Un certain optimisme s'est répandu dans le monde entier depuis quelque temps. Il est justifié, si l'on remarque la détente qui s'est produite dans les relations franco-britanniques et si l'on considère la bonne volonté qui anime les gouvernements. Il est prématuré, si l'on songe à la complexité de la question à régler et surtout à l'attitude de l'Allemagne. La patience et le sang-froid n'ont pas cessé d'être nécessaires.

M. Ramsay Mac Donald, en écrivant à M. Poincaré, et en prenant ainsi une nouvelle initiative, s'est conformé aux intentions qu'il manifestait le 26 janvier dernier : il a fait un premier pas dans la voie qu'il indiquait et dans le sens où l'encourageait l'approbation expresse de M. Poincaré. Tout en formulant certaines idées d'ordre général, il s'est efforcé de donner, en abordant la controverse, l'exemple du calme et fait un effort, que l'on sent sincère, pour procéder à un examen objectif de la situation. La réponse de M. Poincaré, cordiale

et précise, permet de mesurer le changement qui s'observe dans les relations franco-britanniques depuis le départ de lord Curzon. Ce n'est pas seulement le ton qu'a changé M. Ramsay Mac Donald, c'est aussi la méthode. Celle qu'il recommande, louable en principe, bien qu'elle s'accommode de quelque arbitraire dans la pratique, consiste à faire passer au premier plan les questions qui dominent le débat : réparations, sécurité, dettes interalliées. Le Premier ministre anglais laisse au moins provisoirement dans l'ombre les controverses accessoires, nées de l'interprétation des articles de traité ou de telle et telle initiative des signataires. On n'a pas oublié avec quel soin au contraire lord Curzon, fidèle à la tradition diplomatique, s'attachait à entretenir, sinon à susciter ces conflits secondaires. Il pensait d'abord à remplir ses dossiers et à se munir de moyens juridiques en vue d'un procès rendu par là même interminable. M. Ramsay Mac Donald se montre disposé à préparer par une procédure de conciliation une sentence qui satisfasse, si possible, le sentiment d'équité des deux parties.

Mais, si le ton et la méthode marquent un progrès appréciable et de bon augure, les idées mêmes que contient la lettre de M. Mac Donald ne modifient rien d'essentiel aux thèses fondamentales de la politique anglaise. On peut les résumer en trois points, qui paraissent avec netteté dans l'exposé fait par M. Mac Donald : l'Angleterre d'abord nous fait grief de ne chercher la sécurité que dans l'accumulation des garanties et des sûretés prises contre l'Allemagne; M. Mac Donald, plus encore que ses prédécesseurs, ne conçoit comme garantie de la paix qu'une solution d'ordre international, fondée sur des engagements mutuels et préparant la voie au désarmement. En second lieu, nous montrons les clauses des réparations inexécutées et nos régions dévastées, dont on nous avait promis la restauration, reconstruites à nos seuls frais : l'Angleterre répond qu'à côté des dommages visibles de guerre, il y a les dommages invisibles, et que la restauration économique de l'Europe, c'est-à-dire des marchés traditionnels du commerce britannique, est un problème qui, en équité, doit se traiter en même temps que celui de la reconstruction des territoires ravagés. En réclamant pour les dévastations du commerce britannique, M. Mac Donald a parlé le même

langage que M. Lloyd George. Enfin, en traitant de la question des dettes interalliées, le Premier britannique, comme ses prédécesseurs, a lancé à notre adresse une invitation non déguisée pour un règlement qui établirait, en face de l'Amérique, une solidarité des débiteurs européens. Ce souci, inspiré vraisemblablement par le désir d'écarter l'éventualité d'un traitement de faveur dans le règlement de l'une des dettes européennes, n'a pour nous rien d'imprévu.

Ainsi nous nous trouvons en présence d'un problème qui nous est bien connu, et dont les termes n'ont pas varié. Où est donc l'élément nouveau, qui permet aujourd'hui l'espoir d'un règlement réel? C'est le désir général de ne pas rester sur des positions purement négatives. Trois années se sont écoulées depuis l'état de paiement fixé à Londres; les controverses semblent épuisées; la preuve de la mauvaise volonté allemande est faite; le Comité des Experts a pu se former une opinion nette sur ce qui est possible, et tous les gouvernements, répondant au vœu de toutes les nations, sentent la nécessité d'aboutir. Il y a lieu en particulier de s'arrêter à la situation spéciale du ministère britannique. C'est un événement que l'arrivée au pouvoir d'un cabinet travailliste. On peut dire sans doute que l'entrée en fonctions du nouveau gouvernement anglais s'est effectuée d'une manière absolument correcte et constitutionnelle, sans secousse aucune et sans le moindre incident. Tout s'est passé de la façon la plus calme, comme dans les périodes les plus ordinaires; les fonds publics, qui avaient baissé à la nouvelle de la possibilité d'un gouvernement socialiste, ont même subi une hausse aussitôt ce gouvernement installé, et rien, dans la vie extérieure de l'Angleterre, n'a signalé ce changement de régime, auquel le peuple anglais a assisté avec toutes les apparences de l'indifférence la plus profonde. Mais pour les socialistes, c'est un prélude et un apprentissage. On a, en effet, dans tous les milieux et dans tous les partis, la conviction que l'existence du gouvernement actuel sera forcément de peu de durée, qu'il ne pourra apporter de changements profonds à l'ordre de choses actuel, parce qu'il n'a, pour cela, ni une majorité parlementaire ni le temps nécessaire. L'ère des grandes réformes sociales n'est pas venue. Ce qui est une nécessité

immédiate pour les travaillistes, c'est de préparer l'avenir et d'accroître leur prestige. Quel plus beau titre à la confiance de l'Angleterre et du monde que de régler les deux grands problèmes les plus urgents, et qui d'ailleurs se tiennent, celui du chômage à l'intérieur, celui de la paix à l'extérieur?

Le nombre de chômeurs est moins considérable que dans les années 1921 et 1922 et même 1923 : il est de 1 284 000, alors qu'au 1er janvier 1923, il était de 1 485 000, après avoir atteint 2 000 000 en juin 1921 et 1 405 000 en juin 1922; mais il a un peu augmenté depuis le commencement de cette année. Le gouvernement juge que la seule manière de remédier au chômage est de développer l'activité industrielle et commerciale de l'Angleterre, et que pour y parvenir il faut restaurer la situation de l'Europe : toute la nation pense de même. On lit à ce sujet dans une intéressante correspondance, rédigée par un témoin, que dans toutes les discussions sur ce problème difficile, dans toutes les polémiques auxquelles il donne lieu, les opinions exprimées par les écrivains et les orateurs, à quelque parti qu'ils appartiennent, ne mettent jamais en doute la perfection du régime britannique. Le mal n'est jamais d'origine nationale, mais invariablement de source étrangère. Le spectacle d'une Europe continentale où tout le monde travaille et où le chômage est l'exception, même dans les pays qui ont le plus souffert matériellement de la guerre, semble avoir échappé aux hommes d'État et aux économistes anglais. Ils paraissent aussi ne pas voir que, quel que soit l'effort de production qu'accomplira leur pays, ils n'arriveront jamais à faire que les acheteurs continentaux se décident à donner 110 francs, ou 98 francs, ou 95 francs pour ce qui, avant la guerre, en valait 25. Tous les raisonnements n'y feront rien; et tant que les produits anglais seront aussi coûteux qu'à présent, les clients de l'Angleterre s'adresseront ailleurs; et non seulement les clients étrangers appauvris, mais les dominions et les possessions britanniques. Il est certainement très beau d'avoir réhabilité la livre sterling et d'avoir consolidé la dette américaine; mais l'avantage qui en résulte est douteux, si le résultat est de faire monter les frais de production au point de rendre prohibitifs, pour les étrangers, les prix des produits anglais. La conséquence en est que la perte

due à la diminution du commerce étranger de la Grande-Bretagne est supérieure au bénéfice qu'elle recueille de cette réhabilitation de la livre. La réaction sur l'industrie et sur le chômage est considérable. L'Inde anglaise et l'Afrique du Sud commandent des locomotives à l'Allemagne; l'Égypte en commande à l'Italie. Le *Times* trouve ce phénomène inquiétant. Mais c'est un fait que l'Italie peut fournir des machines que les ateliers britanniques ne sauraient fabriquer au même prix. Le gouvernement indien se refuse à favoriser l'industrie britannique aux dépens des contribuables de l'Inde. Le gouvernement égyptien et les Africains du Sud sont dans la même situation et ils achètent sur les marchés les plus avantageux les produits dont ils ont besoin.

L'Europe appauvrie de 1924 n'est plus celle de 1914 : comment rétablir la paix et la prospérité? C'est le problème que se pose le gouvernement travailliste, et c'est ce qui le conduit à étudier ce règlement général que ni M. Lloyd George, ni M. Bonar Law, ni M. Baldwin n'ont pu mener à bien. M. Ramsay Mac Donald aspire à réussir là où ses prédécesseurs ont échoué. C'est là l'idée qui l'anime et qui le soutient. Mais comme, par ses origines et ses convictions, il a des tendances internationales et pacifistes, il est conduit à ne pas séparer le relèvement économique de l'Europe, de la question du désarmement, et par conséquent c'est tout le problème de la sécurité qui se trouve au premier rang de ses préoccupations. Les solutions pratiques que pourra proposer le Comité des Experts, même si elles sont excellentes, ne s'appliqueront jamais qu'aux affaires des réparations. Les clauses concernant les gages territoriaux touchent aux affaires de sécurité générale. Et dès qu'on aborde ce chapitre, ce n'est pas seulement la frontière du Rhin qui est en cause, ce sont toutes les frontières délimitées par le traité de Versailles. Dans la réponse qu'il a faite à M. Mac Donald, M. Poincaré n'a pas manqué de parler de la Société des Nations. Telle qu'elle est, la Société des Nations représente sous une forme encore théorique la collaboration nécessaire des Peuples pour garantir la paix générale : ce n'est pas notre faute, si elle ne dispose pas, comme la France l'avait demandé, d'une force matérielle internationale pour assurer le respect de ses déci-

sions. On peut juger par là de l'ampleur des questions qui seront traitées entre Londres et Paris, si la conversation est poussée à fond et si, dans l'avenir, elle dépasse la première étape que représente l'examen du rapport des Experts.

L'autre fait nouveau dans la situation internationale, au moment où commencent des conversations qui seront peut-être décisives, c'est l'occupation de la Ruhr. On a dit et répété que c'est un moyen, et il est bien vrai que ce n'est pas autre chose, mais cet acte a changé considérablement les conditions de toute négociation et c'est ce que personne aujourd'hui ne songe plus à nier. La grande difficulté qui se présentait jadis, dès qu'une résolution était prise, était celle des sanctions. Les Alliés signifiaient leur désir; l'Allemagne cédait : trois mois ou trois semaines après, elle se dérobait. Et alors se posait la question de savoir ce que les Alliés feraient pour la contraindre. La question ne se pose plus. L'occupation militaire de la Ruhr n'est plus discutée, même par les Allemands. Ce que le Reich réclame, c'est la disposition de ses moyens économiques et administratifs dans la région occupée : il sait bien que nous ne nous dessaisirons pas de notre gage avant d'avoir reçu satisfaction. Tout essai d'accord se trouve ainsi simplifié. Nous pouvons sans inquiétude faire l'expérience de la bonne volonté allemande et nous prêter à toute tentative de règlement. Nous désirons sincèrement que les négociations réussissent et soient suivies de résultats positifs. Mais si d'aventure l'Allemagne se dérobait encore, nous gardons le moyen de pression dont nous disposons; nous sommes à même de revenir, pour une nouvelle période, au système d'accords avec les industriels qui fonctionne en ce moment; nous avons toujours le gage qui permet de manifester notre volonté et d'attendre l'heure où il faudra bien que l'Allemagne cède.

A la vérité, la plus grande incertitude de la situation réside dans les dispositions de l'Allemagne. Nous n'avons aucune raison de penser que l'Allemagne ait changé d'état d'esprit. Sans doute il arrive que des paroles officielles soient prononcées et qu'elles paraissent plus raisonnables, sans doute il advient à M. Stresemann lui-même de faire des déclarations modérées. On voudrait croire que ces manifestations répondent à des

vœux profonds et à des résolutions sincères. On est bien obligé d'en douter quand on examine ce qui se dit et ce qui s'écrit couramment en Allemagne. La crise du franc, la chute du ministère belge, les commentaires des journaux anglais, tout est prétexte à controverse et à chicane de la part des Allemands. Dans la conversation engagée entre M. Mac Donald et M. Poincaré, l'Allemagne s'est empressée de chercher et d'annoncer les signes d'un désaccord persistant. Les pangermanistes sont naturellement les premiers à affirmer que la France se refuse à toute conversation. Même dans la *Gazette de Francfort*, on retrouve la thèse générale de la bonne volonté britannique et de la mauvaise volonté française. Pour elle, M. Mac Donald cherche à sauver ce que Wilson a gâché, et le grand journal démocrate reconnaît que les solutions proposées par le Premier ministre anglais ne doivent pas être impossibles à réaliser, si tout le monde est sincère et désire vraiment ce qu'il affirme. Mais il ajoute aussitôt que la France de M. Poincaré ne veut pas ce qu'elle affirme. Elle travaille au moyen de prétextes, et c'est ainsi que la réponse du Président du Conseil appartient à un monde d'idées différent de celui qui s'exprime par la lettre de M. Mac Donald. M. Poincaré, est-il écrit, reste le juriste inflexible et immobile, qui lutte à coups de paragraphes. Il s'appuie sur le traité qui est né seulement de la tromperie et de la force, et sur les signatures extorquées qui sont au bas de ce document... M. Poincaré a beau dire qu'aucun Français raisonnable ne songe à annexer la moindre parcelle de territoire allemand : en fait, il est vrai que la France ne songe pas à annexer la rive gauche du Rhin, mais elle veut faire du territoire rhénan énervé, dominé militairement, politiquement et économiquement, séparé de la Patrie allemande, un état-tampon, et la *Gazette de Francfort* affirme que c'est l'obstacle à la paix! La lettre du Président du Conseil français lui paraît stérile, et elle se demande si les suggestions de M. Mac Donald permettront de poursuivre utilement l'échange de vues. Tout son espoir est, comme d'habitude, dans un mouvement d'opinion que l'Allemagne ne cesse d'escompter et, bien que cette fois elle n'appelle pas les choses par leur nom, il faut entendre par là qu'elle attend toujours le résultat des élections françaises.

S'agit-il du Comité des Experts? On ne trouve ni plus de compréhension ni plus de bonne foi. Le Comité des Experts, ayant discerné que les Allemands payaient peu d'impôts, et n'avaient pas de dettes publiques, que des particuliers s'étaient formidablement enrichis, est devenu suspect. Une thèse est répandue à ce sujet en Allemagne, et comme elle est, sous des formes diverses, exposée par plusieurs journaux, on est bien obligé de croire qu'elle est le résultat d'études concertées et qu'elle est divulguée par ordre. Elle consiste à dire que toutes les négociations autour du Comité des Experts cachent un piège. La situation de la France, dit-on en Allemagne, a reçu une grave atteinte par suite de la chute du franc; M. Poincaré mettra tout en œuvre pour éviter que la monnaie nationale continue à se déprécier; aussi est-il possible qu'il fasse semblant de modifier quelque peu sa politique, car il compte sur l'aide allemande pour remettre en ordre le budget français. L'Allemagne considère comme un progrès fait dans le problème des réparations l'idée d' « internationaliser » la dette allemande, en même temps que l'on accorderait au Reich un moratorium et que l'on prendrait les chemins de fer comme gage. Erreur, disent les Allemands de droite, ce point de vue est faux : la méthode envisagée ne change rien au montant total de la dette de réparations, sur lequel les experts n'ont pas à se prononcer; de plus, la réalisation des plans proposés par les experts mettrait fin aux revendications politiques de la France dans les problèmes purement politiques, et surtout dans celui de la sécurité, au sujet duquel M. Poincaré ou son successeur éventuel ne saurait lâcher prise ni reculer. Donc, la bonne volonté dont le Président du Conseil français semble vouloir faire preuve ne cache qu'une tentative en vue de renflouer les finances de son pays au moyen de l'aide allemande, sans que rien soit changé à l'occupation des provinces du Rhin et de la Ruhr. En d'autres termes, concluent les défenseurs de cette thèse germanique, après que la propriété allemande a été exploitée jusqu'à la ruine, on veut exploiter le crédit allemand. C'est sur ce crédit que reposent en première ligne la banque d'émission que l'on projette et le moratorium. L'avantage final, ce n'est pas l'Allemagne qui l'aura, elle qui devra payer des intérêts élevés et renoncer par-dessus le marché

à l'autonomie de ses finances; c'est la France, qui aura trouvé le moyen de recevoir de l'argent pour satisfaire à ses besoins. C'est ainsi que l'Allemagne, au cas où les plans des experts seraient réalisés, deviendrait le sauveur de la France, si paradoxal que cela paraisse. A l'heure où l'Allemagne est obligée de mendier en faveur de ses masses affamées, on voudrait, après l'invasion de la Ruhr, qu'elle fît encore des dettes énormes, et que l'argent ainsi emprunté fût versé aux Français. En outre, la réalisation des plans des experts présente aussi des dangers, au point de vue purement politique. Si, par le moyen de l' « internationalisation », l'Allemagne transforme la dette politique des réparations en une dette commerciale, tout en continuant à être chargée des chaînes de l'occupation et du contrôle militaires, il ne lui sera plus jamais possible de se libérer du traité de Versailles... A aucun prix elle ne doit retirer à ses descendants la possiblité de s'arracher aux liens de la « paix de violence ».

Si ce n'était là que l'opinion d'Allemands nationalistes, sinon pangermanistes, on pourrait ne pas s'y arrêter. Mais, ce qui est grave et ce que l'on ne saurait trop retenir, c'est que, depuis quelque temps, les partis de droite ont gagné beaucoup de terrain et deviennent très entreprenants. M. Stresemann a beau présenter le tableau d'une Allemagne prête à la conciliation, les récentes élections de Lubeck, de la Thuringe et du Mecklembourg ont donné aux gens d'extrême-droite beaucoup d'audace et d'ambition. Le parti populaire, une fraction du moins, se rapproche des pangermanistes. Parmi les manifestations, il en est une qui mérite d'être relevée. Le groupe parlementaire national allemand a demandé que l'élection du président du Reich ait lieu en même temps que les élections au Reichstag, bien que les pouvoirs du président Ébert aient été prolongés. Or sait-on qui les nationaux allemands songent à présenter comme candidat? M. Cuno, l'homme de la résistance passive, l'artisan des malheurs de l'Allemagne. Sans doute, cette proposition ne semble pas avoir beaucoup de chances d'être acceptée, mais le fait même qu'elle ait pu être formulée constitue un indice intéressant de l'état d'esprit et de la situation en Allemagne. La vérité est que les socialistes et les démocrates, malgré les facilités qu'ils

ont eues, au lendemain de la défaite allemande, n'ont pas su gouverner. Aucune force démocratique ne s'est constituée sur les ruines de l'ancien régime. Il est peu probable que l'avenir immédiat nous montre le succès de ce qui a échoué dans un passé récent. Ce sont les anciennes classes dirigeantes, ce sont les hobereaux, les banquiers, les industriels et les généraux qui ont repris effectivement l'influence et l'autorité, en attendant qu'ils reprennent le pouvoir. Leur intervention, parfois leur dictature, a rétabli l'ordre social et arrêté la catastrophe financière. Ils sont moralement et matériellement les bénéficiaires de cette opération; ils sont ou ils deviendront vite maîtres de l'opinion allemande, si peu formée et si peu constante. Or ils n'acceptent pas le traité de Versailles, et on peut dire qu'ils n'ont rien appris ni rien oublié.

La seule garantie de la paix contre l'Allemagne de demain, est la force sous tous ses aspects, force matérielle, force morale. C'est pour la France son ordre social, son sentiment national, sa politique générale; ce sont les appuis, les amitiés, les alliances, que lui vaudront la sympathie qu'elle saura inspirer dans le monde, la liaison des intérêts, les pactes qu'elle pourra conclure elle-même, ou avec l'aide des organisations internationales. C'est pourquoi les conversations franco-britanniques, commencées depuis quelques semaines, peuvent éveiller une si vive attention; elles contiennent quelque chose du secret de l'avenir.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85 bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.